


Victor qui se vincit
amore, more ore, re
Cornelius
Verheyden de Lancey
M.D.
of the
MIDDLE TEMPLE
and
GRAY'S INN

Phil Jackson

2 vols £50.00

SOUVENIRS INTIMES

DU TEMPS

DE L'EMPIRE.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET Ce,
rue Coq-Héron, 3.

SOUVENIRS INTIMES

DU TEMPS

DE L'EMPIRE

PAR

M. ÉMILE MARCO SAINT-HILAIRE,

AUTEUR

DES MÉMOIRES D'UN PAGE DE LA COUR IMPÉRIALE.

1re Série. — 3me Édition.

I

PARIS.

BOULÉ ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

3, RUE COQ-HÉRON.

—

1841.

I.

LA REINE HORTENSE.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

« . . . . Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie,
Ils entendent du ciel le cantique lointain. »
VICTOR HUGO.

Il y a des noms et des événemens que leur solennité même semble soustraire à l'histoire contemporaine, et qui attendent, non pour être appréciés, mais pour être consacrés comme ils doivent l'être, une époque lointaine de recüeillement et de maturité.

La louange des plus hautes qualités aux-

quelles l'humanité puisse s'élever est un écueil pour l'histoire, tant qu'elles ornent encore la terre : juste, elle paraît exagérée au lecteur froid ou partial; modérée, elle est imparfaite pour le lecteur sensible.

Si nous n'avions consulté que notre cœur, ou un sentiment respectueux des convenances, nous nous serions contenté d'écrire ici :

HORTENSE EUGÉNIE DE BEAUHARNAIS,

NÉE 10 AVRIL 1783;

REINE DE HOLLANDE;

24 MAI 1806;

MORTE

DUCHESSE DE SIANT-LEU,

5 OCTOBRE

1837.

Mais nous devons des faits au lecteur, et ces noms, ces qualités, ne sont qu'un éloge.

Nous laissons à des historiens plus habiles et plus éloquens le soin d'écrire une si noble

vie. Quant à nous, les faits ont aussi leur éloquence, et la relation la plus fidèle devient le meilleur panégyrique.

Hortense-Eugénie de Beauharnais, reine de Hollande, duchesse de Saint-Leu, était née à Paris, le 10 avril 1783, dans la maison qu'habitait madame Renaudin, tante de sa mère, Joséphine Tascher de La Pagerie, qui avait épousé le vicomte Alexandre de Beauharnais.

Quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1787, une sorte de rupture ayant éclaté entre madame de Beauharnais et son mari, Joséphine, que son aïeule désirait revoir, partit pour la Martinique et emmena sa fille qui n'était encore qu'une enfant. A cette époque, les hommes de couleur annonçaient hautement la résolution de reconquérir leurs droits naturels ; une crise terrible et prochaine semblait inévitable. Un soir les cris : *Au feu ! aux armes !* viennent tout à coup jeter l'alarme dans l'habitation de Joséphine ; des détonations d'armes à feu lui font deviner le danger qui la menace ; elle enlève précipitamment sa fille du berceau où elle dormait, l'enveloppe

à la hâte dans un rideau, s'élance hors de la maison et court, à peine vêtue, jusque sur le port où un capitaine français, touché de compassion, consent à la recevoir sur son bord.

Madame de Beauharnais revint donc à Paris vers la fin de l'année 1790, et se logea à l'*hôtel des Asturies,* rue d'Anjou-Saint-Honoré. C'est là que les griefs que le vicomte croyait avoir contre sa femme disparurent devant la justification pleine de franchise et de dignité que lui donna Joséphine, et jamais la petite Hortense ne passa de momens plus heureux que ceux qui suivirent cette réconciliation; mais ils furent de courte durée. Sa mère fut bientôt traînée en prison et son père à l'échafaud. Hortense, restée seule avec son frère, allait se trouver sans appui, sans moyens d'existence, car les biens de leurs parens avaient été séquestrés et le scellé immédiatement apposé partout, lorsque madame Holstein, ancienne voisine de campagne de madame de Beauharnais, qui avait vu élever les deux enfans, les recueillit chez elle, et, tout le temps que dura la détention de leur mère, leur prodigua les soins les plus touchans. Ces

premières épreuves du sort préparèrent de bonne heure la jeune Hortense à supporter courageusement les revers qui devaient l'assaillir un jour.

Madame de Beauharnais, ayant enfin recouvré la liberté, plaça sa fille dans le célèbre pensionnat de Saint-Germain, dirigé alors par madame Campan, tandis qu'Eugène fut placé à Paris, chez un M. Verdière, instituteur. Quelques mois après, madame Campan avait été chargée d'apprendre aux deux enfans que leur mère allait devenir madame Bonaparte, et dans leur ignorance de l'avenir, ceux-ci se montrèrent fort affligés de savoir qu'ils allaient avoir un beau-père. Hortense resta à Saint-Germain pendant le voyage que fit sa mère en Italie, en 1796, où elle accompagna son mari qui venait d'être nommé général en chef; Eugène, quoiqu'à peine âgé de quatorze ans, suivit son beau-père en qualité d'aide-de-camp.

Dès son arrivée chez madame Campan, Hortense avait captivé l'amitié de ses compagnes. C'est là qu'elle trouva cette amie de sa vie, mademoiselle Cochelet, qui na-

guère encore était sa lectrice, et cette sœur véritable, cette ame tendre et pure, Adèle Auguié, sœur de la maréchale Ney, qui dans la suite épousa M. de Broc, et devint sa dame d'honneur lorsque le royaume de Hollande lui échut en partage.

Après les événemens du 18 brumaire, Hortense sortit de pension, et ne quitta plus sa mère; elle vint avec elle habiter, aux Tuileries, un petit appartement meublé le plus simplement du monde. Transportée si jeune encore au milieu d'une cour nouvelle, toute remplie de la gloire du premier consul, son beau-père, elle ne changea rien à ses habitudes laborieuses et à ses utiles délassemens. Le fragment d'une lettre de madame Campan, écrite à cette époque à *son élève chérie*, ainsi qu'elle l'appelait, est curieux à lire aujourd'hui, comme développement des belles qualités de l'ame et de la simplicité de caractère de son auguste élève.

« J'aime à me rappeler, cher ange, — lui » disait cette femme célèbre,—vos premières » et sages alarmes sur cet élan que prit votre » fortune; j'aime à les rappeler à vous-même.

» Elles étaient un pressentiment trop justifié » depuis. Vous souvenez-vous de cet air si » abattu avec lequel vous nous disiez, à la » pauvre Adèle (madame de Broc) et à moi : » *Mon beau-père est une comète dont nous ne » sommes que la queue; il faut le suivre sans » savoir où il nous porte : est-ce pour notre » bonheur? est-ce pour notre malheur?* Et ce » jour, en regardant une jolie figure qui re- » présentait la roue de la fortune, vous me » dites : *Il faut toujours avoir les yeux là- » dessus, tantôt en haut, tantôt en bas.* Et » cette impatience de votre tendre mère, de » ce que vous ne descendiez pas pour le mo- » ment du dîner, à la Malmaison, le premier » consul étant déjà entré dans la salle à man- » ger, ce qui la fit monter à votre apparte- » ment, où vous faisiez ce beau paysage, pour » vous gronder et vous demander si vous » comptiez gagner votre pain en artiste, pour » travailler avec une telle ardeur; et votre » réponse si philosophique pour votre âge : » *Ma chère maman, dans le siècle où nous » sommes nées, qui peut nous répondre que cela » ne sera pas?* etc. »

Déjà la fille de Joséphine avait été recherchée par ce que la France comptait alors de plus riche et de plus illustre : mais elle avait constamment refusé les partis qu'on lui avait offerts. Napoléon, qui regardait son frère Louis comme un fils, parce qu'il l'avait en quelque sorte élevé, désirait vivement lui donner sa belle-fille en mariage, les enfans qui naîtraient de ces deux personnes, également chères, devant être adoptés par lui. Dans cette union, la politique et les convenances étaient peut-être plus écoutées que les sentimens secrets des jeunes gens ; quoi qu'il en soit, ce mariage se fit le 7 janvier 1802, à une heure du matin, dans la chapelle des Tuileries, en présence de Napoléon, de Joséphine et des consuls Lebrun et Cambacérès. Louis avait à peine vingt-quatre ans ; mademoiselle de Beauharnais n'en comptait pas plus de dix-huit, et cependant cette union, bien que convenable en apparence, n'en fut pas moins, pour madame Louis surtout, une source de longs chagrins dont elle semblait se consoler en cherchant à faire le plus de bien possible.

Ce fut aux prières et aux sollicitations de la princesse Louis que, dans les premiers jours de l'empire, Armand de Polignac, le marquis de Rivière et Lajolais, tous trois impliqués dans la conspiration de Georges Cadoudal, et condamnés à mort, furent redevables de la vie.

De son mariage avec le frère de Napoléon, madame Louis eut un premier fils, puis un second, qui fut baptisé à Fontainebleau par le pape Pie VII, après le sacre. Jusque-là ces deux enfans étaient destinés à succéder à l'empire, avenir bien magnifique sans doute; mais dans ce progrès si rapide de la fortune, Hortense demeura la même : ces pompes impériales par lesquelles le génie même de Napoléon s'était laissé éblouir, quand sa gloire en avait si peu besoin, la trouvèrent toujours modeste, naturelle et corrigeant, par la simplicité de son ame, cette grandeur extérieure qui lui était imposée.

En 1806, le sort ayant placé madame Louis sur le trône de Hollande, elle fut malheureuse de son élévation même et ne le cacha pas, car il lui fallait quitter la France et sa mère.

Son départ fut encore marqué par un bienfait : M. de Montmorency vint la supplier d'intercéder auprès de l'empereur, en faveur de madame de Gesvres, que Fouché avait exilée de Paris. La reine se rend à Saint-Cloud, représente à l'empereur l'extrême rigueur de son ministre qui avait expatrié une femme âgée de plus de quatre-vingts ans, sans fortune, et dernière descendante de Duguesclin. Napoléon, étonné, lui répond :

— Écrivez à l'instant à M. de Montmorency que non seulement madame de Gesvres peut revenir à Paris, mais que, comme seule descendante de Duguesclin, dès ce moment je lui accorde sur ma cassette 6,000 fr. de pension, avec le rappel d'une année. De mon côté je vais écrire au ministre de la police en conséquence.

Hommage éclatant rendu par l'empereur à la valeur patriotique, et qu'elle méritera toujours, à quelque temps, à quelque cause qu'elle appartienne.

En Hollande, au mois de mai 1807, la plus grande infortune qui puisse briser le cœur d'une mère vint frapper celui de la reine. Son

fils aîné mourut. Jamais on ne vit l'impératrice Joséphine en proie à un chagrin plus concentré. Il semblait que la menace d'un divorce était dans chacune des larmes de sa fille. Il nous serait impossible de bien peindre le naturel charmant de cet enfant. L'infernale méchanceté qui a poursuivi Napoléon jusque dans ses affections les plus saintes a fait de la ressemblance morale que le jeune prince avait avec lui, à cause de la fermeté qu'annonçait déjà son caractère, et de la fierté de son jeune cœur, un sujet de calomnie tellement infâme, ou plutôt si absurde, que nous croirions nous manquer à nous-même si nous voulions seulement essayer de le réfuter. Aussi arriva-t-il plus d'une fois à Napoléon de sourire à l'avenir de la France en contemplant cet enfant. Un jour qu'il venait de passer une revue, il avait déposé son épée et son chapeau sur un des siéges de son cabinet. Le petit prince, accoutumé à être gâté par son oncle qui le laissait toucher à tout dans son cabinet, s'empare de l'épée, la passe en bandoulière autour de son cou, place sur sa tête le fameux chapeau, qui lui descend jusqu'au menton, et se met à mar-

cher derrière l'empereur avec beaucoup de gravité en faisant avec sa voix, qu'il tâche de grossir, un *rrrran plan plan* de tambour, qui rappelle une des marches des grenadiers de la vieille garde. Napoléon fut singulièrement touché de cette scène, et embrassa tendrement le petit tapageur.

La reine quitta la Hollande pour chercher, non pas des consolations, — quelle est la mère qui se console de la mort de son enfant ? — mais au moins un adoucissement au désespoir qui la tuait. Elle se rendit aux eaux de Cauterets, où elle se fit adorer, ainsi que partout où on avait le bonheur de la posséder. Et comment n'eût-elle pas été chérie ? Elle rachetait les conscrits et dotait les jeunes filles pauvres. Dans son palais, la calomnie n'eut jamais de prise auprès d'elle, sans doute parce qu'elle avait été beaucoup calomniée elle-même et que, mieux que personne, elle savait tout ce que la haine peut inventer de faux pour perdre un ennemi. N'aimant pas à entendre parler mal des autres, il arriva un jour qu'une de *ses dames* hollandaises voulut faire quelques caquets sur des femmes qu'elle

recevait, et que cette dame qualifiait d'*orangistes* et de *révolutionnaires*, la reine lui répondit froidement :

—Madame, je suis ici étrangère à tous les partis ; je reçois tout le monde également bien, parce que j'aime à penser du bien de tout le monde, et que je n'éprouve d'impression défavorable que de ceux qui me disent du mal des autres.

L'instant du divorce approchait ; le courage de Joséphine allait être mis à la plus forte épreuve. L'impératrice, sentant qu'elle aurait besoin des consolations de sa fille pour supporter le coup affreux qui devait la frapper, elle et sa famille, l'appela auprès d'elle. Une fois Joséphine descendue du premier trône du monde, ses petits-fils n'avaient plus l'espoir d'y monter ; ils perdaient, sinon le présent, du moins l'avenir. Eh bien ! dans les délibérations si pénibles qui préparèrent ce grand événement, pas une réflexion pour le retarder, pas un mot pour retenir cette couronne qui échappait à ses enfans, ne sortit de la bouche de la reine. La noblesse du sacrifice en égala l'étendue ; mais aussi, dès ce moment, deve-

nue plus nécessaire à sa mère qu'à son mari, sa santé d'ailleurs devenant de plus en plus chancelante, elle se sépara du roi. Louis lui-même désirait cette séparation. Depuis quelques années les chagrins s'étaient trop accumulés dans le cœur de la reine, pour qu'ils ne dussent pas consumer sa vie.

Au printemps de 1813, elle partit pour les eaux d'Aix, en Savoie, après avoir laissé ses enfans à la Malmaison, bien que ces sortes de séparations fussent toujours, pour cette tendre mère, un grand sujet d'alarmes.

Un matin, après le déjeuner, c'était le 10 juin, la reine monte en calèche avec quelques dames de sa maison, et se dirige vers la jolie cascade de Grésy, située à deux lieues d'Aix. Bientôt la voiture est laissée sur la route, et l'on s'approche du moulin que desservent les eaux du torrent. Pour le bien voir, il fallait passer sur une planche posée en travers d'un petit bras d'eau qui allait d'une vitesse effrayante; la reine, avec la légèreté d'une sylphide, touche à peine le pont mobile, qu'elle est déjà de l'autre côté; madame de Broc la suit; mais le pied lui manque, et elle disparaît

dans le gouffre. La reine, qui est seule sur le rocher de l'autre bord, pousse un cri affreux, et ne pensant qu'à son amie, arrache son châle de dessus ses épaules, le jette dans le gouffre en en retenant un des bouts, et appelle à grands cris celle qui ne peut plus lui répondre. La planche ayant été entraînée, la reine, au risque de sa vie, s'élance sur l'autre bord et appelle du secours : on arrive de toutes parts, on veut l'emmener parce qu'on craint l'état de torpeur dans lequel elle est plongée...

— Non ! s'écrie-t-elle, j'y suis décidée, je ne quitterai pas d'ici qu'on n'ait retrouvé son corps.

Et, s'asseyant au pied d'un arbre, la tête dans ses mains qu'elle inonde de larmes, n'ayant plus ni force ni espoir, elle répète d'une voix entrecoupée :

— Mon Dieu ! que vous ai-je fait pour me traiter si cruellement ? N'étais-je pas déjà assez malheureuse ?

Enfin, après des efforts inouis, on parvint à retrouver le corps de madame de Broc qui n'était plus qu'un lambeau. Rien ne saurait peindre le désespoir de la reine ; sa douleur

ne trouva de consolation que dans de nouveaux bienfaits : de retour à Aix, elle crut ne pouvoir mieux consacrer la mémoire de son amie qu'en fondant un hôpital pour les pauvres de la ville.

A l'approche des alliés, en 1814, elle rejoignit l'impératrice sa mère à Navarre. Là, une femme fort honorable, madame de La Colinière, vint la supplier de s'intéresser à un de ses neveux, M. de Charrette, qui s'était soustrait au service des gardes-d'honneur et avait été impliqué dans le procès intenté à ceux de ses camarades qui avaient attenté aux jours de M. Philippe de Ségur, leur colonel. Ce jeune officier dut à la reine de ne pas être fusillé.

Il est un spectacle qui contriste l'ame et la révolte : c'est celui de la patrie envahie. Nul n'en souffrit d'un cœur plus français qu'Hortense, quel que fût d'ailleurs le respect des coalisés pour elle. Le 28 mars, la maréchale Ney était venue la chercher pour aller aux Tuileries ; à une heure du matin, la reine revint à son hôtel de la rue Cérutti avec une

expression de physionomie qu'on ne lui avait jamais vue. Tout était fini.

— La faiblesse, la lâcheté dont je viens d'être témoin sont inouies !... s'écria-t-elle. Le croira-t-on ? on part !... On perd la France et l'empereur !... Oh ! dans les grandes circonstances, les femmes seules ont du courage !... Lorsque le sort nous a élevés, et que les destinées d'un pays dépendent de la nôtre, n'est-ce pas un devoir de se maintenir aussi haut que la fortune nous a placés ?

La reine répéta alors à ceux qui l'entouraient ce qu'elle avait dit à Marie-Louise :

— Ma sœur, vous devez savoir qu'en quittant Paris, vous neutralisez sa défense, et qu'ainsi vous perdez votre couronne et la nôtre. Je vois que votre majesté fait ce sacrifice avec beaucoup de résignation.

La fille de l'empereur d'Autriche lui avait répondu :

— Vous avez raison ; mais ce n'est pas ma faute ; le conseil l'a décidé : l'archi-chancelier prétend que je ne puis pas faire autrement.

Hortense n'avait pu s'empêcher de sourire

de colère et de pitié. Le lendemain, elle était à Navarre.

Le 2 avril, Joséphine et sa fille reçurent toutes deux, de l'empereur Alexandre, l'invitation de revenir à la Malmaison, « si elles ne préféraient, leur disait-il, recevoir sa visite à Navarre même. » Cette demande était aussi flatteuse que délicate: le monarque s'autorisait de tout le bien qu'il avait entendu dire de ces princesses, et semblait plus heureux de les connaître que fier de les protéger. Hortense refusa. Le plus difficile n'est pas toujours d'obéir à son devoir, mais de choisir de deux devoirs également pressans. Placée entre deux impératrices, l'une sa mère, l'autre sa souveraine, elle n'hésita point, parce qu'elle s'était dit d'avance que sa place était avec la plus à plaindre, et elle se rendit à Rambouillet, où Marie-Louise était prisonnière. L'empereur d'Autriche ayant décidé que sa fille irait à Vienne, Hortense revint à la Malmaison, où la rappelait la douleur de sa mère, inconsolable de l'infortune de Napoléon.

L'intérêt qu'inspira à tous les souverains

alliés la noble conduite de la fille de Joséphine fut tel, qu'ils voulurent la séparer de la famille de son mari et lui assurer un sort indépendant; mais elle repoussa le privilége de n'être pas aussi malheureuse que les autres. Quels motifs donc lui firent accepter, en 1814, les biens assignés par le traité de Fontainebleau, et dont on formait le duché de Saint-Leu? L'avenir de ses enfans, objets trop chers pour ne pas servir d'excuse à une mère, au moment où ce même traité de Fontainebleau venait de les dépouiller.

Un immense chagrin lui était bientôt réservé. Quand le sort frappe une fois, il se plait à répéter ses coups. Sa mère mourut le 19 mai 1814. Cette perte la priva du seul appui qui lui restait. Elle eût pu être heureuse encore, si tous ceux qui lui devaient la vie, la liberté, se fussent contentés de l'oublier; mais la plupart se changèrent en autant d'ennemis qui, pour la perdre, en firent une *suspecte* et bientôt une coupable. Quant à elle, plus elle avait fait d'ingrats, moins elle aurait voulu être ingrate. Croyant avoir à remercier Louis XVIII de ce qu'il avait con-

senti à un arrangement favorable à ses enfans, elle lui fit une visite d'étiquette, après son deuil. Le roi la reçut très bien et la loua hautement devant les femmes de la nouvelle cour. Celles-ci eussent passé sur un simple accueil; elles ne purent pardonner l'éloge. Elles dénoncèrent la duchesse de Saint-Leu comme l'auteur de tous les mécontentemens qui, plus tard, se dénouèrent par le retour de l'île d'Elbe, comme si les prodiges s'opéraient par l'intrigue!.....

Le soir du 19 mars 1815, une des femmes de la reine rentra précipitamment à l'hôtel et remit à sa maîtresse une lettre que Fouché lui avait fait tenir pour elle. La reine ouvre le billet mystérieux et lit avec effroi que, le matin, des chouans ont endossé l'uniforme des chasseurs de la garde impériale pour aller au-devant de Napoléon et l'assassiner.

— Grand Dieu! est-ce possible! s'écrie-t-elle comme anéantie; mais comment prévénir l'empereur? où trouver quelqu'un qui veuille se dévouer? Quiconque serait arrêté porteur d'une lettre pour lui serait perdu: à moins que Vincent ne veuille s'exposer!

La soirée était déjà très avancée, on eut beaucoup de peine à trouver ce valet de chambre de la reine, qui consentit avec joie à se charger de la mission et à exposer sa vie pour *son empereur*.

— Va, lui dit Hortense, en lui remettant le billet de Fouché, prends un de mes chevaux, et ne perds pas un moment.

D'abord arrêté à Villejuif par les troupes du duc de Berry, elles ne lui permettent de continuer sa route que le lendemain matin. A la Cour de France, il rencontre Deschamps, fourrier de l'empereur, qui lui donne l'assurance qu'il rejoindra Sa Majesté à Essonne. Vincent ne peut aller aussi vite qu'il le voudrait, parce que la population accourue de toutes parts encombrait la route. Enfin il distingue au loin, à travers un nuage de poussière, une berline escortée par des lanciers polonais : c'est Napoléon! Il est accompagné du grand-maréchal Bertrand, du général Drouot et du duc de Vicence. Vincent s'acquitte de la commission.

— De quelle part? demande l'empereur avec vivacité.

— Sire, de la part de S. M. la reine de Hollande, répond Vincent en pleurant de joie.

— Ah! ah! cette pauvre Hortense!..... Se porte-t-elle bien?

— Oui, Sire.

— Paris est-il tranquille?

— Oui, Sire.

— C'est bon, nous allons voir ça.

A six heures du soir, le 20 mars 1815, Hortense se rendit aux Tuileries, accompagnée de sa belle-sœur, la reine Julie. Napoléon y arriva à huit heures. Les deux reines allèrent à sa rencontre dans les grands appartemens, non sans courir plusieurs fois le risque d'être étouffées par la foule. Ayant pénétré jusqu'à l'empereur, la reine se précipita à ses genoux sans pouvoir prononcer une parole. Napoléon la releva aussitôt avec bonté, l'embrassa affectueusement et lui demanda où étaient ses enfans.

— Sire, ils sont en sûreté, répondit-elle suffoquée par les larmes.

— Madame, reprit Napoléon avec une sorte de froideur, quoique vivement ému lui-même,

vous avez placé mes neveux dans une fausse position, au milieu de mes ennemis.... Je compte sur votre frère ; je pense qu'il viendra, je lui ai écrit de Lyon.... Et votre procès avec Louis, où en est-il ?

— Ah ! sire, s'écria la reine, le retour de votre majesté me le fait gagner !

Les Bourbons s'étaient enfuis précipitamment de Paris, la nuit qui précéda la rentrée de Napoléon. La duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, qui s'était cassé la jambe quelques jours auparavant, fit savoir à Hortense son état de souffrance. Aussitôt celle-ci fait dire à la princesse qu'elle se trouve heureuse de pouvoir la prendre sous sa protection, et le jour suivant, elle retourne aux Tuileries, intercède pour la princesse et ne quitte l'empereur qu'après avoir obtenu pour la duchesse d'Orléans la permission de rester à Paris tant qu'elle le jugera convenable, avec la certitude d'y être traitée selon son rang. Une semblable autorisation fut également accordée à la duchesse de Bourbon ; et comme Napoléon ne faisait jamais les choses à demi, il fixa à la première une rente de cinq cen

mille francs, et à la seconde une pension de deux cent cinquante mille.

La nouvelle officielle des désastres de Waterloo était parvenue dans la capitale, qu'on en doutait encore; mais Napoléon revint à Paris, et le voile fut déchiré. Le 25 juin 1815, Hortense, croyant avoir accompli son triste devoir jusqu'au bout, quitta la Malmaison, qu'elle ne devait plus revoir, après avoir adressé à l'empereur un adieu qui devait être éternel, et l'avoir supplié d'accepter la seule fortune dont elle pût disposer : un collier estimé 200,000 fr., le même dont Napoléon, dès son arrivée à Sainte-Hélène, confia la garde à M. de Las Cases, dans la crainte qu'on ne le lui enlevât, comme déjà on avait fait de son argent et de ses bijoux.

Cependant, les haines déchaînées contre la duchesse de Saint-Leu menaçaient d'aller jusqu'à la violence. A peine était-elle de retour à son hôtel, qu'elle reçut un ordre brutalement conçu et signé Muffling, *gouverneur de Paris*, qui lui enjoignait de quitter la capitale dans les vingt-quatre heures, et lui accordait trois jours pour sortir de France. Après tant

d'agitations, le repos étant devenu l'unique besoin de la reine, elle tourna ses yeux vers la Suisse, et résolut d'aller s'y réfugier. A Dijon, des émissaires envoyés, on ne sut jamais par qui, et embusqués sur la route, tentèrent de l'enlever pour la retenir prisonnière. A Genève, on ne voulut lui permettre ni de rester en ville ni de passer outre. Elle se souvint alors de l'hospice qu'elle avait fondé à Aix : ses habitans ne l'avaient pas oubliée. Elle y attendait la décision qu'il plairait aux puissances alliées de prendre à son égard, lorsque tout à coup un envoyé du roi son mari se présente, porteur d'un jugement par lequel elle se voit contrainte de se séparer de son fils aîné. Il lui fallut encore obéir. Enfin, elle obtint un passeport qui lui permit de traverser la Suisse et d'aller s'établir sur les bords du lac de Constance.

Là, dans une modeste retraite appelée Arenenberg, un fils, digne de celle dont le nom s'était mêlé à toutes les grandeurs de l'empire, un petit nombre d'amis demeurés fidèles, parfois quelques habitans des châteaux voisins, tels étaient les hôtes habituels

du château. Dans leurs conversations du soir, ils aimaient à évoquer les souvenirs d'un passé qui, quoique récent encore, a déjà pris les proportions colossales que l'histoire lui donnera un jour.

Le fils aîné de la reine, Napoléon-Louis, venait d'épouser sa cousine, seconde fille du roi Joseph, et vivait près de son père à Florence. Il était rempli de feu et dévoré du besoin de dépenser ses facultés pour le bonheur des autres ; malgré les grandeurs qui avaient environné son enfance et dont sa mère avait tant redouté l'influence pour l'éducation qu'elle voulait lui donner, il avait adopté les maximes qu'elle lui répétait souvent : « Qu'il faut être homme avant d'être prince ; que l'élévation du rang n'est qu'une obligation de plus envers ses semblables, et que l'infortune noblement supportée rehausse encore de nobles qualités. » Mais les malheurs sans nombre de sa famille devaient être pour lui la meilleure des leçons. Son frère, Louis-Napoléon, avait les mêmes sentimens et le même caractère. La révolution de juillet trouva l'aîné au milieu de ses travaux industriels, et le plus

jeune à l'école militaire de Thun, dans le canton de Berne, n'ayant qu'un désir, celui d'obtenir un jour son retour en France. Les yeux toujours tournés vers sa patrie, qu'il chérissait, occupé sans cesse des institutions qui pouvaient la rendre heureuse et libre, toute son ambition était de la servir, même comme simple soldat. L'un et l'autre ne purent rester indifférens aux destinées de la France, lorsque son glorieux réveil, aux jours de 1830, vint faire palpiter leur cœur d'enthousiasme et de sympathie. Le peuple de Paris avait lavé en trois journées les affronts de quinze ans : les mânes de Napoléon durent en tressaillir d'orgueil.

Les deux fils d'Hortense, les neveux de Napoléon, furent les premiers à courir aux armes, et figurèrent comme simples volontaires dans les rangs des patriotes italiens. On sait l'issue de cette insurrection. La reine, dévorée d'inquiétude, s'était précipitamment mise en route pour l'Italie, n'ayant plus qu'une idée, celle de voler auprès de ses enfans. Cependant à chaque poste elle entend ces mots affreux que le peuple répète : « Napoléon mort !... Napoléon mort !... » Elle les

entend et ne peut y croire. Enfin elle arrive à Pesaro, dans le palais d'un de ses neveux, où on la porte inanimée, et c'est là que son plus jeune fils vint se précipiter dans ses bras et lui apprendre, en fondant en larmes, qu'il ne lui reste plus que lui au monde, puisqu'il vient de perdre son frère.

Le désespoir d'une mère est éternel ; rien ne calme Hortense : son unique consolation est dans l'espoir de ne pas survivre à la mort de son enfant ; mais l'état inquiétant où elle retrouvait l'autre put seul soutenir son courage dans cet affreux moment. Malgré les souffrances du prince Louis, elle entreprend de traverser la France en passant par Paris pour s'embarquer à Calais. Les instans étaient précieux ; chaque minute de retard pouvait diminuer les chances du succès ; toute son irrésolution cessa lorsque son fils lui dit d'une voix tremblante :

« Ma mère, s'il faut mourir, mieux vaut que ce soit en France ; j'aurai du moins la satisfaction d'avoir revu ma patrie. » . .

Elle partit.

En arrivant à Paris, son premier soin fut de demander un médecin, puis elle écrivit à

M. d'Houdetot, aide-de-camp du roi, pour lui annoncer son arrivée. Par une coïncidence toute fortuite, elle était logée à quelques pas de la place Vendôme. On était au 5 mai, jour anniversaire de la mort de Napoléon. Une foule immense s'était rassemblée sur cette place; des hymnes avaient retenti, des couronnes d'immortelles et des lauriers avaient été déposés au pied de la colonne. Hortense n'eut pas la force de résister à la puissance des souvenirs, et malgré le strict incognito qu'elle s'était imposé, elle se mit un moment au balcon, se croyant reportée à ces beaux jours de l'empire où l'allégresse des Parisiens célébrait quelque nouvelle victoire. Elle répandit alors de douces larmes.

. . .

M. d'Houdetot vint rendre visite à la reine le lendemain, et lui dire que le roi, à qui elle avait également écrit la veille pour lui demander l'autorisation de rester quelques jours à Paris, ayant des ***ministres responsables***, n'avait pu cacher son arrivée au président du conseil, et qu'en conséquence M. Casimir Périer allait venir la voir. Entre autres particularités de la

longue conversation qu'eut avec elle ce dernier, la reine lui ayant dit :

— Je sais bien que j'ai transgressé une loi : j'en ai pesé toutes les conséquences ; vous auriez le droit de me faire arrêter : ce serait juste...

Le ministre interrompit la reine en lui disant :

— Juste, non ; légal, oui.

Enfin sa réserve officielle ayant disparu, il accorda l'audience que la reine demandait. Le lendemain elle fut menée aux Tuileries par M. d'Houdetot. Le roi la reçut très bien, et lui parla de sa famille en lui disant :

—Je connais toutes les douleurs de l'exil ; il ne tient pas à moi que le vôtre ait déjà cessé. Je sais aussi que vous avez de légitimes réclamations à faire, et que vous en avez vainement appelé à la justice de tous les ministères précédens. Ecrivez une note de tout ce qui vous est dû : vous ne l'enverrez qu'à moi seul ; je m'entends en affaires, et je m'offre volontiers pour votre chargé.

Puis, lui ayant demandé si elle voulait voir

sa femme et sa sœur, il les amena toutes les deux et se retira.

Quelques jours après, il fut arrêté dans le conseil que la reine irait à Londres ; et que là, elle écrirait au roi une lettre ostensible pour demander l'autorisation d'aller prendre les eaux de Vichy, au lieu de celles de Plombières, qu'elle préférait comme étant sur la route de Suisse, ce que le président du conseil avait repoussé par crainte de l'agitation qu'il croyait que la présence de la reine Hortense, de la belle-sœur de Napoléon, pourrait produire dans un pays où l'empire avait encore laissé de puissans souvenirs. M. Casimir Périer terminait ses instructions à la reine en lui disant :

—Quant à vous personnellement, on s'habituera peu à peu à vous voir ; mais pour votre fils, son nom y serait un obstacle : il faudrait qu'il le quittât. Nous sommes obligés de ménager les puissances étrangères ; nous avons tant de partis différens en France que la guerre nous perdrait.

Quand la reine rendit compte à son fils de sa conversation avec M. Casimir Périer, le prince

Louis s'écria avec véhémence en faisant un effort pour se lever de son lit de douleur : « Quitter mon nom, moi ! et on a pu vous faire une telle proposition ! Ah ! retournons dans notre modeste retraite : vous aviez raison, ma mère ! »

Trois jours encore avaient été accordés à la reine ; dès le second, elle partit pour l'Angleterre avec son fils : elle y séjourna trois mois ; et, le 7 août 1831, elle se rembarqua avec lui pour retourner à Arenenberg, en traversant la France sans toutefois passer par Paris.

Depuis deux ans déjà, la reine Hortense était atteinte de la cruelle maladie qui devait insensiblement la conduire au tombeau. Lorsque les événemens de Strasbourg eurent lieu, elle n'en eut connaissance que par la voix publique ; à peine sut-elle que son fils était arrêté, qu'elle prit la poste en toute hâte et, dans le plus strict incognito, arriva jusqu'à Viry chez la duchesse de Raguse, son amie, afin d'être plus à portée d'intercéder pour le prince ; mais aussitôt qu'elle eut fait connaître son dessein, elle reçut l'ordre de

repartir sur-le-champ. En vain, madame Salvage de Faverolles, qui l'accompagnait, représenta-t-elle à M. Molé, président du conseil, que le chagrin, l'inquiétude, les fatigues d'un voyage fait avec tant de rapidité, avaient déterminé chez la reine une violente souffrance qui exigeait au moins quelques jours de repos et le secours immédiat de médecins; cette fois, on fut inflexible, et on lui enjoignit de hâter son départ. Enfin, dans les derniers temps, la maladie de la reine prit un caractère de violence tel, qu'il résista à tous les secours de l'art; et le 5 octobre 1837, elle rendit le dernier soupir dans les bras de son fils.

Toujours simple au milieu des grandeurs, toujours courageuse au milieu de ses adversités, toujours bonne et compatissante, Hortense peut aujourd'hui rendre à Dieu bon compte d'une prospérité éphémère, dont elle ne profita que pour les autres. La France seule excita constamment ses regrets, et son unique ambition fut toujours de songer qu'elle conservait quelque chose qui vaut mieux qu'une couronne : des amis.

(Octobre 1837.)

II.

PREMIER AMOUR.

« Napoléon n'était point parfait, me disait un jour, dans une de nos causeries habituelles, le général M... qui l'avait connu à cet âge épineux où les passions gouvernent l'homme; mais ses défauts ne furent jamais des vices, et leurs sources restèrent constamment nobles et généreuses. Je puis vous attester qu'il fut

toujours maître des siennes. Sa sobriété, entre autres, était si remarquable, continua-t-il, qu'il eut plus d'une fois à supporter les plaisanteries de ses camarades; mais il n'était pas de caractère à se laisser ni fléchir ni piquer par de pareils moyens, et les repoussait d'abord doucement; mais si elles devenaient importunes, alors son regard calme et un peu dédaigneux, ce sourire froid qui errait sur ses lèvres minces et serrées avertissaient à temps les persifleurs que le jeune lieutenant n'était pas d'humeur à souffrir plus long-temps d'être le but des railleries, d'hommes même plus âgés que lui et placés dans une position plus élevée que la sienne; et ceux-ci, devant la dignité du regard de Napoléon, faisaient aussitôt trève à leurs plaisanteries.

Il aimait les sciences abstraites : ses auteurs favoris étaient toujours ceux qui portaient à la réflexion; et quand il voulait ne se livrer qu'aux rêveries de l'imagination, il lisait Ossian. Certes, Napoléon aurait lu Byron avec ravissement; et cependant il détestait l'affectation, de quelque genre qu'elle fût; sa parole, brève et un peu saccadée, rendait toujours

sa pensée avec promptitude et clarté ; il n'était pas jusqu'à ses lettres d'amour, qui étaient courtes et disaient beaucoup en peu de mots ; elles étaient en effet si énergiques, qu'il y avait, dans une seule ligne, plus de pensées que beaucoup de beaux discurs n'en eussent délayées dans des pages entières.

Napoléon était rêveur, on pourrait même dire romanesque. Je l'ai vu rester long-temps les yeux levés au ciel, au déclin d'une belle soirée d'Italie ; et cet homme si positif, si occupé de grandes et nobles choses, n'en conserva pas moins toujours pour Joséphine une tendresse aussi vive que passionnée ; elle dura même encore long-temps après son mariage avec elle. Je l'ai vu poser, chaque soir avant de se coucher, le portrait de sa femme près de lui. Habitude sentimentale qu'il conserva encore lorsqu'il était empereur. Il a avoué que son cœur battait d'émotion lorsqu'il apercevait au loin, fuyant au travers des arbres, la robe blanche d'une jeune femme. Souvent il s'arrêtait dans une allée sombre du parc de la Malmaison, pour écouter le tintement de la cloche du village de Ruel, qui annonçait la

prière du soir. Et pourtant on a accusé Napoléon de n'être qu'un comédien lorsqu'il assistait aux cérémonies religieuses, tandis que plus que personne il détestait les athées, méprisait la femme qui ne priait pas, disant que les Italiennes avaient au moins cet avantage sur les Françaises : qu'elles demandaient pardon à Dieu au moment où elles venaient de faillir.

—Une femme sans remords, disait-il encore, est une triste et bien méprisable conquête.

Parmi les traits caractéristiques que je peux citer de Napoléon, se trouve présent à ma mémoire un de ceux qui peuvent le mieux prouver son extrême délicatesse envers les femmes.

Quand il était commandant d'artillerie à Toulon, moi j'étais sous-officier (1); nous étions assez liés, puisqu'il me racontait franchement ses affaires, et particulièrement ses affaires d'amour.

— Toi, me disait-il, si tu avais une fortune faite, tu la mangerais avec les femmes, tu serais leur esclave, elles te conduiraient comme un enfant ; moi, je les révère, je les adore,

(1) C'est toujours le général M..... qui parle.

elles irritent fortement mon imagination ; mais je crois avoir une idée assez juste de leur organisation morale pour ne jamais me laisser dominer par elles. D'ailleurs, ajouta-t-il en frappant de la main son front déjà rêveur, j'ai là quelque chose qui m'occupe avant tout.

Cependant, Napoléon était organisé de manière à ressentir toute la puissance des femmes ; et la preuve en est qu'un soir il s'arrêta devant moi, et me dit avec sa parole brève :

— Louis, décidément je suis amoureux.

— Amoureux ! m'écriai-je.

— Tout à fait amoureux d'une jeune fille qui demeure dans une petite maison derrière les remparts ; elle n'a rien que sa beauté, mais elle est vraiment ravissante ; de plus elle possède un esprit fin et rempli de gentillesse ; je passe des heures à l'écouter, à regarder ses beaux yeux noirs, sa taille svelte et légère... Elle a surtout des mains et des pieds admirables.

— Et sans doute elle vous aime ?

— Comme une petite folle, à l'italienne, enfin, car elle est florentine, sans mesure, sans raisonnement, sans grimaces, et nulle-

ment comme la femme du monde, qui s'assure si elle est bien coiffée avant de vous regarder tendrement.

Eh bien ! repris-je en riant, ce doit être une jolie maîtresse pour vous.

— Non, vraiment, cette enfant a une mère qui m'impose d'une manière étonnante. Son mari, qui était d'une bonne famille, a tout sacrifié pour l'épouser, parce que la vertu de la dame resta sévère ; je crois que le pauvre homme est mort de chagrin et de misère. Elle veut conserver sa fille honnête et pure, et vraiment elle a pris le bon moyen avec moi, c'est de me montrer, comme elle le fait, une confiance aveugle dans ma loyauté. Cependant, l'autre soir, après avoir renvoyé sa fille, elle me dit : — Monsieur Bonaparte, vous aimez Naddi? — Je ne répondis pas ; elle répéta : — Vous aimez Naddi. C'est pour cela qu'il ne faut plus venir ici, ou me jurer sur l'épée que vous portez que vous respecterez mon enfant, que vous n'abuserez pas de son innocence, en un mot que vous ne l'entraînerez dans aucune démarche qui pourrait lui faire oublier ses devoirs ou l'éloigner de sa

mère. Elle n'a pour toute fortune que le travail de mes mains et des siennes qui sont encore inhabiles ; mais j'ai juré à son père, qui est mort pour m'avoir trop aimée, et n'avoir pas voulu me déshonorer, que sa fille ne faillirait jamais tant que moi, Thérésa, sa mère, je serais de ce monde. Tenez, croyez-moi, je lui prouverais, ainsi qu'à vous, que si elle s'oubliait, moi je n'oublierais pas mon stylet italien..... Pourtant, il ne faut pas que la pauvre petite ait trop à combattre, il est de mon devoir d'éloigner d'elle le danger ; aussi est-ce une prière que je vous fais lorsque je vous prie de ne plus revenir ici ; à moins que vous ne me fassiez le serment que j'exige : le jurez-vous ?

Je l'ai juré, continua Napoléon, et en effet, je ne regarde plus Naddi, je ne lui parle plus qu'en présence de sa mère ; mais je suis bien malheureux.

— Et comment avez-vous connu ces dames ? lui demandai-je.

— On voulait abattre leur maison, c'est-à-dire que ces messieurs du comité du génie, naturellement très renverseurs, l'avaient jugé

ainsi. Ils m'ont chargé de voir cela, et j'ai trouvé que la petite habitation de Thérésa ne gênait en rien nos opérations. Cette commission m'a donné mon entrée chez ces dames, et voilà où j'en suis.

Pendant plusieurs jours, le commandant fut triste et soucieux ; enfin il me demanda ce que je pensais d'un mariage d'inclination.

— C'est selon, lui dis-je ; pour l'homme qui n'a point d'ambition, c'est une destinée souvent heureuse ; mais celui qui a de l'avenir devant lui ne doit jamais faire un mariage d'amour ; en agir ainsi, c'est paralyser son existence et se barrer le chemin de la fortune.

— C'est vrai, dit-il, c'est vrai ; vous avez raison, mon cher Louis.

Je fus deux jours sans voir Napoléon ; le troisième, il m'écrivit un petit billet plus indéchiffrable encore que de coutume, pour me prier de venir le trouver, parce qu'il était malade : il avait la fièvre.

J'y fus, et je le trouvai assis auprès d'une grande cafetière pleine de café léger, dont il se versait une tasse de quart d'heure en quart d'heure. Je lui fis observer que ce régime,

loin d'être bon pour son indisposition, n'avait pas le sens commun :

— J'ai un rapport à faire ce soir, me dit-il, il faut que je me dégage la tête; et puis, quand je suis de mauvaise humeur, le café me remonte.

— Est-ce que l'amour va mal?

— Au contraire, me répondit-il, peu s'en est fallu qu'il n'allât trop bien; heureusement que j'ai su me vaincre.

Je le regardais avec une curiosité interrogative qu'il comprit, car il me dit aussitôt :

— Je n'aime pas beaucoup à parler de moi, et surtout des choses que les hommes regardent comme des enfantillages; cependant j'éprouve le besoin de te conter ce qui s'est passé, car j'ai réellement du chagrin. Avant-hier, poursuivit-il, je suis arrivé chez la veuve : elle était sortie; mais Naddi était là, belle et tendre comme de coutume; elle m'attendait. Long-temps je me suis tenu loin d'elle, répondant le plus froidement possible à ses innocentes agaceries; mais elle s'est mise à pleurer et à me reprocher ma froideur. J'ai voulu la rassurer, la consoler; et je me suis

trouvé si près d'elle que le danger était imminent. Naddi pleurait, doucement appuyée sur mes bras ; je la consolais de mon mieux sans trop savoir ce que je lui disais ; je promettais bien des choses, j'allais même, je crois, m'engager, quand Naddi, à moitié vaincue, m'a doucement repoussé, et saisissant le pommeau de mon épée, m'a sommé de jurer par elle que je serais son mari. Alors un froid m'a saisi, un frisson m'a passé dans le cœur, et fort heureusement pour elle, et pour moi surtout, je me suis senti la force de demeurer honnête homme, en lui disant que je ne pouvais jurer une chose semblable. Mais ces diables de femmes, continua Napoléon, rien ne les arrête quand elles aiment. Malgré mon refus, Naddi se montrait encore bien tendre ; moi, je me suis dégagé de ses bras, et j'ai eu le courage de la quitter. A quelques pas de la maison, j'ai rencontré sa mère à qui j'ai tout conté. Elle m'a remercié avec effusion ; mais elle m'a engagé à cesser tout-à-fait de voir sa fille. — Cependant, a-t-elle ajouté, ma pauvre enfant va être bien malheureuse. Si je pouvais retourner à Florence, la distraction

du voyage et l'absence la guériraient peut-être ; ici, elle passe une vie si triste, et je suis si souffrante... — Si vous voulez me prouver votre estime, lui ai-je répondu, acceptez de moi ce qu'il vous faut pour retourner chez vous ; ne m'oubliez pas, mais ne dites pas non plus à Naddi de me chasser entièrement de son souvenir.... Si tu avais vu, Louis, comme elle m'a serré les mains !..... Et ce matin, je lui ai envoyé trois mois de mes appointemens que j'ai empruntés, sans savoir comment je les rendrai ; mais n'importe, on verra ; d'ici là il se passera bien des choses ; quoi qu'il en soit, Naddi m'a fait passer des momens aussi doux que ceux qui s'écoulaient auprès d'Adélaïde, il y a sept ans, lorsque j'étais en garnison à Valence.

— Quelle était donc cette Adélaïde? lui demandai-je curieusement : vous ne m'en avez jamais parlé.

— C'était la fille d'une madame du Colombier, reprit Napoléon avec un gros soupir. J'allais passer chez elle toutes les soirées que j'avais de libres ; on ne pouvait pas être plus innocent que nous l'étions, sa fille et moi. Imagine-toi

que nous nous ménagions des petits rendez-vous au milieu de l'été, au point du jour, et tu le croiras avec peine, tout notre bonheur se réduisait à manger des cerises ensemble, comme Jean-Jacques avec je ne sais plus quelles demoiselles....

Ici j'interrompis le commandant par un grand éclat de rire. Napoléon haussa les épaules; et, me regardant avec une sorte de pitié :

— Mon cher Louis, me dit-il, l'espèce humaine possède deux grandes vertus qu'on ne saurait jamais trop respecter : le courage chez l'homme et la pudeur chez la femme.

Puis il prit une nouvelle tasse de café et me congédia.

Et cependant celui qui venait d'agir avec tant de générosité et de délicatesse à la fois; celui qui venait de prononcer de si sages paroles était sans fortune et presque dans le besoin! Bientôt après, il commanda des armées, et s'assit sur un trône quiil avait su élever au-dessus de tous les trônes de l'Europe. Un jour, aux Tuileries, j'osai rappeler à l'empereur le souvenir de Naddi.

— Ah! mon cher, me répondit-il, ne me

parlez pas de cela, c'est un des amours les plus vrais et les plus forts que j'aie ressentis en ma vie; mais alors, je n'étais que pauvre commandant d'artillerie.

Depuis ce temps, Napoléon a encore aimé, mais un peu en despote, brisant le cœur et maîtrisant la pensée des femmes. Devenu un peu plus puissant et surtout un peu plus riche qu'il ne l'était à Toulon, mais ayant perdu cette bonne foi en amour et cette délicatesse si rare et si pure, il eut encore un moment de délicatesse non moins beau, non moins sublime.... Je vous le dirai une autre fois, car j'aime à parler de mon empereur, de mon héros, de cet être à part, de ce génie immense qui comprenait tout d'un mot, et embrassait le monde d'un coup d'œil. »

Tel fut le récit du général M.....

[illegible]

III.

NAPOLÉON NOMMÉ SERGENT.

Le soir du 5 août 1796, jour de la bataille de Castiglione, quelques vieux soldats, assis autour du feu d'un bivouac, dissertaient à leur manière sur les opérations de la journée. Si Wurmser et ses lieutenans n'étaient pas ménagés par les orateurs de ce club improvisé, chacun d'eux, en revanche, s'extasiait à tour

de rôle sur les *moyens* et la *capacité* du jeune général qui commandait alors en chef l'armée d'Italie.

— Faut convenir, disait le vieux Latouche, dont le bras gauche en écharpe était décoré de trois chevrons, faut convenir tout de même que le p'tit caporal leur z'y taille de fameuses croupières, à ces kinzerlichs! Avant-hier, à Lonato, bloquée l'Autriche! Aujourd'hui, à Castiglione, v'là que cet archivieux pousse-cailloux de Wurmser vient de se faire démolir comme une vieille baraque, quoi! Enfin, gn'y a pas à dire, c'est qu'ils n'ont pas seulement eu le temps de humer une chique, tous ces généraux de Pitt et Cobourg. Eh bien! que j'dis, fameux! le *petit caporal* : n'est-ce pas, vous autres?

— Fameux! père Latouche, répondit-on à la ronde.

— Et vous ne vouliez pas me croire, quand je vous disais au passage des Alpes, que je l'avais vu un peu manœuvrer à Toulon; et qu'il se peignait dur. Pourtant, faut être juste : l'armée d'Italie est composée de lurons d'une certaine espèce, et j'ignore ousqu'il trouverait

des lapins taillés de cette trempe-là. Mais c'est égal, il faut un solide aplomb tout de même, pour se remuer comme il se remue. Et ces tartufes d'Italiens qui croyaient que Wurmser allait nous avaler tout crus, nous et le p'tit caporal! Ah! oui, le plus souvent! même qu'il va crânement se dissimuler incognito, votre Wurmser, allez, et remonter le Tyrol un peu vite. Ah! vieux carotteur! Bonaparte t'a signé ta feuille de route aujourd'hui, hein? Faut jouer des quilles, mon vieux, et t'as deux gars à tes trousses, Masséna et Augereau, qui te feront doubler l'étape d'une solide manière, je t'en réponds.

— Ah ça, père Latouche, dit alors un des plus jeunes du cercle, il m'est d'avis, d'après tout cela, que depuis Lodi il a mérité de monter en grade, notre petit caporal!

—Pas mal observé, fit Latouche. Ecoutez, vous autres les vieux!... parlons peu, mais parlons bien! Je m'en vas donc vous récapituler ses titres à l'avancement. 1° Le troupier français n'avait pas de pain, pas de souliers, pas d'habits, pas de paye; eh bien! aujourd'hui, en veux-tu? en voilà: il a de tout, le

troupier d'Italie ; même qu'il a la satisfaction de gratter les écus de ces vieux sournois de pontifes à calottes rouges. Et d'un. 2° Ces propres à rien d'Italiens assassinent nos camarades à Milan et à Pavie : le p'tit caporal leur z'y a fait payer cher le caprice ; nous avons allumé nos pipes à l'incendie de Binasque, et tous ceux qui étaient à Pavie peuvent avoir dans leur sac, comme votre serviteur, quelque fine relique en or, ou quelques bons dieux d'argent, sans compter... mais chut ! faut pas tout dire, les agrémens comme les désagrémens ! Et de deux. 3° A Borghetto, le p'tit caporal, qui se dit : « Ces pieds crottés de cavaliers ça se fait tirer l'oreille, au lieur que mes pauvres troupiers donnent toujours ; mettons en danse la cavalerie, Murat en tête, et voyons voir un peu ce que ça fera. » C'est des purs Français tout de même, les cavaliers ; aussi Dieu de Dieu ! quelle averse de coups de sabre sur ces mangeurs de soupe d'Autrichiens ! Et de trois. 4° Mantoue bloquée, et Beaulieu disloqué, sans avoir le temps de numéroter ses membres, et v'là que l'Autriche envoie le citoyen Wurmser pour se dire

deux mots avec le p'tit caporal, qui te le renverra par ce vieux farceur de télégraphe. Et de quatre. Et à Lonato, à Reveredo, à Castiglione aujourd'hui, est-ce que vous prenez ça pour de la camelote, vous autres ? Eh bien ! maintenant, voyons voir ; trouvez-vous qu'il ait merité de l'avancement, celui qui a fricassé toutes ces pommes de terre en deux tours de casserole ? Allons ! que chacun donne son avis. Les opinions sont libres, comme disent à Paris ces muscadins du Directoire que ça n'a que de la langue et des toupets poudrés.

— Excusez ! père Latouche, à propos de muscadins et de toupet, voilà pas mal de temps que vous astiquez la parole, ce m'semble, se mit alors à dire Morel, dit *le Parisien*, en accompagnant sa réflexion d'un bruyant éclat de rire.

— Oui, c'est vrai, répliqua Latouche visiblement piqué de la réflexion ; mais j'ai plus que de la langue, moi !... j'ai là un briquet qui a un fameux fil.

Et, en disant ces mots, le vieux soldat frap-

pait sur la poignée de son sabre, et son regard fixe provoquait le Parisien.

— Allons, allons! connu! s'écria tout le cercle en s'interposant. Père Latouche, il est décidé que le petit caporal a mérité de l'avancement. Rrrrrrran, — fit-il, en imitant le roulement d'un tambour, — faites-le reconnaître.

Alors Latouche, étendant sa large main, dit d'une voix forte :

— Soldats de l'armée d'Italie! au nom des vieux troupiers ici présens, vous reconnaîtrez le citoyen Napoléon Bonaparte pour votre sergent, et vous lui obéirez en conséquence.

En ce moment l'orateur fut interrompu par un petit homme à la figure pâle, au teint maladif, aux yeux étincelans, vêtu d'une redingote grise, coiffé d'un petit chapeau à trois cornes sans bordure ni plumet, et ne portant aucune marque de distinction. Ce petit homme lui frappa légèrement sur l'épaule, en lui disant avec bienveillance :

— Et à quelle époque le sergent peut-il espérer de passer sous-lieutenant ?

A cette voix bien connue, tous portèrent

respectueusement le revers de la main droite à leur front.

— Nous verrons, citoyen général, répondit Latouche d'un air sérieux, en retroussant fièrement sa moustache.

IV.

HÉBERT.

Ce que je vais vous dire n'est point un conte fait à plaisir : c'est une biographie vraie, bien qu'elle soit contemporaine.

L'homme dont j'ai à vous parler, je l'ai vu, j'ai entendu de sa bouche le récit des événemens de sa vie. Je n'ai fait que mettre en or-

dre mes impressions et mes souvenirs (1).

I.

Depuis long-temps 89 était débordé : trois assemblées et une monarchie étaient tombées pêle-mêle dans le gouffre béant de la révolution. A l'intérieur une politique terrible promenait encore sur les places publiques son niveau d'acier. Le Directoire continuait la Convention qu'il avait tuée ; mais le pays n'était pour rien dans ses mesures de terreur ; ce n'était plus le fanatisme de la liberté ce n'était plus la foi... c'était la peur. Au dehors, la France reposait avec orgueil ses regards fatigués sur les plus jeunes et les plus nobles de ses enfans : quatorze armées, sorties des flancs généreux de la mère-patrie, opposaient des soldats improvisés aux vieilles bandes de l'Europe ; là aussi sans doute coulait du sang généreux ; mais là au moins on ne jugeait pas, on se battait.

(1) Nous devons cette nouvelle à l'obligeance de notre ancien camarade du Lycée Impérial, M. Ch. Dupeuty, auteur du drame si palpitant d'intérêt et si national de *Napoléon à Schœnbrunn et à Sainte-Hélène*. (Note de l'auteur.)

Tous ces corps, officiers et soldats, se composaient presque entièrement de volontaires, et parmi ces jeunes aventuriers était l'homme obscur qui a donné son nom à cet article. *Hébert* faisait partie de cette première armée d'Italie qui resta trois ans dans les Alpes, sous Dumerbion, Kellermann et Schérer.

Au premier cri : *A la frontière!* il s'était mis en route, tambour battant, au son d'une musique fort belle, mais fort mal exécutée ; et, comme le cornet à piston n'était pas encore inventé, il figurait lui-même, en qualité de fifre, à la tête de la colonne, écorchant noblement les oreilles des patriotes, depuis la capitale jusqu'au quartier-général de l'armée des Hautes-Alpes.

De son propre aveu, l'enthousiasme se refroidit un peu dans son cœur, la première année de sa station dans les montagnes ; mais il était à la fois brave et industrieux ; il montrait à danser au son de son instrument favori, et il cumulait même, l'ambitieux, ces joyeuses fonctions de *maestro* avec celles de barbier de la compagnie. L'or et l'argent n'étaient pas communs à l'armée des Alpes, pas plus dans

les goussets que sur les uniformes, et, pour comble de malheur, les assignats ne passaient pas. Mais comme Hébert avait lu, je ne sais où, que les peuples primitifs méprisaient la monnaie qu'ils ne savaient pas fabriquer, et faisaient le commerce par échange, il appliqua ce système des premiers âges aux vices de la civilisation.

Il apprenait donc volontiers le pas de basque pour une ration d'eau-de-vie, et il faisait la barbe, pendant huit jours, moyennant une ration de pain de munition : ce n'était pas cher. Pourtant ce genre de commerce pensa lui devenir fatal : il manqua d'être fusillé comme recéleur, un jour qu'un adjudant de de mauvaise humeur trouva dans son sac une poule *maraudée ;* Hébert tenait cette innocente femelle du coq gaulois, d'un Parisien auquel il avait enseigné à danser la gavotte. Par bonheur, l'adjudant était à jeun depuis deux jours : il mangea généreusement le corps du délit, et les preuves matérielles manquèrent devant le conseil de guerre.

Hébert prenait donc son métier de héros en patience ; mais il faut le dire pourtant, quand

il était en faction sur ces cimes brûlées par le soleil du jour, et glacées par les brises de la nuit, il lui arrivait de répéter plus d'une fois :

— Diable ! c'est superbe, la gloire ; mais c'est *embêtant*.

Que voulez-vous ? c'était un blasphème, ou au moins un barbarisme ; mais ce pauvre garçon, qui criait : « Vive la patrie ! » ne savait pas bien au juste ce que c'était qu'une patrie ; son intelligence ne concevait pas bien pour qui et pourquoi il se vouait à cette dure profession de soldat ; il lui fallait un objet plus net, plus distinct, pour s'attacher à toujours. Le moment n'était pas éloigné où son dévoûment allait trouver à qui s'adresser, où sa vie tout entière devait se confondre dans une autre existence supérieure à la sienne, où le Séide en un mot allait trouver son Mahomet.

II.

Or, vers le mois de mars 1796, il arriva à cette armée, oubliée dans les rochers de la Ligurie, un jeune officier-général. Il était

petit, brun et de cette pâleur jaune si commune aux tempéramens lymphatiques; rien, dans l'extérieur du nouveau venu, ne plaisait à l'œil, au premier abord, si ce n'était une main blanche et soignée qu'il avait déjà fort belle.

Un étranger se serait donc étonné que le Directoire, qui avait à produire tant d'hommes nouveaux, dont la force herculéenne égalait le courage, eût précisément choisi, pour retremper le moral d'une armée nue, sans pain et sans munitions, ce petit Corse, dont la frêle constitution semblait ne pouvoir résister à deux nuits de bivouac. Et pourtant, tandis que cet homme promenait son regard calme et scrutateur sur ces glorieux débris de l'armée d'Italie, et qu'il recevait le commandement des mains inhabiles de Schérer, le soldat faisait retentir l'air de ses acclamations, et les échos des Alpes durent porter jusqu'aux avant-postes de Beaulieu le cri de : *Vive le général Bonaparte !* C'est que le soldat se souvenait du siége de Toulon, de la première campagne du Piémont, et, sans confiance dans ses généraux, il acceptait

comme une espérance celui que bientôt il ne devait plus appeler que le *petit caporal*. Aussi, comme on s'était fait brave pour le recevoir! comme cette affreuse misère d'uniformes en lambeaux était devenue tout à coup riche de propreté! La compagnie d'Hébert, entre autres, se faisait remarquer par la coquetterie des queues et de la barbe : il convenait modestement lui-même qu'il s'était surpassé. Bonaparte, à qui rien n'échappait, éprouva une satisfaction visible de cet amour-propre physique de l'armée : le soldat découragé était redevenu homme ; il ne pouvait cacher son dénûment ; mais il avait trouvé moyen de s'en faire une parure ; c'était pauvre, bien pauvre ; mais c'était sublime de misère.

Quelques dignes et simples paroles échappèrent au jeune général, quelques-uns de ces mots dont il possédait déjà le secret ; il accola de nobles épithètes à ces fragmens d'uniformes si bien portés. Or, comme, en ce moment, il s'était arrêté devant le rang d'Hébert, le barbier-soldat prit cela directement pour lui ; et, quoiqu'il fût interdit de parler dans les rangs, il se permit de dire assez haut :

— Voilà un général qui s'y connaît, et celui qui a l'honneur d'être son perruquier est un être bien heureux.

Bonaparte sourit, regarda fixement le volontaire; mais il ne demanda pas son nom. Peut-être avait-il pensé un moment à combler les vœux du pauvre diable; mais ces fonctions ambitionnées étaient remplies auprès de lui par un domestique qu'il aimait beaucoup; il passa donc sans dire mot. « Enfoncé! » dit tout bas Hébert; et, comme on venait de rompre les rangs, il fit un immense jeté-battu en forme d'ailes de pigeon, dans l'exécution duquel il entrait certainement plus de dépit que de légèreté.

— Imaginez-vous, disait Hébert, quand il en était à raconter cette partie de sa vie, imaginez-vous que, quinze jours après, je ne sais pas comment le petit caporal avait fait, ni nous non plus; mais nous étions descendus en Italie, sur le dos des Autrichiens, comme sur une montagne russe; nous avions tous des habits neufs, des souliers neufs, des plumets neufs, de la *vraie* argent dans le gousset, et nous consommions le riz, le vin et le maca-

roni à discrétion ; sans compter les Italiennes qui étaient beaucoup plus belles et pas si cruelles que les ours de leurs montagnes. C'étaient des étapes du bon Dieu !

Nous abrégeons le bulletin pour arriver à l'époque où le grand homme et l'homme obscur vont faire enfin connaissance.

III.

C'était après Reveredo, Bassano et Saint-Georges ; l'aide-de-camp Marmont était allé porter au Directoire les drapeaux autrichiens ; et, toute la ligne bien gardée, l'armée était au repos, tandis que Bonaparte se délassait, à Milan, des fatigues de la guerre, par ces travaux administratifs qui sont devenus des monumens impérissables. De temps à autre, pourtant, il s'échappait, montait à cheval, et allait promener l'œil du maître sur les cantonnemens épars.

Les plus heureux, parmi les divers corps, avaient été logés dans les villes ; mais, dans un pays où le fanatisme pouvait, à chaque instant, appeler les populations à la révolte,

on campait plus généralement, et cela au milieu des faisceaux d'armes, prêts à répondre par le bruit du canon aux cloches des *Pâques véronaises*. C'étaient partout des hameaux, des villages de bois; chaque escouade avait sa cabane ornée de toutes les allégories si familières à l'esprit du soldat. On admirait ici des boutiques, là des bals champêtres, des cafés, des traiteurs; tout cela décoré d'enseignes et de noms empruntés au boulevart du Temple, aux Champs-Elysées et au Palais-Royal. On aurait dit la *Fête des Loges* au milieu des plaines de la Lombardie.

En parcourant ces campemens si animés et si variés, le général en chef jeta les yeux sur une des boutiques les plus apparentes, dont la façade se faisait remarquer par une superbe couche de bleu clair, sur laquelle l'artiste avait ingénieusement appliqué des étoiles en papier d'or; c'était d'un luxe insolent. Au-dessus de la porte, sur le même fond bleu, étaient découpées, en papier d'argent, des lettres qui formaient l'enseigne suivante: *au Rasoire d'honneure Hébert-perruquetier*. L'inscription était surmontée de l'instrument dé-

signé, soutenu et suspendu au moyen d'une faveur tricolore.

Le général, en lisant ces mots burlesques, fronça le sourcil : il convient d'en dire le motif.

Depuis quelque temps, Bonaparte avait institué des sabres et des fusils d'honneur, qui devenaient la récompense d'une action d'éclat, et il savait que ses rivaux de l'armée du Rhin avaient cherché à tourner cette institution en ridicule; entre autres plaisanteries, il lui était revenu que Moreau avait décerné à son cuisinier *une casserole d'honneur*. Or, il crut voir quelque analogie entre ce fait, qui lui avait été rapporté, et l'inscription qu'il avait sous les yeux; il donna donc l'ordre qu'on fît venir le propriétaire de la cabane, et voulut l'interroger lui-même.

— Ton nom?

— Hébert, comme mon père et ma mère.

— N'as-tu pas fait partie de l'armée du Rhin?

— Jamais. Volontaire d'Italie, j'aime mieux ça.

— Pourquoi t'es-tu permis de te moquer,

par cette ridicule inscription, des armes d'honneur que j'accorde aux plus braves de mes soldats?

— Citoyen général, je le jure par le firmament, qui est de la couleur de ma boutique, s'il y a une plaisanterie là-dessous, elle n'est pas de moi, elle est de mes camarades.

— Explique-toi, si tu n'aimes mieux la prison.

—J'aime mieux m'expliquer. Voilà la chose : Il y a de ça trois semaines; avant le campement, je me trouvais en train de raser à l'ambulance un grenadier de la 32e demi-brigade, qui avait été un peu égratigné à Lodi, et qui allait reprendre son service. Mais, comme de raison, il voulait se parer pour la fête, et ne pas se présenter en négligé aux Autrichiens.

— Au fait.

— Il était donc assis sur une borne, vu qu'il n'y avait pas de chaises, et je le rajeunissais pendant qu'on se battait à deux cents pas de là.

— Abrége, abrége.

— Il avait déjà la moitié de la figure supérieurement rasée, et j'attaquais l'autre côté...

Mais ne voilà-t-il pas qu'il nous arrive, à une toise de nous, une grenade ou un obus des autres, qui nous couvre de terre des pieds à la tête...

— Le grenadier n'a pas bougé, j'en suis sûr.

— Ni moi non plus, citoyen général... C'est-à-dire si, j'ai bougé, au contraire. « Ne vous dérangez pas, camarade, que je dis à l'ancien ; » et là-dessus je m'approche de l'obus, j'en arrache la mèche, je l'éteins sous mon pied, et je reviens achever mon homme, sans lui faire seulement une goutte de sang. C'est d'après ça que les camarades ont cru devoir me rendre l'hommage que vous voyez au-dessus de ma cabane. Voilà la vérité, citoyen général, la vérité vraie, aussi vrai que vous vous appelez le petit caporal.

Bonaparte n'avait pu contenir un mouvement de joie, car il venait de trouver un de ces hommes de fer dont il aimait à s'entourer, quel que fût le grade ou l'emploi qu'il destinât à chacun d'eux auprès de sa personne.

— Tu ne trembles pas facilement, à ce qu'il paraît ?

— Comme vous voyez, général.

— Eh bien, Hébert, viens me trouver à Milan.

Et il piqua des deux.

— Qui est-ce qui veut ma baraque, mon sabre, mon fusil? Qui est-ce qui veut mon argent? Oh! eh! les camarades, partagez-vous tout, excepté le rasoir d'honneur. Cherchez un barbier pour la compagnie, j'ai ma pratique, moi; je vais à Milan; je vais raser le p'tit caporal. Vive le p'tit caporal!

Tels étaient les cris et mille autres plus extravagans encore que faisait entendre, après le départ du général, notre nouveau parvenu; et, après avoir grisé tous ceux qu'il rencontra, y compris le grenadier de Lodi, lui-même, plus ivre encore de joie que de vin d'Italie, partit pour Milan au grand galop, sur un vieux cheval de réforme qu'il avait acheté huit francs.

Quelques jours après, Hébert était logé dans les communs d'un beau palais, convenablement vêtu à la bourgeoise, et d'une gravité sérieuse qui sentait d'une lieue les fonctions qu'il remplissait: il était définitivement atta-

ché au menton du général. Plus tard, le reste de la tête lui fut également dévolu, par la retraite du coiffeur en titre, et aucune expression ne saurait dire les bouffées d'orgueil qui lui montèrent alors au cerveau : Masséna n'était pas son cousin! Malheureusement, pour donner une idée de l'état de son ame à cette époque de sa vie, il n'a pas écrit de mémoires, et l'on n'a retrouvé que des fragmens épars des lettres qu'il adressait à son vieux père.

En voici un échantillon.

« De notre quartier-général de Milan, le 6 octobre 1796.

» Mon cher père, nous venons encore d'envoyer douze millions à ce scélérat de Directoire. Je vous envoie, par la même occasion, sur mes économies, trois louis pour faire le garçon. »

« Le 10. — Je saisis l'occasion, mon cher père, d'une caisse de tableaux de M. Raphaël et d'une foule d'autres particuliers, que nous expédions à Paris, pour vous adresser mon portrait et celui du héros pour lequel je me ferais couper la queue s'il le fallait. J'ai profité du dessin que vous m'avez fait apprendre pour

le peindre moi-même, en pied et assis, au moment où je lui fais la barbe, etc., etc. »

« Du 3 novembre. — Il paraît que les Autrichiens n'en ont pas encore assez, car ils recommencent ; mais nous allons monter à cheval. Soyez calme. »

« Du 14. — Ça chauffe, mon cher père. Le général Vaubois s'entortille depuis quelques jours ; il n'y a pas besoin de longue-vue pour voir ça. Aujourd'hui j'ai eu peur... pas pour moi, s'entend ! mais pour celui qui est mon autre père. Le petit caporal a eu deux chevaux blessés sous lui, et les balles sifflaient que c'était une bénédiction : s'il y en a une pour lui à l'avenir, je la demande pour moi au bon Dieu. »

Les autres débris de lettres ne signifient rien, ou ne présentent aucun sens, à l'exception du dernier :

« Enfin, *nous* avons signé le traité de Campo-Formio, dit-il ; vous verrez ça, papa ; *nous* avons donné la paix à l'Europe, et *nous* partons demain : par exemple, je ne sais pas à quelle heure ; mais ce sera de bon matin ;

car je suis commandé pour une heure après minuit. »

Hébert suivit le général en chef à Rastadt, puis à Paris, et descendit avec lui rue Chantereine.

Hors de son service, le valet de chambre-coiffeur aimait à s'arrêter dans les lieux publics, sur les boulevarts, et là, se mêlait aux groupes, partout où il entendait l'éloge de son maître. Il est vrai qu'il n'aurait pas fallu que quelque citoyen mal avisé eût l'air même d'en penser mal : Hébert aurait compromis sa dignité. Heureusement, un tel malheur n'était pas à craindre, car jamais popularité ne fut portée à un plus haut degré : depuis MM. les directeurs, si jaloux de sa gloire, jusqu'au dernier homme du peuple qui en était si reconnaissant, le nom de Bonaparte était vraiment l'objet d'un culte national. Et, en rentrant à l'hôtel, Hébert se disait, comme doutant encore de son bonheur :

« Et c'est moi qui ai l'honneur d'accommoder cette tête-là ! Ce n'est pas possible, je rêve. »

Aussi, qu'on fût venu lui offrir des mon-

ceaux d'or pour remplir le même office, même auprès du Grand-Turc, il aurait refusé avec indignation. Ses mains devaient être pures de tout autre contact, et il ne se permettait même pas de se raser lui-même : il avait son perruquier.

IV.

« Terre ! » crient de toutes parts les matelots en vigie, sur *l'Orient*, *le Franklin*, *le Peuple Souverain*, *la Sérieuse* et *le Tonnant*, qui formaient l'avant-garde de l'escadre française... « Terre ! terre ! » répètent, sur la seconde ligne et l'arrière-garde de la flotte, les équipages du *Spartiate*, de *la Diane*, du *Guillaume-Tell*, de *l'Aquilon*, du *Généreux* et de *la Justice*. « Terre ! terre ! terre ! » redisent les trente mille voix des vainqueurs d'Arcole et de Rivoli, et les tambours battent aux champs, les trompettes font résonner leurs fanfares, et la *Marseillaise* donne un concert aux hôtes étonnés de la Méditerranée : l'armée d'Italie est devenue une armée navale, et le petit caporal est passé grand-amiral.

On est devant Malte ; les chevaliers de Jérusalem voient flotter devant leur rocher les larges plis du pavillon tricolore, et l'île inexpugnable devient la conquête de la république, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Au large, toutes voiles dehors, l'escadre continue bientôt sa marche audacieuse : la fortune dérobe tous ses mouvemens à l'amiral Nelson, et bientôt Bonaparte, la main appuyée sur la large épaule de Kléber, saute sur cette terre d'Égypte, objet de ses rêves et de son ambition.

Hébert, comme on le pense bien, avait suivi son général sans savoir où il allait, sans le demander jamais, mais content et glorieux, parce qu'il était avec lui. Sa position s'était sensiblement améliorée, sous le rapport des appointemens, et surtout sous celui de l'amour-propre; car le général, dans ses mouvemens de bonne humeur, lui adressait souvent la parole. Un jour même, il lui avait publiquement tiré l'oreille ; c'était un témoignage tout spécial de sa faveur. Donc, une fois, entre autres, au Caire ou à Alexandrie, le dialogue suivant s'établit entre nos deux héros :

— Eh bien, Hébert, que penses-tu de ce pays-ci ?

— Citoyen général, je trouve qu'il y fait très chaud ; mais comme vous avez aussi chaud que moi, je ne dis rien.

— Et les Pyramides ?

— C'est bon pour écrire son nom, comme au belvéder du Jardin-des-Plantes.

— Et les habitans ?

— Ces indigènes n'ont pas assez de cheveux, et beaucoup trop de barbe.

— Et les Mamelucks ?

— Excusez, général, mais je ne peux rien en dire, vu que vous avez jugé à propos d'en prendre un à votre service : ce petit Arabe de Roustan...

— Silence, Hébert ; vous êtes jaloux, ce n'est pas bien. C'est un essai que j'ai voulu faire ; les Mamelucks sont de braves cavaliers, j'en veux avoir un escadron dans mon armée : ce sera un beau trophée à rapporter en France.

Hébert ne souffla pas le mot, essuya soigneusement des rasoirs de la plus grande finesse, les serra dans un nécessaire de vermeil qui portait le chiffre de Joséphine Beau-

harnais, et, son service terminé, il se retira respectueusement. Pourtant ses traits étaient bouleversés, car ce n'était jamais sans une rage concentrée qu'il parlait de Roustan; une haine instinctive en avait fait pour lui l'objet d'une antipathie insurmontable. En sortant, il trouva le Mameluck couché en travers de la porte, sur un tapis de peaux de lions. Un moment l'envie de le broyer sous les pieds lui traversa la cervelle; heureusement que cette idée ne fit que passer.

L'Égypte fut dure au soldat de Bonaparte, dure au matelot de Brueys, dure à la France dont les braves enfans crièrent en vain : Patrie! dans ces affreux déserts.

Tout souffrait, tout mourait, au souffle empesté de Jaffa : le général comme le simple cavalier, le médecin comme son malade, l'ennemi comme son ennemi : terrible égalité du malheur qui devait se renouveler, douze ans plus tard, sous le ciel glacé de la Russie!

Pendant ces rudes épreuves, Hébert ne pensait pas même à être malade : il s'apercevait à peine que le sang sortait de ses yeux, que sa bouche altérée ne buvait que du sable,

en traversant le désert. Le regard attaché sur son général, il avait inventé des soins nouveaux pour diminuer ses fatigues, pour donner à son corps une force égale à celle de la grande ame qui l'habitait. Quand, après une marche pénible, brûlante, homicide, il était trompé, comme toute l'armée, par ce prestige du mirage qui vous fait voir à l'horizon de riantes et fraîches campagnes, il sautait de joie, riait comme un enfant, puis il ajoutait :

— Oh ! comme mon général va goûter un doux repos sous cet ombrage !

Enfin, ni la peste dont le sauva Desgenettes, ni une balle turque qui lui fracassa la mâchoire à Saint-Jean-d'Acre, ne purent lui faire peur, lui arracher une plainte, une seule larme ; mais un événement affreux, une blessure plus cuisante que toutes celles du sabre des Mamelucks, devait bientôt déchirer ce cœur si dévoué.

Un matin, l'on apprit que le général Bonaparte venait de s'embarquer pour la France avec Berthier, Lannes, Marmont, Murat ; il avait emmené avec lui Roustan ! ! !... et lui, lui Hébert, il l'avait oublié !

Pour la première fois de sa vie, il pleura; sa raison parut l'abandonner, sa blessure se rouvrit, et il fit une maladie longue et dangereuse. Quant il fut guéri, Kléber, qui l'aimait, voulut se l'attacher.

— Merci, général, lui répondit Hébert avec une mélancolie à la fois comique et touchante: vous avez certainement de fort beaux cheveux; mais ce ne sont pas les siens!..... Et tous les jours, les yeux fixés sur le rivage, il répétait à tous et à tout propos:

— Quand donc partira-t-il un vaisseau pour l'Europe?

V.

Verdau! Verdau! Verdau! Ce cri répété trois fois par une sentinelle avancée, et resté trois fois sans réponse, fut suivi d'une explosion d'arme à feu, et le grenadier hongrois qui avait tiré se replia sur un poste de Kaizerliks qui gardait un petit bois près du village de Marengo.

L'alerte avait été donnée, et, quelques instans après, l'homme que la balle n'avait pas

atteint fut amené par une forte patrouille devant le commandant autrichien. Cet homme avait été pris au moment où il allait se jeter à la nage, et traverser un large ruisseau pour gagner la plaine. Son costume devait naturellement inspirer peu de confiance, et ses habits en lambeaux, ses pieds sanglans et déchirés, disaient assez qu'il n'avait pas suivi les routes fréquentées. Il devait, en outre, avoir un motif bien important pour se dérober à la curiosité des troupes allemandes au milieu desquelles il venait de tomber.

Aussi, l'officier autrichien, assis militairement sur l'affût d'un canon, ne vit-il en lui qu'un espion de l'armée française, et son interrogatoire ne fut ni long ni poli.

— Qui es-tu ?

— Autrefois j'étais quelque chose, aujourd'hui je ne suis plus rien.

— D'où viens-tu ?

—D'Égypte, sans m'arrêter.

— Tu mens... tu veux me tromper.

— Commandant, je n'ai jamais menti ; une fois un homme m'avait dit cela, il ne l'a jamais dit à d'autres.

— Ah ! tu as de l'audace, du courage ; tant mieux pour toi, tu vas en avoir besoin. Où allais-tu lorsqu'on t'a surpris ?

— Au quartier-général des Français.

— Comme soldat ?

— Non, pas comme soldat.

— Alors c'était pour y rapporter sans doute ce que tu as vu, ce que tu as entendu. Tu joues ta vie contre quelques pièces d'or ; eh bien, je t'annonce que tu as perdu la partie.

— Moi !... un espion ?...

Et le rouge monta à la figure du pauvre homme déguenillé.

— Commandant, ajouta-t-il, vous n'avez pas le droit d'insulter un prisonnier.

— Eh bien ! réponds... si tu n'es pas un vagabond ou mieux que cela, qu'allais-tu faire au quartier-général des Français ?

— Ce que les Autrichiens n'ont jamais pu faire... j'allais faire la queue au premier consul.

A cette réponse très peu mesurée, l'Autrichien leva la canne sur laquelle il s'appuyait, mais, craignant sans doute de salir son jonc aristocratique, il le ramena vers la terre, s'en

aida pour se lever, et, avec tout le flegme d'un héros germanique, il prononça cette sentence :

— Qu'on emmène cet homme, et s'il ne peut justifier d'une feuille de route comme soldat, qu'on le fusille comme espion. Ma pipe !

Et il se mit gravement à fumer.

Hélas ! il n'avait rien de ce qu'on lui demandait, le malheureux ! et un sergent se disposait déjà à exécuter les ordres de son commandant. Encore quelques minutes, et nous n'aurions jamais su, ni vous, ni moi, quel était ce pauvre diable qui avait si maladroitement donné dans une embuscade autrichienne. Les Allemands eux-mêmes, en supposant qu'ils eussent retenu quelques mots de français, n'auraient pu s'en douter ; car le prisonnier, dont l'attitude était calme et résignée, n'avait prononcé que ces paroles :

— Allons, c'est fini, je ne le verrai plus !

Par bonheur, comme dans les mélodrames, les choses vraies ont quelquefois aussi leurs dénoûmens providentiels. Or, ce jour-là, le *Deus ex machinâ* arriva fort à propos. Ce

Dieu, c'était tout uniment le général Gardanne qui accourait, par ordre du premier consul, pour déloger un corps de 5,000 Autrichiens, et les rejeter au delà de la Bormida. L'action venait de s'engager à l'improviste ; les boulets français tombaient déjà comme un orage qui frappe avant d'avoir menacé, et notre prisonnier, espion ou honnête homme, eut la satisfaction de voir couper en deux, par un de ces projectiles intelligens, l'officier tudesque qui l'avait condamné : cela lui arriva au moment où il montait à cheval, après avoir, au préalable, achevé sa bienheureuse pipe.

Ce fut une affreuse mêlée, un combat court, mais acharné, puis une déroute complète.

Oublié par les Autrichiens, tué peut-être par un Allemand ou par un Français, qu'était devenu pendant ce temps-là celui qu'on voulait fusiller tout à l'heure ? Ce ne fut que le lendemain qu'on eut de ses nouvelles.

VI.

Le lendemain donc, le premier consul était

sous sa tente, à la Pedra-Bona. Près de lui, on voyait Berthier, son major-général, puis des secrétaires, des aides-de-camp, des généraux. Tout cela écrivait, recevait des instructions, ou partait, avec l'élan de la jeunesse et du dévoûment, porter des ordres rapides qui devaient être plus rapidement encore exécutés.

C'était la veille de la bataille de Marengo! Un moment de repos avait succédé à cette matinée si active, et le premier consul s'était retiré dans la partie de sa tente où il accordait quelques instans aux soins domestiques.

Un bruit inaccoutumé se fit entendre en dehors.

— Qu'y a-t-il? demanda le général.

— Oh! rien, citoyen premier consul, répliqua un officier : un homme d'un aspect plus qu'équivoque qui voulait absolument pénétrer jusqu'à vous.

—Peut-être un de ces Italiens fanatiques qui en veulent à vos jours, dit un autre.

— Pourquoi cela? reprit Bonaparte. Quand je ne crains pas le poignard, devez-vous le craindre pour moi?

En ce moment le bruit redouble; l'homme insistait, et, malgré les deux grenadiers de la garde consulaire qui étaient en faction, malgré Roustan qui l'avait saisi au corps, il voulait parler au premier consul.

Berthier sortit : l'homme l'appela par son nom, par son titre; puis il parla du Caire, d'Alexandrie, des Pyramides. Berthier rentra, rendit compte de ces particularités à Bonaparte, dont la curiosité fut vivement piquée.

— Qu'on lui demande comment il se nomme, s'écria Bonaparte.

— Hébert, dit un officier, qui revint aussitôt.

— Hébert! reprit le premier consul, comme recueillant un souvenir... Qu'il entre.

On sait comme le grand capitaine avait la mémoire des noms et de la figure du dernier de ses soldats comme de ses serviteurs. Aussi, malgré l'extérieur peu soigné de son ancien barbier, un premier coup d'œil lui suffit pour le reconnaître. Hébert, de son côté, n'eut pas besoin du moindre examen pour se rappeler ces traits caractérisés dont l'image ne l'avait pas abandonné un seul instant.

Et cependant il y avait quelque différence entre le général qu'il avait perdu en Egypte et le premier consul qu'il retrouvait en Italie. Une remarque particulière à ses habitudes et à sa profession le frappa surtout d'une manière pénible : les longs cheveux du général Bonaparte étaient tombés sous le ciseau, ce qui sans doute avait donné naissance au changement que les soldats avaient apporté dans le surnom familier qu'ils donnaient jadis à leur chef : le petit caporal avait été débaptisé ; on l'appelait alors *le petit tondu.*

— Toi ici, mon pauvre Hébert ! furent les premiers mots qu'une voix chérie et respectée envoya comme une consolation au fidèle serviteur.

— Moi-même, citoyen consul. J'ai donné tout ce que j'avais, après votre départ d'Egypte, pour une place à fond de cale sur un vaisseau qui revenait en Europe.

— Et comme, moi, tu as échappé aux Anglais ?

— Arrivé en France, j'ai appris que vous vous étiez nommé consul, après avoir fait sauter les autres par les fenêtres, à Saint-Cloud.

— Il fallait venir me trouver à Paris.

—C'est aussi ce que j'ai fait ; mais vous étiez parti pour l'Italie. Alors je vous ai suivi, sans le sou, mendiant mon pain, marchant la nuit, pour éviter les Autrichiens, et bien décidé à vous rejoindre, pour vous prouver que je ne vous en voulais pas de m'avoir oublié en Egypte.

Bonaparte le regarda fixement ; puis, prenant le ton de sévérité douteuse qui annonce d'ordinaire une pensée contraire à la parole :

— Ah ! tu ne m'en veux pas !... Mais si je t'en voulais, moi, de cette liberté que tu prends ? Puis, qu'espérez-vous, monsieur ; savez-vous si j'ai besoin de vous, si vous n'êtes pas remplacé ?...

— Citoyen consul, j'étais de votre chambre en Egypte, il faut que j'en sois encore en Italie.

— Ah ! il faut ! Et si je vous refusais ?

— Je vous servirais malgré vous.

— Et comment cela, s'il vous plaît ?

— Je me remettrais soldat, et je me ferais tuer pour vous.

Comme tout le monde s'était retiré, la suite

de la conversation n'a pu être connue que plus tard, par une indiscrétion d'Hébert.

— J'ai oublié bien du monde en Egypte, dit Bonaparte; mais la France m'appelait. Quant à toi, le mal peut se réparer : je suis monté en grade, il est juste que tu en profites, Hébert. A demain : tu es maintenant mon premier valet de chambre.

En sortant de la tente, Hébert fut accueilli tout différemment qu'à son entrée. Roustan lui-même lui offrit la main. Mais le nouveau venu passa outre sans regarder le Mameluck, et alla se préparer à ses importantes fonctions.

La matinée qui suivit ce jour mémorable fut plus mémorable encore. Le général Mélas, qui avait fui la veille, revint subitement sur ses pas, et ses 40,000 hommes, se déployant avec ordre, se formèrent en bataille devant les 20,000 conscrits du premier consul. Un instant le grand homme de guerre fut étonné; mais un instant aussi lui suffit pour concevoir le plan de la bataille sanglante qu'on venait lui offrir. Ses instructions données à ses braves lieutenans, Bonaparte reprit le calme ha-

bituel à toutes les grandes actions de sa vie. Hébert fut appelé, et c'est lui qui fit la toilette de Marengo.

Deux jours après, l'Autriche demandait la paix, et M. Hébert trinquait avec une ancienne pratique qu'il avait rencontrée sur le champ de bataille : c'était le grenadier de la 32e, le grenadier de Lodi, que vous connaissez, et qui venait de passer dans la garde consulaire, base première de cette colonne de granit qu'on appela plus tard la vieille garde.

Nous n'avons pas la prétention, dans un récit aussi simple, de dire les merveilles de cette époque du consulat, à laquelle il n'a manqué qu'un poète. De cette source si pure naquit l'empire, qui eut aussi ses gloires, mais qui tua la liberté.

Vous concevez bien qu'Hébert n'était pas un de ceux qui blâmaient l'avénement du héros. Pour lui, la loi divine et humaine était là.

Napoléon empereur, Hébert fut nommé concierge du château de Rambouillet, et son vieux père huissier du palais.

Une jeune fille fraîche et blonde s'était ren-

contrée qui lui avait plu pour elle-même et non pour sa fortune. Le château de Rambouillet devint sa demeure, et l'empereur paya la dot de madame Hébert.

VII.

Tous ceux qui ont vécu sous l'empire ne savent pas également qu'après Saint-Cloud le château de Rambouillet était la résidence favorite de l'empereur. Cette connaissance est plus particulière à ceux dont les familles avaient leurs propriétés dans cette partie du département de Seine-et-Oise.

Dans les intervalles trop courts de ce long duel à mort que la France soutenait contre toute l'Europe, la cour de Rambouillet était belle à voir, moins riche, mais plus gaie que la cour splendide des Tuileries.

Là, j'ai vu neuf rois, vingt maréchaux et trente princes; là, j'ai vu Eugène, Hortense et Joséphine;... là aussi, j'ai vu Marie-Louise et le roi de Rome..... le roi de Rome qui seul avait fait pardonner le divorce.

Des chasses brillantes avaient donné la vie

à la forêt silencieuse ; mais l'empereur, qui aimait mieux la guerre que son image, ne prenait guère à ces plaisirs qu'une part officielle.

Pendant que tout ce monde historique qui l'entourait se lançait avec ardeur à la poursuite du cerf ou du sanglier, lui, dans sa calèche, avec Duroc et Berthier, traversait au pas les longues allées de chasse. Dans sa voiture, une petite table avait été disposée, et il dictait des projets de décrets, de monumens : il préparait ces travaux immortels que devait compléter son conseil d'état.

La chasse finie, il sautait d'un seul bond sur un de ces chevaux arabes qu'on lui a connus, et faisant quelquefois un détour de plusieurs lieues, il revenait au château par la pente rapide qui fait face à la grille. Cette montagne, il la descendait toujours au grand galop ; puis, arrivé à la grille, il arrêtait subitement son cheval, manœuvre à lui familière, mais qui fit souvent vider les étriers aux gens de l'escorte qui tenaient à honneur de l'imiter.

Je me souviens particulièrement, à ce sujet,

d'un monsieur fort bien né, un noble rallié de l'ancien régime, qui ne manquait jamais cette chute involontaire. Il eût été désolé que *l'usurpateur* s'aperçût de sa mésaventure; aussi était-ce toujours à voix basse qu'il disait à un autre compagnon d'infortune :

— Ce Bonaparte est un casse-cou! jamais il ne saura monter à cheval.

Au milieu de ces fêtes souvent interrompues par des campagnes et renouvelées après des victoires, Hébert était heureux. Sa femme avait été mise à la tête de la lingerie par le grand-maréchal du palais. Outre ce surcroît de bien-être, madame Hébert avait encore donné à son mari deux beaux enfans, dont l'aîné fut envoyé par l'empereur, et à ses frais, au lycée de Versailles.

En ce moment, Napoléon et Hébert étaient arrivés au comble de la fortune.

La fortune se lassa.... Un jour arriva où tout cet édifice croula par la base. Une armée engloutie sous les glaces de la Russie, une autre armée anéantie par les patriotes espagnols, livrèrent l'empereur aux colères et aux vengeances des rois si long-temps vaincus. En

vain le héros se débattit, avec des débris héroïques, sur le sol de la France : Dieu se décida pour les gros bataillons.

Napoléon abdiquant à Fontainebleau, Hébert dut abdiquer à Rambouillet, et un monsieur noble vint lui demander les clés de son château. Hébert voulut suivre son maître à l'île d'Elbe ; mais quarante mille hommes demandèrent la même faveur ; bien peu l'obtinrent, et le vieux soldat d'Egypte ne fut pas du nombre : on le trouva peut-être trop fidèle.

Cependant Napoléon n'avait pas dit son dernier mot : les Cent-Jours devaient encore étonner, soulever la France, et lui demander le reste du sang de ses braves.

A la première nouvelle du retour de l'empereur, Hébert partit pour Rambouillet, et le monsieur noble fut obligé de lui rendre son château : c'était trop juste.

Hélas ! ce ne fut qu'un éclair !... Celui qui avait deux fois rendu leurs états à Frédéric et à François II, qui avait donné la vie sauve à Alexandre, le jour d'Austerlitz, était proscrit

pour la seconde fois par Alexandre, par Frédéric et par François II.

Avant de quitter la France, Napoléon avait voulu revoir la Malmaison. Il y a un grand enseignement dans cette simple visite, un grand acte de repentir. La Malmaison ! le tombeau de Joséphine ! Le général Bonaparte retrouvait là les souvenirs de son bonheur ; l'empereur malheureux, l'expiation de la plus grande de ses fautes.

Hébert était parti pour Paris ; car, cette fois, il était bien décidé à réclamer ses droits, et à suivre Napoléon partout où il plairait à la Sainte-Alliance de fixer le lieu de son exil.

Vains efforts ! dévoûment inutile ! Au moment où Hébert était absent, une voiture de voyage, à deux chevaux, de la plus grande simplicité, s'arrêtait devant la grille fermée du château de Rambouillet : cette voiture contenait quatre personnes : le général Becker, Rovigo, Bertrand et Napoléon.

Sa première parole, en descendant de voiture, fut :

— Hébert ! où donc est Hébert ?

— Personne ne se présentait pour lui ouvrir la grille. Madame Hébert accourut, pâle, défaite, se soutenant à peine, et pourtant sa main si faible tenait l'énorme trousseau de clés, ouvrait les grilles, les appartemens, comme eût fait la main de l'homme le plus vigoureux.

L'empereur passa la nuit à Rambouillet, et, le lendemain, au moment de son départ, la pauvre femme, tombant à deux genoux, couvrait de pleurs et de baisers les mains de Napoléon. Il la releva, la consola, et lui donna des ordres avec calme, pour l'envoi de quelques meubles à Rochefort, où il se rendait. Puis, comme elle pleurait toujours, il la baisa au front, elle, simple femme de concierge, qui faisait honte à une impératrice!

— « Dites à Hébert que je ne l'oublierai pas, » furent ses dernières paroles.

Il partit; et, une heure après, quand Hébert revint au château, il trouva sa femme étendue sans connaissance, près d'une croisée, où sans doute elle avait voulu suivre le proscrit d'un dernier regard. Depuis ce moment, une pâleur mortelle remplaça les fraî-

ches couleurs de son visage, un amaigrissement progressif creusa ses joues, et ses forces l'abandonnèrent : elle avait été frappée à mort.

VIII.

Un petit nombre d'anciens officiers à demi-solde et quelques commis ou négocians lyonnais se souviennent peut-être encore d'un hôtel garni tenu par Hébert, en 1817, rue de Grenelle-Saint-Honoré. On payait tant qu'on pouvait, mais on ne payait pas toujours ; car les *brigands de la Loire* étaient bien pauvres, pour des brigands. La maison allait mal, si mal, qu'un matin, il ne restait que l'honneur pour tout bien au propriétaire, qui suivait le convoi de sa femme à son dernier asile, avec ses deux fils, ruinés comme lui ; lui qui avait été l'ami de Napoléon, eux qui avaient sauté sur les genoux de deux impératrices !

Hébert partit pour Munich, à pied, sans ressources, et le prince Eugène l'accueillit avec bienveillance ; mais tant de Français étaient là qui demandaient !... Il fallut revenir.

Oh! alors ce fut une misère sans exemple! (Je crois qu'il avait perdu ses deux enfans.) Le pain lui manqua bientôt, et il serait mort de faim, si le duc d'Orléans, depuis roi, ne l'avait fait inscrire au nombre des travailleurs qui traînaient la brouette à Neuilly. Hébert gagnait 30 sous par jour, et voyait venir la vieillesse. Certes, il eut plus d'une fois l'envie d'en finir avec la vie, et le courage ne lui manqua pas... Mais une pensée dominait son esprit : il croyait fermement que l'empereur reviendrait un jour.

Cette dernière illusion ne devait pas lui rester long-temps.

Vers les premiers jours du mois de juillet 1821, le bruit se répandit rapidement à Paris que le climat de Sainte-Hélène avait dévoré sa victime. La nouvelle fatale se confirma, et la France dut renoncer à recevoir même les cendres de son héros : l'Europe avait peur de l'ombre de Napoléon.

Tout était fini pour Hébert; sa vie semblait s'être éteinte; la misère même, il la défiait; car, à une époque donnée, l s'était promis d'y échapper. Plus de femme, plus d'enfans,

plus d'empereur! Dieu avait tout frappé... Dieu ne pouvait lui défendre d'aller les rejoindre. Voici donc l'arrangement qu'il avait pris avec lui-même : dès le premier jour où la nouvelle de la mort de l'empereur lui parut certaine, un crêpe parut à son chapeau ; ce deuil, il devait le porter un an, et l'année expirée, il se serait tué.

Mais le Dieu des bonnes gens ne pouvait abandonner ainsi une de ses meilleures créatures : le ciel lui devait un dédommagement, le plus cher, le plus précieux de tous : un souvenir de son empereur.

Napoléon avait fait un testament : des copies nombreuses en circulèrent bientôt en France, et à côté des noms de Muiron, de Dugommier, de Bertrand, de Gourgaud, de Larrey, de Bessières et de tant d'autres, un nom obscur se trouva comme témoignage de cette vertu du grand homme : la mémoire du cœur pour les services qui partaient du cœur.

A la fin d'un des codicilles du proscrit de Sainte-Hélène, Hébert lut ces mots, à travers les larmes qui venaient obscurcir ses yeux :

« 20,000 francs à Hébert, dernièrement concierge à Rambouillet, et qui était de ma chambre en Égypte (1). »

Hébert l'égyptien est mort depuis quelques années, et il a dû mourir au-dessus du besoin, si le legs a été acquitté ; pour moi, je ne sais qui l'on doit le plus admirer, ou du maître qui s'était souvenu, ou du fidèle serviteur qui n'avait jamais oublié.

(1) Voir le testament de Napoléon.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

V.

UNE DISTRACTION DE NAPOLÉON.

Depuis deux mois environ, Napoléon régnait sur le Kaire et sur l'Égypte. Quarante jours avaient suffi à cette conquête.

Maître de la vallée du Nil, le général en chef de l'expédition d'Égypte commençait à se lasser de n'avoir rien à vaincre. La catastrophe navale d'Aboukir, qui l'acculait dans sa

conquête comme dans une impasse, pesait sur ses rêves d'avenir et versait de l'amertume sur ses gloires. Il était harassé d'inaction. Dans les premières semaines de l'occupation, quelques distractions militaires, administratives, scientifiques ou littéraires, avaient donné une sorte d'emploi à son activité infatigable. Avec Poussielgue, il avait organisé pour le pays une nouvelle assiette d'impôts; avec Cafarelli, il avait tracé le plan d'une ceinture de forts destinés à défendre la capitale contre les ennemis du dedans et du dehors; avec Denon et Dolomieu, il avait réglé le programme des incursions archéologiques; avec Monge et Berthollet, il avait fondé l'Institut d'Egypte. Il avait en outre improvisé un laboratoire de chimie, une bibliothèque, deux hôpitaux, une imprimerie française, une imprimerie arabe, des moulins à vent sur l'île de Raoudab, des ateliers pour la fabrication des poudres : tout cela en deux mois, au milieu des mouvemens du corps de l'armée de Desaix et de la courte campagne de Salahié. C'eût été vingt fois trop pour un autre, ce n'était pas assez pour lui.

Après les affaires sérieuses, vinrent les choses frivoles. A la suite de l'armée étaient débarqués des milliers d'industriels, qui s'abattirent sur l'Égypte comme sur un Eldorado imaginaire. Ces gens-là croyaient y trouver des pyramides d'or massif, des momies avec une escarboucle au front et des diamans à tous les doigts. Désappointés, ils firent comme les enfans du laboureur, ils fécondèrent le champ où ils avaient cherché un trésor fantastique. Grace à eux, le Kaire prit en peu de jours une physionomie française; on y vit bientôt des cafés et des restaurans, des boutiques de bottiers, d'ébénistes, des brasseries anglaises où l'on remplaça le houblon par des plantes indigènes. On eut un théâtre d'amateurs avec une troupe. Tel officier d'état-major que nous pourrions nommer tenait alors, avec une grande distinction, l'emploi des jeunes premières, et chantait la romance devenue célèbre : *Petits oiseaux, le printemps vient de naître,* que Rigel, attaché à l'expédition, composa en Égypte. Il y a plus, le Kaire eut son Tivoli. Un sieur Dargevel, ancien garde-du-corps, et condisciple de Napoléon à l'école de

Brienne, créa, dans le palais d'un bey fugitif, un jardin public qui prit ce nom. C'était un vaste et beau local, ombragé d'orangers et de citronniers, coupé de ruisseaux limpides, et parsemé de pelouses. Aux jours non fériés, le Tivoli égyptien devenait un simple lieu de causerie et de délassement; mais, dans les grandes fêtes, cette enceinte s'illuminait de feux, s'animait des jeux d'acrobates, de jongleurs et de psylles, de danses d'almées, les bayadères de l'Orient.

Ce fut dans une fête de ce genre que Napoléon aperçut pour la première fois madame ***, sa passion en Égypte. Par suite d'ordres très sévères, peu de femmes avaient suivi l'armée; cette dame n'avait pu braver la consigne qu'à la faveur d'un déguisement. Elle aimait tant alors!... non pas Napoléon, mais son mari, simple officier. Ce couple, au moment du départ, en était à la plus douce phase de sa lune de miel; comment se séparer en de telles heures, quand on s'abandonne si doucement aux saintes illusions de la jeunesse, quand on croit à l'éternité de cette fièvre du cœur? Dans ces occasions, si l'on se nomme

Juliette, on s'empoisonne; Virginie, on se noie; madame ***, on se déguise et l'on s'embarque. La passion est si ingénieuse! La passion brave les risques de mer, les chances de captivité, les dangers des batailles, les privations de toute nature; son rôle est de souffrir.

Madame *** était donc en Égypte par dévoûment conjugal. Ce qu'une guerre entraîne d'ennuis et de peines lui était rendu en amour. Elle ne regrettait rien, elle ne désirait rien : elle était heureuse. Douée de cette beauté qui se tient sur la limite des deux nuances tranchées, ni blonde, ni brune, ni petite, ni grande, madame *** attirait à elle, non pas d'une façon impérieuse et brusque, mais d'une manière douce, insensible et continue. Elle frappait moins qu'elle ne plaisait; on ne disait pas : « Qu'elle est belle! » mais on s'oubliait à le penser. Sa taille gracieuse, ses beaux cheveux cendrés, ses yeux charmans de langueur, toute sa personne potelée et délicate avait singulièrement ému le brillant état-major d'Egypte; mais la jeune épouse frayait peu avec les officiers, et l'union de ce couple était

demeurée jusqu'alors l'envie et l'édification de l'armée.

Malheureusement Napoléon désœuvré, Napoléon couronné d'Arcole et de Rivoli, vainqueur aux Pyramides et presque Pharaon d'Egypte, Napoléon se rencontra sur le chemin de cette pauvre colombe si aimante. Mon Dieu! qu'est-ce donc que nos vertus humaines, si fragiles qu'un souffle les brise, si incertaines qu'un grain de sable les renverse sur le terrain le plus uni? Un seul homme dans toute l'armée pouvait troubler ce ménage calme et pur; et cet homme, à qui d'habitude le temps, l'occasion, la volonté manquaient, se trouve avoir, cette fois, la volonté, l'occasion, le temps. Napoléon aperçut madame *** au Tivoli égyptien, un soir de fête; à travers le prisme des illuminations, et au milieu des enivremens de la musique, il la distingua et ce fut fini. Pendant toute la soirée, il ne cessa de tenir fixé sur elle son regard profond et expressif; puis, quand il eut ainsi fait pénétrer peu à peu dans l'ame de cette femme et sa volonté et son désir, il s'approcha d'elle avec une grace charmante, causa long-temps, af-

fecta des petits soins significatifs, et mit en public, pour parler ainsi, une tache au front de cet ange. Elle, confuse et tremblante, sentit alors l'appel de l'orgueil, bien plus puissant que celui de l'amour; elle s'épanouit de vanité; elle trouva au fond de son cœur la justification de ces hommages dans le rang, dans le nom, dans les gloires de celui qui les lui adressait, et dès ce soir-là, quoique pure encore de fait, elle était déjà coupable au fond du cœur.

Cette ivresse de l'amour-propre se fût dissipée sans doute, si Napoléon n'eût appliqué à la conquête de ce cœur son obstination et sa vivacité césariennes. Ce qu'il avait d'abord pris pour un caprice devint une passion réelle et profonde; et comme, revenue de la fascination du premier jour, madame *** opposait à cette poursuite une force née du sentiment de son devoir, l'amour du héros s'exalta de tous les obstacles qu'il éprouvait. Les prétextes de rencontres ne manquaient pas à un homme qui régnait militairement sur toutes les volontés. La générale Vernier et la femme du capitaine étaient à peu près les seules

Françaises de distinction qui eussent suivi l'armée, et leur concours, dans les premiers jours de l'occupation, était utile, tant pour établir quelques relations avec les dames franques, juives ou chrétiennes établies au Kaire, que pour pénétrer dans les secrets des harems des beys fugitifs.

Madame *** était donc ainsi soumise à une espèce de réquisition politique, à laquelle elle ne pouvait pas se soustraire, et à des visites de Napoléon qui devenaient de jour en jour plus dangereuses pour elle. Bon gré, mal gré, il fallut qu'elle se résignât à faire les honneurs des salons du palais de l'Esbekiéh.

Le général en chef n'abusa point de cette circonstance : à son âge on est généreux, on ne calcule pas l'amour. D'ailleurs, c'était dans un moment où son ame était tourmentée de confidences poignantes au sujet de Joséphine, et on eût dit que toute la puissance de ce cœur méridional cherchait un aliment et une issue. A la passion qui s'impose avait succédé la passion qui supplie. Madame *** avait trouvé en elle assez de souvenirs de vertu, assez de conscience du devoir, pour vaincre la pre-

mière ; elle ne fut pas aussi forte contre la seconde.

On conçoit tout ce qu'une pareille liaison, avec un tel homme, dut éveiller en elle d'exaltation passionnée et de dévoûment absolu. Il lui sembla dès lors que sa destinée, obscure et modeste, allait se fondre dans cette grande destinée, et que les reflets de cette auréole lumineuse allaient dorer son jeune front. Belles et fugitives illusions !

Un embarras existait toutefois encore. L'époux était un homme d'honneur ; on le trompa d'abord. Promu au grade de chef d'escadron, il reçut l'ordre de s'embarquer sur-le-champ et de porter au Directoire quelques-uns des drapeaux conquis sur les Mameluks. En effet, le chef d'escadron quitta Alexandrie ; mais, capturé par les Anglais à la hauteur de Malte, il reparut en Egypte à la suite d'un cartel d'échange. Sa disgrace conjugale lui fut révélée par ses camarades. Un divorce devint inévitable : il fut prononcé devant un commissaire des guerres.

Voilà donc madame *** presque reine d'Egypte, et pour lui donner l'équivalent de ce

titre, les soldats la nommaient la ***Clioupâte.*** Logée dans le palais même du général en chef, toujours élégamment et richement costumée, elle faisait les honneurs de sa table et l'ornement de son salon. Bonne d'ailleurs, douce, affable, spirituelle, elle conquit parmi les intimes de l'état-major des amitiés honorables et précieuses; elle obligea avec grace et discernement. Quel songe d'or pour une femme! Elle tenait là, sous sa main, lié par des chaînes de fleurs, l'homme dont le génie remplissait le monde; elle était l'héroïne du plus beau, du plus glorieux roman; elle avait autour d'elle une cour où l'on distinguait des noms comme ceux de Monge, de Berthollet, de Denon, de Murat, d'Eugène Beauharnais, noms promis à l'avenir de nos fastes; elle était jeune, elle était jolie, elle était reine. « Vivre six mois ainsi, puis mourir! » diront quelques femmes, non pas celles qui s'enveloppent dans leur bonheur comme dans un chaste vêtement; mais celles qui aspirent à des conquêtes éclatantes, celles qui mettent toute leur ame à la suite d'un météore.

Du reste, entre Napoléon et madame ***, ce

fut long-temps une passion toujours croissante. On avait dressé pour elle un joli cheval arabe, et presque tous les jours, revêtue d'un riche uniforme, elle suivait le général en chef dans ses excursions les plus lointaines, caracolait à ses côtés, arpentait la plaine de Giséh ou visitait les sombres cavernes des Pyramides. Allait-on visiter les travaux de l'île de Radouah; elle se mêlait à l'escorte. Allait-on rendre visite au vieux cheyck el-Bekri, président du Caire; elle en était encore, buvait le café du digne musulman, fumait ses pipes et avalait ses sorbets parfumés. Elle portait au cou le portrait du héros; lui, les cheveux de sa maîtresse; en un mot, c'était un échange de soins infinis et de tendresses incessantes. Quand l'expédition de Syrie eut été résolue, madame *** déclara qu'elle voulait suivre l'armée, et long-temps il fallut combattre ses projets d'amazone; elle voulait entrer en campagne, combattre, faire le service d'aide-de-camp.

Enfin elle se désista; mais, pour la consoler de l'absence, il fallut que Napoléon lui écrivît les lettres les plus tendres. Là, quit-

tant le style de chef d'armée, il lui détaillait ses traverses et ses inquiétudes, les ravages de la peste, les longueurs du siége, les chances fatales et sombres de l'avenir. Ces lettres existent, nous en avons eu plusieurs entre les mains qui font foi d'un abandon qui venait du cœur.

Cet amour, né en Egypte et réchauffé par son soleil, dura, ainsi frais et vif, jusqu'au moment où il s'agit de quitter cette terre lointaine. Napoléon se lassa à la fois de ces deux conquêtes. L'ambition étouffa l'amour. Après la bataille d'Aboukir, quand les troupes ottomanes eurent été rejetées dans les flots qui les avaient vomies, la pensée d'un retour en France prit chez le vainqueur un caractère fixe et opiniâtre. Il sentait que la patrie avait besoin de lui. Mais pour cela il fallait tromper l'armée, tromper ses intimes, tromper sa maîtresse. Une indiscrétion eût été fatale. Madame *** fut sacrifiée à ce mobile. Napoléon, simulant une tournée dans le Delta, la laissa au Kaire, comme la preuve vivante que son absence ne serait pas de longue durée; elle fut cette fois un instrument dans ses mains.

Cependant, la veille du départ, la pauvre Ariane semblait avoir le pressentiment d'un abandon prochain. Arrivée en costume de hussard dans le jardin du palais, où le général cherchait à endormir les indiscrétions de Monge et de Berthier, qu'il savait un peu commères, madame *** ne perdit pas Napoléon un seul instant de vue, observant avec inquiétude ses gestes et ses mouvemens, cherchant à creuser sa pensée sous l'enveloppe dont il la couvrait. Bonaparte fut impénétrable : seulement, de temps à autre, il disait gaîment et avec une familiarité gracieuse :

— Diable ! diable ! voilà un petit hussard qui nous espionne. Gardez-moi cela à vue, Berthollet.

Berthollet était du voyage.

Le héros partit et madame *** fut veuve pour la seconde fois. Cependant, comme elle fit quelque bruit de ses douleurs auprès de Kléber, celui-ci, soit de guerre lasse, soit pour envoyer un embarras à Napoléon, en retour de ceux que le général en chef lui avait légués, autorisa la jeune délaissée à s'embarquer sur l'*America*, transport français qui emmenait

Junot, Rigel et Lallemand. Les infortunes de notre héroïne n'étaient pas terminées. *L'America* fut prise par les Anglais, qui conduisirent les passagers à Malte. Relâchée au bout de quatre mois seulement, madame *** fut débarquée à Marseille, où l'attendait un cruel et dernier désappointement : Napoléon avait retrouvé sa femme, et pour sa maîtresse, il avait alors assez de l'autorité souveraine. Un ordre formel, parti de Paris, obligea madame *** à fixer sa résidence dans la Provence, où une pension lui fut assurée. Plus tard, toutefois, le premier consul se départit de cette rigueur. Il acheta pour elle un beau château aux environs de la capitale, et chargea un de ses intimes de lui chercher un parti convenable. On trouva un ancien propriétaire, dont les forêts étaient engagées dans une affaire de cartons de bureau, et compromises par la législation confuse de l'époque. Comme cadeau de noces, Napoléon y ajouta un consulat, l'un des plus productifs et des plus beaux que l'on connût; ainsi fixée de nouveau, madame *** renonça à ses doux rêves.

Son premier époux eut, en revanche, assez

de bonheur. En 1814, il voulut, au retour des guerres impériales, convoler en secondes noces. Sa femme s'étant remariée sans obstacle, il ne croyait pas que la chose fît question pour lui. Cela fut pourtant ainsi. Le divorce prononcé en Egypte, devant un simple commissaire des guerres, péchait par les formes légales : on prétendit qu'il était nul. Il fallut de longues démarches pour établir en droit qu'on ne pouvait être l'époux d'une femme mariée régulièrement à un autre, et que, celle-là manquant, on était libre d'en choisir une autre.

Telle est l'histoire de cette passion de Napoléon. On lui en a imputé de fausses, celle-ci est vraie ; tous les soldats d'Egypte s'en souviennent. Il n'y joua point, comme dans la foule des aventures controuvées, le rôle d'un roué de la régence, ou celui d'un Tibère faisant enlever de force, par ses prétoriens, les actrices dont il s'était subitement épris. Il s'attacha à cette femme, naïve et jeune, peut-être par désœuvrement, puis par amour sincère ; et s'il la quitta d'une façon si brusque, c'est que de telles choses ne devaient être

dans cette grande et belle vie, que des accidens ordinaires; c'est qu'il y avait en haut une étoile toujours mobile, dans la direction de laquelle il devait fatalement marcher.

VI.

DEUX SÉANCES DE L'INSTITUT.

La première fois que je vis Napoléon, me disait dernièrement un de mes parens, membre de l'Académie des Sciences, c'était un soir, à l'Institut national où m'avait méné mon père. J'avais environ quatorze ou quinze ans, et je m'étais figuré, comme beaucoup d'autres, que le héros de l'armée d'Italie devait

avoir une taille colossale. Certes, ma surprise fut grande en voyant un petit homme, maigre et jaune, coiffé sans poudre et portant une longue queue. Napoléon jouissait déjà d'une gloire qui était en route pour faire le tour du monde et l'immortaliser. Quelques jours plus tard, je reconnus mon héros à une séance publique du même Institut national, qui était déjà commencée quand il y arriva. L'enceinte était fermée par une balustrade en bois blanc, et ce ne fut pas sans surprise que je vis le futur empereur des Français, roi d'Italie, etc., etc., enjamber la balustrade et passer tout bonnement par-dessus, pour s'éviter de faire quelques pas de plus et d'entrer dans l'enceinte par la porte ordinaire réservée aux membres de l'Institut.

Peu de temps après, c'est-à-dire à la fin du mois de décembre 1797, après avoir subi les honneurs que la politique d'un gouvernement jaloux et peureux avoir cru devoir lui décerner après son retour d'Italie, et le banquet où l'avaient convié les deux conseils (celui des anciens et celui des cinq cents), dont la bienveillance n'était guère plus franche que celle

du Directoire, Napoléon fut nommé membre de l'Institut, en remplacement de Carnot, proscrit comme royaliste et mort civilement à la suite des événemens de la journée du 18 fructidor. J'assistai à sa réception.

Ce jour-là, à six heures du soir (les séances académiques avaient lieu alors après le dîner), Napoléon se rendit, de sa petite maison de la rue de la Victoire, au Louvre où l'Institut siégeait.

Durant ce trajet, me fut-il assuré, on arrêta plusieurs fois sa voiture pour la visiter, en conséquence d'un décret du Directoire, qui ordonnait la combustion de toutes les marchandises anglaises. Le général supporta très patiemment cette mesure vexatoire, qu'il pouvait faire cesser d'un mot; mais il avait recommandé à son cocher de ne pas le faire connaître. Ces messieurs inspectèrent donc et fouillèrent le modeste coupé de Napoléon qui resta calme et impassible tout le temps que dura cette visite.

La séance fut brillante. L'assemblée était composée de l'élite de la société de Paris. Le désir de voir l'homme à qui on devait une paix

acquise par tant de victoires, y attira plus de spectateurs que l'éloquence des académiciens n'y avait amené d'auditeurs; aussi regardait-on plus qu'on n'écoutait.

Un seul lecteur captiva l'attention publique, mais par cela même qu'il n'y faisait pas distraction : ce fut Chénier. Il lut un poème à la louange du général Hoche. Ce poème, où respirait la haine la plus énergique contre l'Angleterre, fut écouté avec une sorte de satisfaction, qui se changea bientôt en enthousiasme, quand du héros mort, passant au héros vivant, et s'adressant à un sentiment non moins vif que les regrets dus aux rares qualités de Hoche, je veux dire l'espérance que l'on fondait sur le génie de Napoléon, il le désigna par le surnom d'*Italique.* Les applaudissemens, les acclamations qui s'élevèrent de toutes parts, prouvèrent que ces beaux vers exprimaient les sentimens de toute l'assemblée (1).

(1) Chénier s'exprimait ainsi :

« Si jadis un Français, des rives de Neustrie
Descendit dans leurs ports, précédé de l'effroi,
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,

La séance levée, Napoléon retourna chez lui, où il n'arriva pas sans avoir été arrêté et interpellé de nouveau; mais ces importunités ne durent pas lui faire oublier les hommages qui lui avaient été prodigués dans cette soirée. Au surplus personne ne dut attacher plus de prix que lui au titre de *membre de l'Institut*, car, à dater de ce jour-là, il le prit dans tous ses actes publics.

Neuf ans plus tard, c'était, je crois, un lundi du mois d'octobre 1806, j'assistais à une des séances ordinaires de l'Institut, non plus comme simple spectateur, mais bien comme membre, attaché à la section des sciences physiques. M. Geoffroy Saint-Hilaire présidait la séance; le comte Davy était vice-président; Cuvier et Delambre, secrétaires perpétuels, étaient au bureau. Ampère occupait en ce moment la tribune, et lisait un mémoire du plus haut intérêt sur son admirable *Théorie des*

Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,
Quand Neptune irrité lancera dans leur île
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jeunes héros, vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumée,
Et le grand général guidant la grande armée?... »

courans électriques. L'Académie était absorbée par l'attention que commandait ce travail d'une haute intelligence, lorsque tout à coup une agitation extraordinaire, suivie d'un murmure général, vint à se répandre parmi les membres, à la vue d'un étranger qui, vêtu d'un habit bleu foncé et décoré de la Légion-d'Honneur, parut à la porte de la salle, entra mystérieusement, fit de la main un geste qui arrêta tout à coup ce murmure, et, s'étant approché d'un fauteuil vide, y prit place.

Cependant M. Ampère, chez lequel il y avait autant du Leibnitz que du La Fontaine et dont l'extrême distraction était aussi connue que son vaste savoir, n'avait pas remarqué ce mouvement, bientôt diminué par l'intérêt même de sa lecture, et sans doute aussi par le soin qu'avait mis à le calmer l'inconnu dès son arrivée. Le mémoire lu, Ampère le déposa sur le bureau de l'Académie, et recueillit de toutes parts les témoignages d'admiration que ce beau travail méritait à de si justes titres. Cette manifestation de l'estime de ses confrères avait retenu quelques minutes l'honorable académicien au bas de la tribune, de sorte qu'il

n'était retourné que plus tard à sa place.

Mais quel est son étonnement ! son fauteuil est occupé par l'étranger qui vient d'arriver et qu'il ne connaissait pas du tout. Ampère, un peu piqué, tourne autour de ce siége avec une sorte de gêne, n'osant prier celui qui l'occupe de le lui céder ; il tousse avec affectation, et cherche, avec cette politesse naïve qui était une de ses habitudes, à faire deviner à l'étranger tout-à-fait sans gène qu'il a usurpé la place qui lui appartient. Mais, soit que l'inconnu ne le comprît pas, ou qu'il ne voulût pas le comprendre, il le regardait froidement, mais ne bougeait pas. Ampère, s'enhardissant de plus en plus, commence à murmurer plus distinctement ; et, s'adressant enfin à ses voisins, il leur dit de manière à être entendu distinctement de l'inconnu :

— Il est vraiment étrange qu'on vienne ainsi, et sans autres formes, s'emparer d'une place qui ne vous appartient pas !

Mais le savant ne rencontre partout qu'un sourire silencieux ; alors, poussé à bout, il dit à haute voix à M. Geoffroy Saint-Hilaire :

— Monsieur le président, js dois vous faire

remarquer qu'une personne totalement étrangère à l'Académie s'est emparée de ma place, et siége parmi nous.

Cette espèce de dénonciation occasionne tout à coup une nouvelle rumeur. M. Geoffroy Saint-Hilaire répond au plaignant :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur ; cette personne à laquelle vous faites allusion est membre de l'Académie des Sciences.

— Et depuis quand ? demande Ampère fort étonné.

— Depuis le 5 nivose an VI, répondit l'étranger.

— Et dans quelle section, s'il vous plaît, monsieur ? demande encore Ampère d'un ton ironique.

— Dans la section de mécanique, mon cher et savant collègue, répondit encore en souriant l'étranger.

— Cela est un peu fort ! s'écrie Ampère ; et, prenant un annuaire de l'Institut, il l'ouvre avec vivacité, et lit à cette date : « Napoléon Bonaparte, membre de l'Académie des Sciences, nommé dans la section de mécanique le 5 nivose an VI. »

C'était Napoléon qui était venu ce jour-là courber sa tête sous le niveau de la science.

Ampère, excessivement troublé, se confond en excuses; sa vue était tellement affaiblie depuis deux ans, qu'il n'avait pas reconnu l'empereur...

— Voilà, monsieur, lui dit gaîment Napoléon, l'inconvénient qu'il y a de ne pas fréquenter ses collègues. Je ne vous vois jamais aux Tuileries : je saurai bien vous forcer à venir au moins m'y souhaiter le bonjour.

Ces paroles, dites avec une extrême bienveillance, rassurèrent le grand mathématicien ; et, ayant aperçu un fauteuil vide un peu plus loin, il alla s'y asseoir tranquillement et comme s'il ne s'était rien passé.

Alors M. Geoffroy Saint-Hilaire demanda à l'empereur s'il voulait bien que la séance continuât.

— Mais sans doute, monsieur le président, lui répondit Napoléon ; il n'y a rien de nouveau : seulement l'assemblée s'étant augmentée d'un de ses membres, elle est plus complète, et voilà tout.

Le comte Laplace parut à la tribune, et

communiqua un Mémoire ***sur les probabilités,*** que l'empereur parut écouter avec un vif intérêt.

Un ingénieur, étranger à l'Académie, M. Brunel, succéda à Laplace. Il lut un Mémoire sur les routes souterraines que l'on peut construire sous le lit des fleuves, et entra, à ce sujet, dans quelques détails sur les merveilleux travaux qu'il avait eu l'occasion d'achever en Angleterre.

Pendant tout le temps que dura cette lecture, l'empereur parut absorbé dans ses réflexions. M. Brunel descendu de la tribune, M. Geoffroy Saint-Hilaire eut à nommer une commission pour faire un rapport sur ce qui venait d'être entendu. L'Académie éprouva une profonde surprise quand le président dit à haute voix :

— Je nomme membres de la commission qui examinera le travail de M. Brunel : S. M. l'empereur et roi et MM. Monge et Poisson.

Alors tous les regards se dirigèrent vers Napoléon qui, se levant à demi :

— Monsieur le président, dit-il, j'accepte avec plaisir.

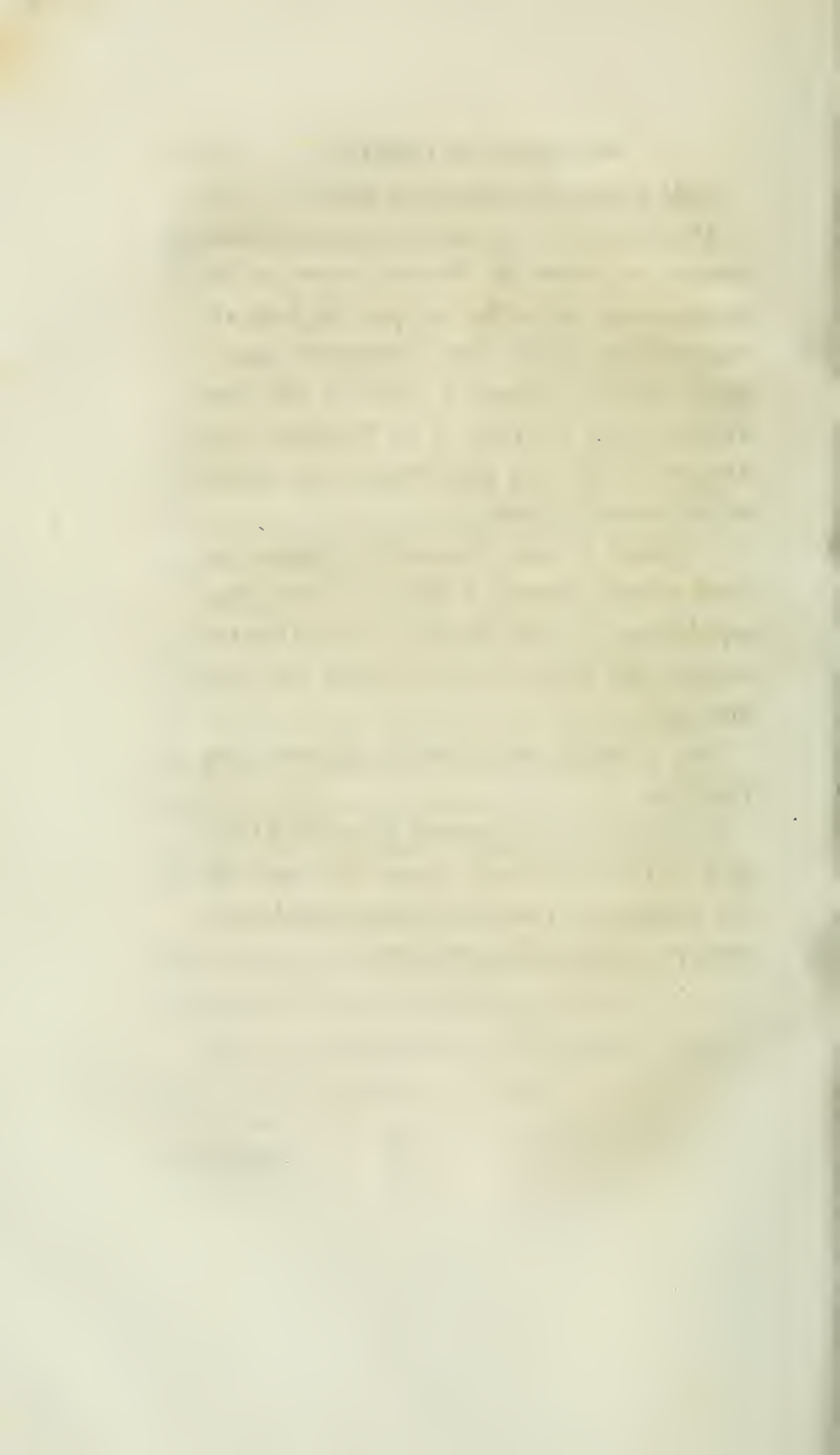
Cette mémorable séance fut levée.

Avant de partir, l'empereur causa quelques instans, au milieu des illustres savans qui lui prodiguaient toutes les marques de leur reconnaissance et de leur admiration; puis, après les avoir engagés à venir le voir aux Tuileries plus souvent, il se retourna vers Ampère, et lui dit le plus gaîment du monde en lui tendant la main :

— Quant à vous, mon cher collègue, je vous attends demain à dîner; ce sera pour sept heures; je vous placerai à côté de l'impératrice, afin que vous ne la preniez pas pour une autre.

Puis il monta en voiture et retourna aux Tuileries.

Le lendemain, l'empereur ne se mit à table qu'à huit heures du soir, après avoir attendu son collègue de l'Institut pendant une heure. Ampère avait oublié l'invitation.



VII.

LES LENDEMAINS.

L'une des facultés les plus précieuses et les plus extraordinaires de Napoléon, c'était de pouvoir concentrer toute son attention sur un point donné. A Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Wagram, etc., il n'avait qu'une seule idée : la victoire. Cette victoire obtenue, sa pensée ressaisissait im-

médiatement tous les intérêts dont elle s'était séparée pour un seul ; son caractère reprenait le dessus, et à la gravité silencieuse succédaient chez lui l'entrain de propos et l'originalité qui lui étaient ordinaires. Il en était de même dans les affaires d'administration et de gouvernement.

Habituellement, la veille d'une bataille, avant de prendre un moment de repos, il passait dans la petite tente qui lui servait de cabinet, et faisait appeler le major-général :

— Allons, Berthier, lui disait-il d'un air affairé, c'est demain le grand jour; nous avons beau jeu; expédions les ordres : il faut mettre le feu au pétard en attendant l'explosion de la bombe : écrivez.

Et le prince de Neufchâtel, assis à l'un des coins de la grande table des cartes, éclairée par vingt bougies transparentes, écrivait sous sa dictée les ordres nombreux à transmettre à chacun des chefs de corps de la grande armée.

Le lendemain, pendant l'action, l'empereur, constamment à cheval, se montrait partout, prévoyait tout, continuait d'ordonner

tout, et ne quittait le champ de bataille que lorsque les résultats certains de la journée étaient connus.

Le soir, un grand nombre de dépêches se trouvaient entassées dans sa tente, parce qu'il n'avait pu, ce jour-là, donner une attention suivie à l'immense correspondance qu'il entretenait lorsqu'il était en campagne. Il chargeait ses secrétaires de la lire, d'y répondre et de lui faire le rapport de tout ce qu'elle contenait; puis il dictait ces sublimes bulletins qui apprenaient à la France qu'elle pouvait enregistrer dans ses annales un triomphe de plus. Aidé du duc de Bassano, il expédiait le travail journalier de chacun de ses ministres, sans perdre de vue, avec ses premiers lieutenans, la poursuite de l'ennemi et les avantages de la victoire. Enfin, le lendemain matin, il visitait le champ de bataille, accordait les éloges et les récompenses sur le terrain même, et ne regagnait son quartier-général qu'après avoir encouragé et consolé les soldats blessés. Ceux qu'il n'était pas possible de sauver, au moins les aidait-il à mourir, comme à Austerlitz, comme à Wagram.

Cette bataille d'Austerlitz est bien l'un des plus beaux monumens de gloire de Napoléon. Là, comme en Italie, il battit l'ennemi avec l'infériorité du nombre et par la seule force de son génie. Le matin même, lorsqu'il vit la direction que prenaient les colonnes russes :

— Bon ! dit-il à Lannes en se frottant les mains, je les tiens : ils font justement ce que je voulais.

Ce fut à Austerlitz que l'on vit pour la première fois des cuirassiers français charger sur des batteries ennemies.

Le soir de la bataille, Napoléon vint passer la nuit dans une chaumière abandonnée, située sur la route de Brunn, au point d'embranchement avec la route d'Austerlitz. Malgré son extrême fatigue, il était en même temps si satisfait de la manière dont tout le monde avait fait son devoir qu'il fut d'une humeur singulièrement enjouée. Il ne refusait rien de ce qu'on lui demandait. Il invita à souper tous ceux qui se trouvaient là. Quand je dis souper, je veux dire qu'on s'assit à sa table, où l'on ne servit, pour tout menu, que des pommes de terre bouillies, des fruits secs

et des noix. En revanche, on vit figurer sur cette table, recouverte du plus beau linge damassé, pour plus de cent mille francs d'argenterie, de vermeil et de cristaux. L'assiette de porcelaine de Sèvres que chaque convive avait devant lui ne valait pas moins de soixante francs. La réussite de ses plans avait inspiré tant de joie à Napoléon qu'il débitait mille folies. Comme il avait demandé du pain et du vin de Chambertin, on lui fit observer que le pain du pays, le seul qu'on eût, était de mauvaise farine de seigle remplie de longs morceaux de paille.

— Et les soldats, que mangent-ils donc? s'écria-t-il.

Je vous laisse à penser, lorsque les soldats apprirent que *leur empereur* avait mangé de leur pain, si aucun d'entre eux eût osé se plaindre.

Ce frugal repas achevé, Napoléon fit partir son aide-de-camp Lebrun pour porter à Paris la nouvelle du succès de la bataille; puis, après avoir congédié tout son monde de la manière la plus aimable et avoir donné de nouveaux ordres à ses maréchaux, il s'enve-

loppa de son manteau bleu, s'étendit sur un banc, la tête appuyée sur son chapeau en guise d'oreiller, s'endormit, et ne se réveilla que le lendemain à cinq heures du matin avec une légère courbature. Il appela lui-même l'aide-de-camp de service qui dormait sur une botte de paille placée en travers de la porte, et, après lui avoir secoué légèrement l'épaule, il lui dit :

— Allons, Savary, tout le monde debout ! nous allons faire notre tournée.

Et, tandis que celui-ci allait éveiller les officiers d'état-major qui devaient accompagner l'empereur, Napoléon sortit de la chaumière pour consulter l'état du temps. Il faisait encore plus froid que la veille ; le clair de lune était magnifique. Il aperçut à quelques pas un grenadier en faction, vieux soldat qui, sachant que les honneurs militaires ne sont dus à personne entre la retraite battue et la diane, s'était mis à l'aise, le fusil entre les jambes, et continuait en présence de l'empereur de charger tranquillement une pipe qui n'avait jamais eu de tuyau.

— Dis-donc! lui cria l'empereur, ne croirait-on pas qu'il fait froid ce matin?

— Il est sûr et certain qu'il faisait un peu plus chaud hier, reprit le grenadier en soufflant dans ses doigts, et en voulant par ces paroles faire allusion à la bataille de la veille.

— Bah! bah! c'est une idée que tu as!

— C'est plutôt vous qui en avez eu une fameuse hier, quand vous les avez attirés dans le trou pour leur chauffer un bain à grands coups de canon.

— Tu crois donc que cela a bien fait?

— Je crois que ça été pour eux un dégel qui leur apprendra à être polis une autre fois.

— Sire, dit Savary, qui avait rejoint l'empereur pendant ce court dialogue, quoiqu'en plaisantant, ce soldat dit la vérité : jamais Votre Majesté n'a été si bien inspirée ; jamais sa brave armée n'a montré plus de valeur.

— Ils ont voulu la guerre, reprit Napoléon en continuant sa promenade devant la chaumière, je la leur ai donnée bonne! Mais jusqu'au bout, il nous faut la faire en braves gens. Il doit y avoir encore bien du monde sur le terrain.

— Sire, l'armée russe a éprouvé des pertes énormes.

— Nous allons en juger... mais c'est qu'à les en croire, ajouta Napoléon en se retournant brusquement vers le factionnaire, ces gens-là n'avaient plus qu'à nous avaler!

— Oui, oui!... mais minute, nous nous sommes mis en travers, dit le vieux grenadier en portant les armes.

Ce bon mot fit beaucoup rire Napoléon, qui déjà avait le pied dans l'étrier pour monter à cheval et commencer une longue revue mortuaire. Il visita tout le champ de bataille. Il avait recommandé le silence à tous ceux qui l'accompagnaient afin d'entendre les plaintes des blessés qu'il ne pouvait apercevoir. Alors il mettait pied à terre et faisait boire lui-même à ceux-là un verre d'eau-de-vie de la cantine qui le suivait toujours. L'escadron d'escorte n'était occupé qu'à ramasser les capotes des Russes morts, pour en couvrir ceux qui n'étaient que blessés. Avant de remonter à cheval, Napoléon faisait allumer du feu près de chacun d'eux, envoyait chercher un commissaire des guerres et ne se retirait pas

que celui-ci ne fût arrivé. Il laissait avec le blessé deux hommes de son escorte, et leur enjoignait de ne pas le quitter qu'il ne fût transporté à l'ambulance.

Or, le jour commençait à poindre et l'empereur, regardant attentivement à droite et à gauche, crut distinguer à quelques pas un soldat mutilé qui faisait de vains efforts pour essayer de se lever. Napoléon s'approche de lui :

— Ton nom? lui demanda-t-il avec douceur, en se penchant sur l'arçon de sa selle.

— Jabalot dit le *Parisien*, sergent de voltigeurs, prévôt breveté, au 4e de ligne.

— Oui, je te reconnais; seulement je ne me rappelais plus ton nom. Monsieur! s'écrie ensuite Napoléon en se retournant vers un officier de son état-major, je vous charge de veiller à ce que cet homme soit pansé sur-le-champ : vous me repondrez de lui.

— Laissez donc, major, reprend Jabalot soutenu dans les bras de l'officier qui avait mis pied à terre aussitôt, ce n'était pas la peine de vous déranger, je suis *frit*.

— J'espère bien que non, dit l'empereur;

un Parisien ne se laisse pas abattre pour une botte qu'il n'a pas su parer à temps.

— Excusez! s'écrie Jabalot en faisant un effort, touché en plein par un boulet!... Il faudrait être un fameux maître d'armes pour parer un coup droit de ce calibre-là.

— A toi la croix et l'épaulette à la première revue, te dis-je.

— Je manquerai à l'appel, mon empereur, dit encore Jabalot d'une voix presque éteinte; mais il n'y aura pas de déshonneur : un sergent de moins à l'effectif de la compagnie, qu'est-ce que cela fait?... De l'avancement pour les collègues, et voilà tout!... Ça n'empêchera pas le 4e de ligne de continuer à marcher *crânement*, la baïonnette au bout du fusil, et d'être toujours dans les invincibles!...

Napoléon n'ajouta pas un mot et continua tristement son chemin en pressant le pas de son cheval.

Quant aux Russes, au lieu de la mort qu'ils attendaient, d'après l'absurde crainte qu'on leur avait inspirée, ils trouvaient dans leurs ennemis des vainqueurs généreux : leur étonnement était tel qu'ils se prosternaient devant

l'empereur en lui tendant leurs bras défaillans, en signe de reconnaissance.

De retour à la chaumière où il avait passé la nuit, un des premiers soins de Napoléon avait été de charger un officier d'ordonnance d'aller à l'ambulance savoir des nouvelles de Jabalot. Celui-ci était revenu bientôt après.

— Eh bien, monsieur, comment va-t-il?

— Sire, il ne souffre plus.

— Ah! ah! fit l'empereur en frappant plusieurs fois de sa cravache sur le pied de sa botte.

Puis, après un moment de silence, il ajouta:

— Vous irez cette après-midi vous informer auprès des chefs de corps de ce sous-officier s'il était marié, s'il avait des enfans, de la famille; vous me ferez un rapport écrit sur ses services. Le 4e de ligne sera dans deux heures cantonné à Brunn: ne l'oubliez pas.

Pendant que toute l'armée se mettait en mouvement, l'empereur remonta à cheval, et, se faisant suivre par toute la cavalerie de la garde, il prit le chemin d'Austerlitz. Il allait, comme à son ordinaire, de hauteur en hauteur et envoyait des officiers en reconnaissance

partout où il ne pouvait pas aller lui-même. Arrivé dans ce bourg, il demanda à qui appartenait le château qu'il apercevait sur le coteau.

— Sire, au prince de Kaunitz.

— C'est bien, j'y coucherai cette nuit. Qu'on aille prévenir le concierge; car, messieurs, ajouta-t-il gaîment en s'adressant à son état-major, je veux vous y traiter ce soir aux frais de l'Autriche, et un peu mieux qu'hier vous ne l'avez été aux miens.

Après s'être arrêté un moment devant le château de cet ancien ambassadeur d'Autriche et en avoir fait le tour, il poussa jusqu'à Brunn, où plusieurs divisions de l'armée se trouvaient déjà réunies; il les passa en revue immédiatement et témoigna à chacune d'elles sa satisfaction de leur brillante conduite. Arrivé devant le front d'un bataillon qui avait fléchi un moment sous l'effort d'une division de cavalerie de la garde impériale russe, son visage se rembrunit, et faisant reculer son cheval de quelques pas, tout en parcourant la ligne d'un regard irrité, il s'écria brusquement :

— Soldats! qu'est devenue l'aigle que je

vous avais donnée?... Vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort!

Un léger murmure, suivi bientôt du plus profond silence, répondit seul à cette vive interpellation : le commandant de ce bataillon sortit des rangs et s'avança la pointe de l'épée basse :

— Sire, dit-il avec une sorte d'hésitation, le porte-drapeau a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde que le régiment ayant pu se former en carré, nous nous sommes aperçus de la disparition de notre aigle..

— Et qu'avez-vous fait sans drapeau? reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes, pour supplier Votre Majesté de nous rendre une aigle en échange.

Et deux sous-officiers sortirent des rangs, portant chacun un étendard russe sur lequel brillait l'aigle noir à deux têtes. L'empereur considéra un instant ces trophées encore sanglans; il sembla hésiter, puis il reprit :

— Soldats, me jurez-vous sur l'honneur

qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle ?

— Nous le jurons ! répond le régiment tout d'une voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre si vous l'aviez su ?

— Oui ! oui !

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vous donnerai, car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu !

Des acclamations frénétiques répondirent cette fois.

— Eh bien donc, dit l'empereur en étendant la main, je consens à recevoir ces drapeaux et à vous rendre votre aigle. Quant à vous, commandant, ajouta-t-il d'un ton moins sévère que la première fois, vous viendrez me trouver après la revue : j'ai à vous parler.

A peine cette longue inspection était-elle terminée que le chef de bataillon était en présence de l'empereur.

— Ah ! ah ! monsieur, je suis bien aise de vous voir, lui dit-il en lui rendant un salut et

en l'attirant un peu à l'écart : c'est votre bataillon qui a faibli hier ?

— Sire, les Russes nous pressaient de si près qu'il nous a été impossible d'exécuter nos feux avec ensemble.

— Toujours des prétextes, des excuses...

— Sire, ce n'est pas de ma faute si je ne suis pas tué! reprit l'officier avec une sorte d'humeur.

— Ah! commandant, que me dites-vous là! vous me comprenez mal. A Dieu ne plaise que je vous fasse le reproche d'être aujourd'hui sain et sauf : au contraire, j'en suis enchanté; seulement je voulais vous rappeler que c'est à vous autres, messieurs les chefs de bataillon, à donner l'exemple, à soutenir le moral de vos soldats. Les vôtres ont eu peur.

— Sire! s'écrie le brave officier en reculant de deux pas, les lèvres pâles et agitées; sire! je crois avoir fait mes preuves hier, et lorsque Votre Majesté me...

— Vos soldats ont eu peur! vous dis-je, répète encore l'empereur en élevant la voix et en fixant sur le commandant des yeux étin-

celans. Je m'y connais, ce me semble, et il n'y a que des lâches ou des menteurs qui puissent se vanter de n'avoir pas eu peur, au moins une fois, en leur vie. Comprenez-vous maintenant ?

Puis, se rapprochant doucement de l'officier, il avise au collet de son habit une déchirure qui a noirci la couleur tranchante du drap.

— Qu'est-ce que cela ? lui demande l'empereur avec un sourire plein d'intérêt, en même temps qu'il fourre un de ses doigts dans cette déchirure ; voilà une boutonnière qui n'est plus d'ordonnance aujourd'hui.

— Je ne sais....., répond le commandant d'un ton d'indifférence : c'est peut-être un trou...

— Et cette épaulette ? continue Napoléon toujours du même ton ; voyez dans quel état elle est ! Il vous en faut une autre, monsieur.

En effet, la moitié de l'épaulette avait été enlevée par un biscaïen ; il n'en restait que la torsade, à laquelle pendaient encore quelques graines d'épinard écrasées.

— Sire, peut-être est-ce un balle, répond

l'officier sans avoir l'air d'attacher aucune importance à ces preuves irrécusables de son courage.

— Oui, une balle qui a fait un trou : c'est cela... Un moment, monsieur ! vous êtes bien pressé, dit l'empereur avec impatience en frappant la terre du talon de sa botte, parce que le commandant avait fait mine de vouloir se retirer ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

Puis, fourrant de nouveau son doigt dans la déchirure du collet qu'il élargit encore d'avantage, il continue :

— Ce soir, monsieur le *major*, après avoir assisté à l'appel et avoir fait l'inspection de vos hommes, vous irez trouver Berthier de ma part, et vous lui direz de vous donner une rosette pour boucher ce trou-là.

Napoléon, voyant que celui-ci s'attendrissait, se hâta d'ajouter :

— Allons, soyons calme ! pas d'enfantillage... Allez, et faites en sorte de ne pas vous faire tuer, comme vous aviez l'air tout à l'heure de m'en faire la menace, à moi votre empereur, à moi qui vous aime et vous apprécie

mieux que personne. Est-ce là de la générosité ?... Hum ! mauvaise tête !...

Et, après lui avoir légèrement tiré la moustache, il lui tourna brusquement le dos, sans doute pour éviter une *scène de sensiblerie*, comme il le disait, et rejoignit le groupe de ses maréchaux.

La bataille d'Austerlitz avait été *un coup de foudre*, selon Napoléon ; car non seulement elle avait terminé la campagne de 1805, mais encore elle avait anéanti la troisième coalition formée contre la France. A Austerlitz, la victoire ne fut pas douteuse : les bulletins russes avouèrent même leur défaite ; mais il n'en fut pas de même pour la bataille d'Eylau, que Napoléon compara à un *tremblement de terre*, et que les Russes prétendirent avoir gagnée, bien que nous ne l'ayons jamais perdue. Cette bataille fut en effet l'une des plus terribles que la grande armée eût encore livrées. La matinée entière se passa en *pourparlers de mort*, pour nous servir de l'expression de Junot, qui, là comme ailleurs et selon son habitude, fit des prodiges de valeur. Vers les trois heures de l'après-midi, l'engagement était devenu si

sanglant, que les plus déterminés en eurent horreur. Deux batteries de la garde, composées de quatre pièces de 12, sous les ordres du général Lariboissière, et placées en avant de nos colonnes, tirèrent à mitraille sur les Russes pendant plus de deux heures, sans intervalle, et les broyèrent. La nuit seule mit fin au carnage, et notre armée bivouaqua sur le champ de bataille, dans les positions où elle avait combattu toute la journée.

Le lendemain, dès le point du jour, Napoléon était à cheval, parcourant les lignes. Les soldats dormaient encore; il défendit qu'on les éveillât pour lui rendre les honneurs d'usage, et passa ensuite sur le champ de bataille des Russes. La terre était couverte d'une couche épaisse de neige que perçaient çà et là les morts, les blessés et les débris de toute espèce. Partout de larges traces de sang sillonnaient la blancheur du sol. Les endroits où avaient eu lieu les charges de cavalerie se faisaeint remarquer par une énorme quantité de chevaux tués. Des lignes de cadavres, à moitié dépouillés, dessinaient le plan de chaque bataillon. Les morts étaient entassés pêle-

mêle avec les mourans au milieu des caissons brisés et des canons démontés. Napoléon s'arrêtait à chaque pas, faisait questionner les blessés lorsqu'il ne les questionnait pas lui-même, et donnait des consolations et des secours à tous. Le plus horrible à voir, c'était l'intérieur d'un ravin où presque tous les blessés, par un instinct naturel, s'étaient traînés pour s'éviter de nouveaux coups.

Le zèle et les efforts de Larrey, chirurgien en chef de l'armée, et ceux des employés au service d'ambulance qu'il avait organisé, avaient suffi à peine aux premiers pansemens. Les moyens de transport étaient devenus nuls; car il n'existait plus ni chevaux ni voitures, tous les villages des alentours ayant été brûlés ou saccagés. Napoléon fit appel à cette population errante et sans asile que le malheur avait aigrie contre nous, et promit 20 fr. à quiconque emporterait un blessé du champ de bataille. La vue de Napoléon et l'exemple qu'il donnait lui-même, plus encore que la promesse des 20 fr., produisirent l'effet qu'il attendait. Les habitans accoururent de tous les côtés: hommes, femmes, jeunes filles, enfans, vieil-

lards, tous s'empressèrent : chaque famille avait sa brouette, et bientôt chaque blessé eut une famille.

En revenant dans la plaine, Napoléon passa sur le terrain où la vieille garde et le corps du maréchal Davoust avaient tenu tête à toute l'armée ennemie. Là, gisaient seize de nos généraux, parmi lesquels les braves d'Hautpoul, Dalhmann et Corbineau, commandans des divisions de la garde. En voyant cette horrible mosaïque de cadavres, il dit d'une voix sourde :

— Oh ! comme la mort a passé par-là !

Au même instant, une longue file de chariots, de tombereaux et de brancards chargés de cadavres russes débouchait dans la plaine, et venait dans sa direction. Dès que ce funèbre cortége approcha :

— Halte ! fit l'empereur à son état-major en arrêtant court son cheval. Messieurs !... chapeaux bas !...

Et, se découvrant lui-même avec une sorte de recueillement, au moment où le premier brancard arriva à sa hauteur :

— Honneur au courage malheureux ! ajouta-t-il en faisant un salut.

Lorsque le dernier chariot eut passé devant lui, il tourna bride, et s'éloigna au galop.

A peine avait-il fait trois cents pas, qu'il aperçut au loin comme une masse informe qu'un homme portait sur ses épaules.

— Allez voir ce que c'est, dit-il à un officier d'ordonnance.

Celui-ci piqua des deux et revint aussitôt.

— Sire, c'est un jeune tambour que l'on conduit à l'ambulance. Il a les deux jambes emportées.

— Pauvre petit ! fit l'empereur.

Et faisant un mouvement brusque sur son cheval et fixant les yeux au ciel, comme si un souvenir pénible fût venu tout à coup traverser sa pensée, il ajouta :

Un jeune tambour, dites-vous?... Courez, monsieur, courez pour savoir son nom, le numéro de son régiment.

L'officier partit comme un trait. Pendant le peu de temps qu'il fut absent, Napoléon sembla agité d'une émotion qu'il tâchait vainement de maîtriser. Elle n'échappa à aucun de ceux qui étaient présens. L'officier revint :

— Sire, c'est un petit tambour du 4ᵉ ré-

giment d'artillerie... Il se nomme Sibert ; il....

— Ah ! mon Dieu ! s'écria l'empereur en interrompant le messager. Assez, assez, monsieur ; je n'en veux pas savoir davantage !

Il laissa tomber les rênes de son cheval, se couvrit le visage de ses deux mains, et dit d'une voix entrecoupée :

— Malheureuse mère ! pauvre enfant ! Oh ! la guerre ! la guerre !...

Puis, piquant des deux, il s'éloigna au galop. Tout le monde le suivit en silence.

La veille de la bataille, c'est-à-dire le 7 février 1807, en passant en revue, dans la vaste plaine qui borde la Passarge, le 4e régiment d'artillerie à pied, Napoléon avait, en effet, remarqué le petit Sibert, âgé tout au plus de douze ans, tambour de la 1re compagnie de ce régiment, où son père, mort à Austerlitz, avait été canonnier. La mère du jeune Sibert était cantinière et veillait avec tendresse sur un autre de ses fils, un peu plus âgé, qui était fifre dans le 20e de ligne. L'empereur, surpris de la petite taille de Sibert, qui semblait avoir peine à porter sa caisse, s'était approché de

lui en souriant, puis d'un geste caressant lui avait pris le menton et lui avait dit en lui relevant la tête :

— Quel âge as-tu donc, petit tapin ?

— Bientôt douze ans, mon empereur.

— Ceux qui t'ont amené ici ont eu tort ; ils auraient dû attendre encore trois ou quatre ans.

— Mon empereur, c'est ma mère qui l'a voulu.

— Tu lui diras de ma part, à ta maman, qu'elle n'a pas le sens commun. Au reste, elles sont toutes de même. Comment s'appelle-t-elle, ta mère ?

— Sibert, mon empereur ; elle est cantinière du 20e régiment de ligne. Elle vous connaît bien, allez !..... et mon frère François aussi.

— Ah ! tu as un frère... Il est sans doute avec ta maman ?

— Oui, mon empereur ; mais lui, il est plus grand que moi.

— Tu diras à ta mère que je t'ai trouvé trop jeune pour faire cette campagne. De beaux

soldats, ma foi, à opposer aux cuirassiers de Wittgenstein !

— Oh ! que non ! avait répondu Sibert, en se haussant sur la pointe des pieds, je connais déjà toutes mes batteries. M. Romeuf, notre tambour-maître, me donne tous les jours des leçons particulières.

— Ah ! c'est différent ! avait repris Napoléon en faisant un geste d'approbation dérisoire. Du moment que M. Romeuf, le tambour-maître, te donne des leçons particulières, il n'y a plus rien à dire : je n'en savais rien. Au surplus, nous serons à même demain de juger de ses talens et des progrès que tu as pu faire avec ce professeur.

Et l'empereur s'était éloigné en riant, et en imitant les manières du petit tambour.

Mais le lendemain le digne enfant avait tenu parole, car en battant la charge avec l'aplomb d'un vieux soldat, au moment où une batterie russe cherchait à démonter celle de son régiment, un éclat d'affût avait broyé les deux genoux du petit Sibert qui s'était encore écrié gisant sur la neige :

— Haut le bras ! feu ! vive l'empereur !

Puis il s'était adressé à un vieux sergent de canonniers :

— O mon parrain ! lui avait-il dit d'une voix lamentable, ne me laisse pas là ! ce soir les *Kinserlichs* me couperont en morceaux pour me manger ! emporte-moi, je t'en prie, jusqu'aux fourgons du 20e, pour que je puisse embrasser encore une fois maman avant de mourir.

L'artilleur l'avait déjà mis sous son bras et se disposait effectivement à l'emporter, lorsqu'après avoir remis à un autre servant le refouloir qu'il faisait manœuvrer, un boulet russe *en plein fouet* vint couper en deux le vieux sergent : parrain et filleul restèrent sur la place. Ce ne fut que le lendemain qu'un charretier des ambulances s'apercevant que le petit tambour respirait encore, lui avait fait boire un demi-verre d'eau-de-vie, qui avait ranimé ses forces, et l'avait déjà chargé sur ses épaules lorsqu'il fit rencontre de l'empereur.

Le pauvre enfant supporta sans jeter un cri la double amputation, qui lui fut faite par le chirurgien-major de son régiment, et vécut assez long-temps pour recevoir la croix de la

Légion-d'Honneur que Napoléon avait envoyée sur-le-champ à son colonel pour qu'il la lui remît, mais non point assez pour voir accomplir le dernier vœu qu'il avait formé : celui d'embrasser sa mère, occupée loin de là à panser son autre fils François, qui, lui aussi, avait été blessé la veille.

Cette lugubre visite du champ de bataille, et surtout la rencontre du petit Sibert, avaient profondément attristé l'empereur. Le major-général tâchait de le consoler en lui disant que nos pertes avaient été exagérées, et en lui faisant valoir la gloire nouvelle que la journée d'Eylau ajoutait à ses précédens triomphes :

— Berthier, répondit Napoléon, en de telles circonstances le cœur parle plus haut que la politique : c'est alors que la gloire n'a plus d'illusion.

La rédaction du bulletin de cette bataille offrit la trace des pénibles pensées qui remplissaient l'ame du vainqueur. Au bas de la minute, l'empereur avait ajouté de sa main : « Le spectacle du champ de bataille d'Eylau » est bien fait pour inspirer aux princes l'a» mour de la paix et l'horreur de la guerre. »

Tout le temps que dura la campagne d'Autriche, Napoléon fut ce que Boileau eût appelé un *foudre de guerre.* Furieux que les Autrichiens eussent osé le prévenir en portant le premier coup, il fondit sur eux avec l'impétuosité d'une trombe ; en moins de trois mois il anéantit leur armée et entra dans Vienne, dont il força les vieux remparts à s'abaisser, pour la seconde fois, devant la grande armée. Davoust, Marmont et Macdonald furent les héros de cette mémorable campagne ; Lannes, Saint-Hilaire, Pouzet, Lasalle, d'Espagne et d'autres généraux non moins fameux en furent les glorieuses victimes ; car, il faut le dire, dans cette campagne si remplie de prodiges, le deuil accompagna souvent le cortége triomphal du vainqueur. Napoléon disait-il à un des héros : *Marche !* il marchait ; lui disait-il : *Meurs !* il mourait.

Le 3 mai, le combat d'Ebersberg fut comme la préface des victoires qui allaient bientôt se succéder. Le lendemain, 4, Napoléon entra dans cette ville à laquelle les Autrichiens avaient mis le feu la veille en l'abandonnant. Tous les édifices étaient réduits en cendre, et

les malheureux blessés qui s'y étaient réfugiés avaient été brûlés. On n'en retrouva qu'un petit nombre de vivans au milieu de la grande place où les flammes n'avaient pu les atteindre; mais le reste des rues et des maisons présentait le plus hideux spectacle. Pour achever le tableau, il suffira de dire que l'incendie était à peine éteint, faute d'alimens, que l'on fut obligé de faire passer les cuirassiers et l'artillerie à travers la ville, pour les porter sur la route de Vienne. Que l'on se figure tous ces hommes morts et torréfiés par l'incendie, foulés ensuite aux pieds des chevaux et écrasés sous la roue des canons! Pour sortir de la ville par la porte devant laquelle le général Cohorn avait perdu tant de monde, il fallait marcher dans un bourbier de chair humaine; pour tout enterrer, on fut obligé de se servir de pelles comme pour nettoyer un chemin. En parcourant des yeux cet affreux spectacle, l'empereur dit à ses aides-de-camp:

— Il faudrait que tous les agitateurs de guerres vissent de telles monstruosités: ils sauraient ce que leurs projets coûtent à l'humanité!

Ce général Cohorn, descendant du célèbre ingénieur hollandais de ce nom, commandait, dans le corps d'armée de Masséna, une brigade d'infanterie légère, composée de Corses. Cohorn était un homme magnifique, grand dissipateur, aimant le jeu et la bonne chère par dessus tout, et se battant avec un courage vraiment surhumain. Il avait, à la tête de sa brigade, résisté aux attaques successives que les Autrichiens avaient tentées sur le point qu'il occupait, et voulant en finir avec eux, et s'emparer de la petite ville d'Ebersberg, il avait passé au pas de course toute la longueur du pont qui la défendait, sous le feu de douze pièces de canon ennemies placées à l'extrémité opposée, et sous une grêle de mitraille et de mousqueterie qui lui était tirée des étages supérieurs de la ville. Il y avait là de quoi faire reculer d'effroi les plus intrépides; mais Cohorn, dont la valeur s'exaltait en proportion du danger, ne s'en irrita que davantage, et malgré tout il arriva sur l'autre rive.

Or, le lendemain l'empereur, en passant devant le front de cette brigade dont il ne restait pas la moitié sur pied, adressa la parole

en italien à quelques-uns des soldats, pour s'assurer s'ils n'étaient pas démoralisés par la perte effrayante qu'ils avaient éprouvée la veille; puis, arrivé devant leur chef:

— Général, lui dit-il d'un ton sévère, vous vous êtes imprudemment engagé hier; je n'aime pas les bravades inutiles.

— Sire, c'est que la gloire est comme le vin de Champagne, elle monte à la tête.

— Mais, monsieur, le sang des soldats n'est pas comme l'argent que vous jetez par les fenêtres : ce sang ne saurait être trop économisé. Voyez ce qui reste de votre brigade! à peine la moitié!

— En ce cas, sire, il y en a encore pour une fois!

— Quel diable d'homme! murmura Napoléon en s'éloignant, plein tout à la fois d'épouvante et d'admiration pour cette réponse d'un cynisme si sublime.

Trois semaines après l'affaire d'Ebersberg, c'est-à-dire le 22, un autre combat non moins opiniâtre, celui d'Esling, s'engageait entre les deux armées. Masséna y échangea son titre de duc contre celui de prince ; mais la France

et Napoléon y firent une perte irréparable, celle du maréchal Lannes, qui fut blessé mortellement. La bataille dura trente heures; des deux côtés les pertes furent énormes; les Autrichiens comptèrent plus de neuf mille morts. Le 23, les premiers rayons du jour trouvèrent Napoléon parcourant le champ de bataille. La nuit avait été employée à relever les blessés; de tous les côtés on ensevelissait des morts. Quelque horrible que fût ce spectacle, il avait attiré de toutes les campagnes environnantes un grand nombre de curieux. De pauvres habitans s'occupaient à ramasser les boulets, les cuirasses et les armes qu'on voyait épars çà et là. Tous les villages avaient plus ou moins souffert par l'incendie et le pillage. Des paysans rôdaient tristement autour des restes de bivouacs pour tâcher de recueillir les débris de quelques portes, de quelques volets, et retirer leurs meubles des tas de bois que les feux du camp n'avaient pas consumés. L'empereur, qui avait sous les yeux ce désolant tableau, se montra profondément sensible aux calamités qui l'entouraient.

Son premier soin, en arrivant à la maison du village d'Ehrsdorn, qui lui servait de quartier-général, fut de donner à la hâte ses instructions à tous les chefs de corps, après quoi il s'écria :

— Maintenant occupons-nous sérieusement des hôpitaux.

Il donna l'ordre à ses aides-de-camp de les visiter tous. Ceux-ci portèrent une gratification de 60 fr. en écus à chaque soldat blessé, et de 150 fr. à 1,500 fr. aux officiers, selon les différens grades : il en fit donner de plus considérables aux généraux qui étaient dans cet état. Pendant plusieurs jours, les aides-de-camp de l'empereur n'eurent pas d'autre mission. Napoléon avait recommandé qu'on ajoutât à cette distribution tout ce qui était fait pour consoler ces malheureux. On procédait ordinairement à ces visites en grand uniforme, en compagnie du commissaire des guerres, des officiers de santé, des médecins et chirurgiens en chef et du directeur. Le secrétaire de l'hôpital marchait en avant avec le registre des malades. Il les nommait à haute voix, ainsi que le régiment auquel ils appartenaient,

puis on mettait douze pièces de cinq francs à la tête du lit du blessé ; il y avait pour cela quatre valets de pied de l'empereur, en grande livrée, portant des corbeilles pleines d'or et d'argent. Les sommes affectées à ces gratifications n'étaient jamais prélevées dans les caisses de l'armée : elles provenaient de la cassette particulière de Napoléon. On pourrait faire un recueil bien précieux pour l'histoire et pour la gloire de la grande armée de toutes les expressions de la reconnaissance de ces braves gens : de grosses larmes disaient assez qu'ils étaient sensibles à ce souvenir de leur empereur.

Pendant la bataille d'Essling, les ponts qui servaient aux communications de l'armée française, placée en quelque sorte à cheval sur le Danube, ayant été rompus, cet événement pouvait compromettre le sort des vainqueurs : le général Bertrand fit des prodiges d'audace en construisant trois ponts sur le fleuve. Ces travaux durèrent plus d'un mois, durant lequel les troupes furent réduites à manger une partie des chevaux de selle. Elle supportèrent gaîment toutes ces privations; l garde

même fut obligée de faire la soupe dans le pectoral des cuirasses avec de la chair de cheval assaisonnée, en guise de sel, avec de la poudre à canon. Heureusement la sollicitude de Napoléon devait être bientôt couronnée de succès. Le 5 juillet, la bataille d'Enzersdoff, gagnée par les Français, et celle de Raabb, quinze jours auparavant, par l'armée d'Italie, qui venait d'opérer sa jonction avec la grande armée, furent suivies de la fameuse bataille de Wagram qui, selon l'empereur, devait prouver aux Autrichiens qu'*il n'y allait pas de main morte*.

Le 5 juillet, veille de cette bataille, contre son habitude, il ne dormit pas du tout. Ses aides-de-camp se tenaient debout pour lui garantir les yeux de l'ardeur du feu avec le pan de leurs manteaux ; mais soit qu'il eût froid, soit que son esprit fût trop occupé des événemens qui devaient avoir lieu le lendemain, il voulut tout voir par lui-même et, revêtu de sa petite redingote grise, il alla inspecter les bivouacs que sa garde avait formés autour de son quartier. Il partit seul, à une heure du matin, par une nuit sombre et plu-

vieuse. Arrivé à un des bivouacs où tous les hommes s'étaient endormis auprès d'un feu presque éteint, il vit des pommes de terre qui cuisaient sous la cendre : il lui prit fantaisie d'en manger une, et il se mit en devoir de la tirer du feu en écartant quelques charbons à l'aide de la pointe de son épée. Au même instant l'un des dormeurs ouvrit les yeux, et apercevant un individu en train de lui ravir une part de son souper, il lui cria d'un ton brusque, sans cependant bouger de sa place :

— Eh ! dis donc, *monsieur Sans-Gêne !* si tu voulais bien respecter nos pommes de terre et aller chercher des comestibles ailleurs !

— Mon camarade, répondit l'empereur en se faisant un *cache-nez* du collet de sa redingote qu'il releva, j'ai tellement faim que tu me permettras bien d'en prendre seulement une seule.

— Ah ! c'est différent, passe pour une et même pour deux, puisque tu as de l'appétit ; mais dépêche-toi ; et demi-tour à droite par file à gauche, pas accéléré... file.

Comme Napoléon ne se pressait pas d'obéir

à l'invitation, le soldat répéta plus vivement encore son commandement, en ajoutant :

— Ne te le fais pas réitérer, car je ne suis pas de bonne humeur pour le moment.

Napoléon n'en continua pas moins à fouiller dans les cendres ; alors le soldat, perdant patience, se leva, s'élança contre le maraudeur, et déjà il l'avait saisi par le collet lorsqu'il reconnut l'empereur.

Peindre la stupéfaction, la honte et la douleur du grognard serait impossible. Tombant alors aux pieds de Napoléon :

— Mon empereur, lui dit-il en embrassant ses genoux, je suis un brigand! faites-moi fusiller indéfiniment! j'ai mérité la mort!

— Tais-toi, lui répond l'empereur à voix basse en lui mettant la main sur la bouche, tu vas réveiller tes camarades qui ont besoin de repos.

— Non, mon empereur, il faut que tout le monde sache que je suis un scélérat, que j'ai osé porter la main sur vous, et que je mérite d'être fusillé...

— Relève-toi, te dis-je, je ne t'en veux pas; c'est moi qui ai eu tort : j'ai été entêté; je

n'aurais pas dû toucher à vos pommes de terre.

— Ah ! mon empereur ! tenez, tenez, prenez celle-ci, c'est la plus cuite...; non, celle-là, c'est la plus grosse... Ah ! misérable que je suis !... prenez-les toutes, sire.

Et le soldat lui présentait, les unes après les autres, les pommes de terre qu'il allait chercher avec ses doigts au milieu des charbons ardens.

— Tu vas te brûler les mains, malheureux ! lui disait Napoléon en cherchant à le relever; garde tes pommes de terre, je n'ai plus faim.

— Oh ! sire, voyez comme celle-là est bien rissolée. Je suis un brigand. Pardonnez-moi, mon empereur, pardonnez-moi.

Puis il attirait à lui le pan de la redingote de Napoléon, qu'il couvrait de baisers. L'empereur, voulant mettre fin à cette scène qui pouvait devenir fatale à ce soldat si elle avait eu des témoins, lui dit d'un ton d'impatience :

— Ah ça, veux-tu bien te taire et me laisser partir, ou je me fâche !

Lui ayant enfin fait lâcher prise, il ajouta à voix basse :

— Je te pardonne, te dis-je, je ne t'en veux plus ; sois tranquille pour le présent comme pour l'avenir.

Et mettant le doigt sur ses lèvres, il ajouta :

— Mais surtout ne parle de ceci à personne.

Cela dit, il s'éloigna et revint à son quartier.

Le 6 juillet, à trois heures du matin, Napoléon était à cheval et parcourait les terrains en avant du centre de son armée.

— Il s'agit de voir clair dans l'échiquier, avait-il dit à son état-major.

A quatre heures, par le plus beau temps du monde, une forêt de baïonnettes étincelait au soleil dans l'immense plaine de Wagram : une immense artillerie la précédait. Tel était le prélude de cette fameuse bataille où, durant l'action, au dire du général Dupas, une colonne entière d'Autrichiens *disparut* du champ de bataille sans qu'on pût jamais savoir quel avait été son sort. Cette large plaine, qui, deux jours auparavant, était couverte de riches moissons, n'était plus, le soir, qu'un horrible charnier où des cadavres entassés gisaient dans le sang parmi des habitations à demi consumées. Le carnage fut si grand que le 10,

c'est-à-dire quatre jours après la bataille, on ramassait encore au milieu des blés des hommes mutilés que leurs blessures n'empêchaient pas de crier : *Vive l'empereur!* Pour sa part, Napoléon s'était exposé avec la témérité d'un soldat ; et, au fort de l'action, dans le moment même où on se battait à coups de canon comme on se bat à coups de fusil, quand on fait des feux de peloton, le général Wathier, commandant les grenadiers à cheval de la garde, lui avait crié :

— Encore une fois, sire, ce n'est pas ici votre place ! Retirez-vous, ou je vous fais enlever par mes grenadiers, et *coffrer* jusqu'à ce soir dans un de mes caissons.

— Il en serait capable, avait dit Napoléon au prince de Neufchâtel, en s'éloignant au pas de son cheval.

Le soir, en présence de tous les chefs de corps qui s'étaient rassemblés à son bivouac, il dit en se frottant les mains :

— Ah! ah! messieurs, je savais bien hier que je planterais aujourd'hui de la graine de maréchaux. Il en est parmi vous quelques-uns

dont je veux changer l'épée en un bâton brodé d'abeilles! Qu'en pensez-vous?

Personne ne disait mot; mais le cœur battait fortement à tous.

Parmi les généraux de division qui étaient présens, se trouvait Marmont. Jusqu'alors il n'avait eu aucune part aux faveurs impériales. Tout fier d'avoir pu exécuter le matin un de ces mouvemens qui décident du gain d'une bataille, Marmont se mit aussitôt en évidence, croyant ainsi obtenir au moins une louange: mais napoléon a deviné son intention, et, passant brusquement devant lui, il jette à cet officier-général un regard sévère.

Ce remercîment était cruel, d'autant plus que Marmont s'était particulièrement distingué, et que plus que tout autre il avait payé de sa personne. Aussi rentra-t-il à son quartier, le désespoir dans l'ame.

— Mon ami, dit-il à un des généraux qui servaient sous ses ordres, après lui avoir raconté la manière dont l'empereur l'avait reçu, je suis un homme perdu, je dois m'attendre à la plus éclatante disgrace! Quelle ingratitude!

— Allons donc, mon général, c'est une plaisanterie : l'empereur a voulu vous éprouver ; vous savez que dans ses momens de gaîté, il est quelquefois un peu moqueur ; mais au fond, il est bon, il est juste ; il est impossible que tôt ou tard il ne reconnaisse pas les services que vous avez rendus aujourd'hui.

— Non, mon ami, vous vous abusez. Je connais l'empereur mieux que vous : le coup d'œil qu'il m'a lancé m'en dit assez.

Au même instant, un aide-de-camp du prince de Neufchâtel entre dans la tente, et, s'adressant à Marmont :

— Mon général, l'empereur vous demande ; il vous attend.

A ces mots, Marmont tressaillit et changea de couleur.

— Eh bien ! mon cher, dit-il à son ami en hochant la tête, vous le voyez ! Après tant de dévoûment ! N'importe ! allons !

A peine vingt minutes s'étaient-elles écoulées que Marmont était de retour. Sa physionomie, l'instant d'avant si pâle et si triste, était cette fois fort animée. Il marchait vite,

un papier à la main. Du plus loin que son ami l'aperçut, il ne douta plus de son malheur.

— Hélas ! mon cher général, lui dit-il d'un ton apitoyé, c'est donc vrai ; l'empereur vous en veut décidément ?

— Mon cher, je suis duc et maréchal ! répondit Marmont en agitant au-dessus de sa tête le papier qui n'était autre que sa nomination.

Le lendemain de la bataille de Wagram, à quatre heures du matin, l'empereur sortit de sa tente, qui avait été dressée sur le champ de bataille même ; et, se promenant autour des bivouacs du quartier-général, seul, à pied, et, chose extraordinaire, sans chapeau, il s'entretint familièrement avec les soldats de sa garde. Sa figure exprimait la satisfaction et la confiance. Sur les six heures, étant monté à cheval, il se mit à parcourir le champ de bataille pour voir si l'administration de l'armée avait fait son devoir. On était au moment de la récolte ; les blés étaient très hauts, et l'on ne voyait pas les hommes couchés par terre ; de sorte que plusieurs de ces malheureux blessés, qui n'avaient point été aperçus

la veille, avaient, en guise de signal, mis leur mouchoir au bout de la crosse de leur fusil, fiché en terre du côté de la baïonnette, pour qu'on vînt à leur secours.

Napoléon alla lui-même à chaque endroit où il aperçut un de ces signaux, parla aux blessés qui s'y trouvaient, et ne voulut pas retourner à sa tente avant que le dernier n'eût été enlevé. Il n'avait gardé personne autour de lui, et avait ordonné au grand-maréchal de se charger de cette surveillance et de faire activer le plus possible le service des ambulances. Tout en continuant de parcourir le champ de bataille, Napoléon s'arrêta un moment sur l'emplacement qu'avaient occupé la veille les deux divisions de Macdonald et de Marmont. La terre y avait été labourée par les boulets, et il put juger de l'énormité des pertes qu'avaient faites les Autrichiens. Sur une étendue d'environ une lieue carrée, il n'y avait pas un endroit qui ne fût couvert de morts ou de blessés. Cela formait des montagnes de cadavres. Le reste du sol était couvert de biscaïens aussi nombreux que des grêlons après un violent orage.

L'empereur reconnut parmi les morts le colonel d'un régiment d'*infanterie de bataille*, dont il avait eu à se plaindre. Cet officier, qui avait fait la campagne d'Égypte avec lui, avait ensuite fait preuve d'ingratitude envers son général en chef, croyant ainsi gagner les bonnes graces du général Kléber. Au retour de l'armée d'Egypte en France, Napoléon, qui avait eu beaucoup de bienveillance pour ce chef de corps durant la campagne d'Austerlitz, ne lui avait témoigné aucun ressentiment ; mais en revanche il ne lui avait accordé aucune des faveurs dont il s'était plu à combler tous ceux qui l'avaient accompagné, soit en Italie, soit en Egypte. En le voyant étendu sur le champ de bataille, l'empereur le regarda un moment d'un œil attendri, et dit ensuite :

— Je suis fâché de n'avoir pas trouvé l'occasion de lui parler hier : je lui aurais dit que depuis long-temps j'avais tout oublié, excepté ses services.

A un cri de *vive l'empereur!* qui vint alors frapper son oreille, Napoléon se retourne et aperçoit à quelques pas de lui, étendu sur le revers d'un petit fossé, un canonnier du 6ᵉ

régiment d'artillerie, qui n'avait plus de jambes; il s'approche de ce soldat :

— Est-ce donc là tout ce que tu as à me dire? lui demande-t-il avec bienveillance.

— Pour le moment, oui, mon empereur; cependant il est bon que vous sachiez que j'ai à moi seul *démantibulé* quatre pièces de canon à ces satanés de *Kinzerlichs,* et que c'est le plaisir de les avoir enfoncés qui me fait oublier que je vais *tortiller de l'œil indéfiniment.*

Napoléon ému serra la main de ce canonnier et lui dit :

— Si tu en reviens, mon brave, à toi l'hôtel des Invalides et la pension.

— Merci, mon empereur; mais la saignée a été trop forte pour que j'aille jusque-là. Quant à ma pension, je crois qu'elle ne vous coûtera pas cher, car je vois bien qu'il faut descendre la garde pour la dernière fois; et voilà pourquoi je jouis de mon reste pour crier : *Vive l'empereur!* Enfoncés les Kinzerlichs!

Non loin de ce petit fossé, l'empereur aperçut un jeune maréchal-des-logis de carabiniers qui vivait encore, quoiqu'un biscaïen lui eût

fracassé la tête ; mais la chaleur et la poussière ayant coagulé le sang presque aussitôt, le cerveau n'avait reçu aucune impression de l'air extérieur, et ce sous-officier pouvait espérer de survivre à cette blessure. Napoléon met pied à terre précipitamment, lui tâte le pouls, et, à l'aide de son mouchoir, lui ayant débouché les narines qui étaient pleines de terre, il lui versa quelques gouttes d'eau-de-vie sur les lèvres. Le blessé ouvrit les yeux, parut d'abord insensible à l'acte d'humanité dont il était l'objet, puis il fixa ses regards sur l'empereur qu'il reconnut ; alors ses yeux se remplirent de larmes ; quelques paroles entrecoupées s'échappèrent de sa bouche :

— O mon empereur ! c'est bon de mourir comme cela, dit-il en faisant un effort pour saisir une des mains de Napoléon qui lui soutenait la tête ; mais dépêchez-vous : il y en a d'autres qui attendent ; pour moi, c'est fini !

Ce brave carabinier mourut entre les mains de l'empereur.

Napoléon remonta à cheval sans dire mot, et, rebroussant chemin, revint au milieu de ses troupes qui commençaient leur mouve-

ment pour suivre l'ennemi en pleine retraite. Arrivé non loin du maréchal Macdonald, il s'arrêta et lui dit en lui tendant la main :

— Touchez là, Macdonald, et sans rancune. Maintenant nous serons toujours amis ; pour gage de ma parole, je vous enverrai ce soir votre bâton de maréchal que vous avez si glorieusement gagné hier. Au revoir.

Depuis quelques années, Macdonald était resté dans une sorte de disgrace dont il nous serait difficile d'expliquer le motif.

A peine Napoléon avait-il quitté ce maréchal qu'il aperçut un soldat qui semblait diriger ses pas chancelans vers lui : son costume avait quelque chose d'étrange. La tête empaquetée dans des langes qui ressemblaient assez aux turbans des Mamelucks de la garde, ce blessé avait sur les épaules un dolman richement brodé qui provenait de la dépouille de quelque officier supérieur autrichien et portait un large pantalon de toile blanche fermé au-dessus de la cheville, comme les portaient les grenadiers de la garde en campagne.

— Qu'est-ce que cette mascarade ? dit l'empereur en fronçant le sourcil et en arrêtant

son cheval au moment où ce singulier personnage était arrivé près de lui.

— Mon empereur, s'écria le soldat en faisant le salut militaire, me *revoilà !*

— Ah ! ah ! fit Napoléon, se doutant bien à ce langage que cet homme, malgré sa mise hétéroclite, devait être un de ses grognards privilégiés; comment t'appelles-tu ?...

— Est-ce que vous ne vous souvenez plus de moi, mon empereur?

— Comment veux-tu que je te reconnaisse aussi fagoté?

— C'est vrai; je dois avoir l'air d'un Turc d'Égypte. Ce sont ces farceurs de carabins qui m'ont déguisé ainsi, hier soir, après m'avoir ficelé la tète pour que je n'en perde pas les morceaux; mais, malgré les conseils de mes chefs, j'ai mieux aimé vous voir aujourd'hui que de me rendre à l'hôpital, persuadé que cela me ferait plus de bien. Je me sens déjà plus de forces.

— J'en suis enchanté; mais tout cela ne me dit pas qui tu es?...

— Je suis l'homme aux pommes de terre, dit le soldat d'un ton mystérieux en baissant

la voix et en se rapprochant de l'empereur : vous savez... avant-hier... c'est moi qui...

— Ah! c'est toi! se hâta d'ajouter Napoléon pour empêcher ce soldat d'en dire davantage ; tu as donc été blessé grièvement à la tête ?

— Un rien du tout : trois coups de latte sur la *coloquinte !* Sans ma queue tout de même, ce grand *Lansmann* de je ne sais quel régiment me décollait la boule ; j'ai senti le moment où je n'avais plus qu'à courir après pour la ramasser. C'est égal, j'avais mérité pire que ça !

— Cela ne sera rien, tranquillise-toi ; avec un peu de repos et quelques compresses d'eau-de-vie camphrée...

— C'est ce que les carabins m'ont dit. Aussi, depuis hier, j'en ai déjà bu pas mal.

Ici Napoléon ne put s'empêcher de rire de la manière dont le blessé avait jugé à propos de s'appliquer le remède ; puis, reprenant son sérieux, il ajouta d'un ton plein de bienveillance :

— Je sais que tous, vous vous êtes conduits en braves. Que veux-tu?... est-ce de l'argent ?

— De l'argent!... fi donc, mon empereur! j'en ai de trop : ma masse est au grand complet; à votre service...

— C'est donc de l'avancement dans ton régiment?

— Pas si conscrit! je suis trop vieux maintenant. Depuis treize ans j'ai moisi dans les chevrons. Ce que je voudrais..: ô mon empereur!... voyez-vous, ce qu'il me faut... c'est...

Et comme le vieux grenadier mettait une sorte d'hésitation ou plutôt de modestie à faire l'aveu de l'objet de ses désirs, Napoléon tâcha de l'enhardir en lui disant :

— Voyons, explique-toi, parle; je suis pressé, on m'attend.

— Eh bien! c'est le bijou en question que je voudrais, reprit le soldat, la poitrine comme soulagée d'un poids énorme.

— Ah! je comprends... tu n'es pas difficile, toi!... mais l'as-tu mérité?

A cette demande le vieux guerrier redressa la tête avec fierté, et fixant sur l'empereur un regard étincelant, il reprit avec emphase et en traînant chacune de ses paroles :

— Si je l'ai mérité?... Quelle bêtise!... mais, mon empereur, puisque voilà cinq batailles de suite où je fais mon possible pour me faire tuer sans avoir ce bonheur-là : Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, et hier, avec ces grands *Lansmanns* qui ont des casques en pain de sucre et des sabres longs de deux aunes!... Si je l'ai mérité!...

— C'est bon! c'est bon! se hâta d'interrompre Napoléon pour en finir; puisqu'il en est ainsi, je crois que tu l'as bien gagnée; tiens!... Mais promets-moi de te rendre à l'instant à l'hôpital pour te faire soigner.

En disant ces mots, Napoléon avait détaché sa croix et l'avait offerte au soldat.

Celui-ci, en la recevant des mains de l'empereur, était tombé à deux genoux et l'avait portée convulsivement de son cœur à ses lèvres et de ses lèvres à son cœur, sans pouvoir même, dans l'excès de son ravissement, trouver une parole de remercîment. Quant à Napoléon, accoutumé à ces sortes de scènes, il avait profité de l'extase dans laquelle le vieux brave était plongé pour continuer sa marche vers Znaim où il devait aller coucher; seule-

ment, lorsqu'il eut fait une trentaine de pas, il tourna la tête, et apercevant le grenadier qui, resté à genoux à la même place, avait les les bras tendus vers lui, il lui fit de la main un signe amical, comme s'il eût voulu lui dire : *Adieu, nous nous reverrons.*

Le soldat se releva et de nouveau couvrit de baisers cette croix qu'il contemplait avec ivresse ; puis il murmura d'une voix sombre et comme sous le poids d'un remords poignant :

— Et quand je pense que c'est à lui que j'ai refusé hier une pomme de terre !...

VIII.

LES ORPHELINES DE LA LÉGION D'HONNEUR.

ÉCOUEN ET SAINT-DENIS.

Après la victoire d'Austerlitz, un décret daté du champ de bataille assura de nouvelles récompenses au courage malheureux ; et Napoléon, qui déjà disposait des destinées de la France, et réglait pour ainsi dire avec l'épée celles de l'Europe, mu sans doute par une des grandes et sublimes pensées qui lui

étaient habituelles, décida que l'état se chargerait d'élever, à ses frais, les filles, les sœurs et les nièces de ceux que décorait déjà l'étoile de la Légion-d'Honneur. Les enfans des guerriers morts en combattant avec gloire devaient retrouver les soins de la maison paternelle, à Ecouen, dans cette antique demeure des Montmorency et des Condé : ces héros n'auraient pu lui choisir une plus noble destination.

Habitué à rapprocher de lui toutes les supériorités, n'en redoutant aucune, Napoléon chercha long-temps la personne que son expérience, son nom, ses talens, pouvaient placer à la tête de ce nouvel établissement; enfin il choisit madame Campan.

Ecouen était à créer tout entier. La nouvelle directrice commença donc ce grand ouvrage, aidée des conseils de l'élève, de l'ami de Buffon, du comte de Lacépède, alors grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. La surveillance qu'exigeaient la santé, l'instruction et jusqu'aux jeux des élèves, les principes religieux qui servent de base à l'éducation, la distribution méthodique et graduelle du temps

pour chaque étude spéciale, tous ces soins d'une administration compliquée furent compris par madame Campan avec autant de bonheur que de discernement; et l'empereur, qui descendait si facilement des plus hautes pensées politiques à l'examen des moindres détails, qui inspectait un pensionnat de jeunes filles comme il aurait passé la revue de ses vieux grenadiers, voulut connaître tout ce qui concernait l'ameublement, le régime, l'instruction et l'éducation de ses protégées. En conséquence les réglemens intérieurs de la maison lui furent soumis.

Dans le rapport circonstancié que lui adressa madame Campan à ce sujet, il était dit : « Les élèves entendront la messe tous les » dimanches et les jeudis. » Napoléon raya ces derniers mots, et écrivit en marge : « tous les jours; » puis il ajouta au bas du rapport : *C'est très bien.*

Plus tard, dans une conversation que la directrice eut avec lui pour le même objet, elle lui demanda qu'il fût accordé à son établissement des pompiers.

— Votre surveillance doit suffire, dit Napoléon.

— Oui, sire, dans les cas ordinaires; mais puis-je empêcher le feu du ciel?

— C'est juste, vous avez raison.

Et l'empereur, qui sentait toujours la vérité lorsqu'on savait la lui faire découvrir, arrêta qu'à l'avenir quatre pompiers seraient de garde, jour et nuit, au château.

D'après les réglemens de la maison, chaque élève devait prendre soin d'une compagne plus jeune, et lui tenir, pour ainsi dire, lieu de mère. Elles ne pouvaient être admises que jusqu'à douze ans; passé dix-huit, elles retournaient au sein de leur famille, à moins qu'elles ne préférassent être attachées à la maison en qualité de *novices*. Elles ne sortaient jamais. Une élève de semaine, choisie parmi *les grandes*, était chargée de montrer l'établissement aux étrangers, quand ceux-ci en avaient obtenu l'autorisasion délivée par le grand-chancelier. Il ne leur était permis d'écrire qu'à leurs père et mère, à leurs oncles, à leurs tantes et à leurs grands-parens. Elles ne recevaient de lettres que des mains de la directrice.

A six heures du matin en été, à sept heures en hiver, la cloche les appelait à l'église, et de là au déjeuner. Alors elles entraient en récréation. A dix heures elles se rendaient dans leurs classes. On interrompait l'étude, à midi, pour faire le second déjeuner qui ne consistait qu'en un morceau de pain sec; ensuite elles reprenaient l'étude jusqu'à trois heures. Venait alors le dîner, et la récréation jusqu'à cinq heures, puis les ouvrages à l'aiguille jusqu'à sept. Récréation jusqu'à huit; souper et prière du soir. A neuf heures toutes les élèves étaient couchées.

Jamais on ne les laissait seules ou abandonnées à elles-mêmes un moment, ni le jour, ni la nuit; les dames surveillantes ne les quittaient pas : elles couchaient auprès d'elles dans les dortoirs où d'autres dames faisaient encore des rondes d'heure en heure. Chacune des élèves marquait son trousseau, confectionnait son linge; elles commençaient la journée par faire leur lit, approprier et ranger leurs pupitres.

Pour les études, les élèves étaient distribuées en sections : chaque section compre-

nait deux classes; chaque classe était indiquée par la couleur de la ceinture. Tous les trois mois les inspections avaient lieu, et deux fois l'année seulement, sous le nom de ***grand concours***, présidé par le grand-chancelier, accompagné de la directrice, de l'inspectrice générale, de la trésorière et des autres dames dignitaires, les élèves étaient réunies dans une salle immense, appelée ***salle Hortense***, où des prix et des ceintures nouvelles leur étaient distribués (1).

(1) *Le grand concours pour les orphelines de la Légion-d'Honneur* était pour elles comme le jour du jugement dernier : les récompenses y étaient distribuées à chacune selon ses œuvres, et si beaucoup d'élèves sentaient la veille leur cœur palpiter d'espérance en songeant que le lendemain elles seraient proclamées *une des bien*, et qu'elles échangeraient un *ceinture verte* contre une *ceinture violette*, quelques autres redoutaient ce moment parce qu'elles devaient être déclarées, aux yeux de tous, *sujettes insoumises*, et recevoir *la ceinture grise*. Tout, dans ce jour si impatiemment attendu par le plus grand nombre, si redouté par quelques-unes, avait quelque chose d'imposant et de solennel.

Et d'abord on donnait aux élèves des *bas blancs*, ce qui était une grande fête pour elles, car elles n'en portaient habituellement que des *bleus*. Ensuite, au signal de la cloche, elles étaient conduites par leurs *dames surveillantes* dans la *salle d'inspection* où avaient été disposés des gradins en amphithéâtre dont les derniers s'élevaient jusqu'au cintre. Cette vaste salle circulaire avait été décorée à l'avance *d'exemples* d'écriture et de dessins exécutés par les élèves qui avaient été jugées dignes des honneurs de l'exposition. En face de l'amphithéâtre était le fauteuil réservé au grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, avec un bureau ; de chaque côté devaient s'asseoir la surintendante et l'inspectrice générale. D'autres siéges

Jusqu'en 1809, l'organisation de l'institution d'Ecouen ne fut que provisoire ; mais au

étaient çà et là et un peu en avant, pour *les dames dignitaires :* nulle personne étrangère à l'institution ne pouvait assister à cette cérémonie, pas même une mère pour applaudir au succès de sa fille.

— Chut ! silence, mesdemoiselles ! s'écriaient quelques dames, voici M. le maréchal !

Et le grand-chancelier, suivi des dames dignitaires, entrait dans la salle. Alors toutes se levaient en masse ; le cri prolongé de *vive le maréchal !* se faisait entendre de toutes parts : et celui-ci y répondait par des saluts pleins de bienveillance. Lorsque le calme et le silence avaient succédé à l'agitation et aux chuchottemens que cette apparition ne manquait jamais de produire, le grand-chancelier prononçait, debout, un tout petit *discours de circonstance*, qu'à l'exception des dames placées près de lui, personne n'entendait ni n'écoutait, ce qui n'empêchait pas les élèves, une fois que l'orateur avait fini, de s'écrier de nouveau et à tue-tête : *Vive notre bon maréchal !* Celui-ci répondait à ces applaudissemens par de nouveaux saluts.

C'était alors que les deux premières sections descendaient des gradins, et venaient former un demi-cercle autour de la petite table devant laquelle le souverain juge était assis. Il commençait par interroger les élèves, une à une, sur les différens points d'histoire, de géographie et de calcul. Après quoi chacune retournait à sa place. Chaque section venait ainsi subir un examen qui quelquefois ne tournait à l'avantage ni de l'examinateur ni de l'élève. Pour ce cas, la faute en était à l'inspectrice qui, de droit, remplissait les fonctions de souffleur. Au surplus, personne n'attachait une grande importance à cet examen dont le programme était connu un mois d'avance : les élèves réservaient leur amour-propre pour une meilleure occasion, la danse, par exemple.

A un signe de la maîtresse de ronds de jambes, s'élançaient de chaque côté de la salle, en sautillant et en fredonnant, celles des jeunes filles jugées les meilleures danseuses, pour exécuter, au son du piano, une contredanse inédite. Ce dérangement était ordinairement interrompu par les éclats de rire et les battemens de mains des *petites classes*, surtout lorsqu'*une des grandes*, en passant devant le maréchal, faisait une révérence un peu gauche et par trop prétentieuse. Et puis ce n'étaient pas les pieds des figurantes qu'il

mois de mars de cette année, un nouveau décret rendu par l'empereur l'arrêta définitivement : il donnait à la reine de Hollande le titre de protectrice des maisons impériales

fallait examiner pour savoir si les pas était formulés avec grace et précision, c'était le visage de la respectable maîtresse de danse, dont les traits se contractaient à faire peine par l'impatience qu'elle éprouvait lorsque l'une de ses écolières venait à manquer son *solo*. Nouvelles sylphides, ces petites nymphes reprenaient ensuite leur vol aérien pour aller se jucher sur les régions les plus élevées de l'amphithéâtre.

Après le bal venait le concert ; il durait au moins une heure. On y entendait depuis la classique *sonatine* jusqu'à la *brillante fantaisie* de Kalbrenner ; depuis la plaintive romance de Plantade jusqu'au bruyant finale de Spontini. Les divers exercices étaient immédiatement suivis de la distribution des *bons cachets :* c'étaient les prix.

Il ne faut pas croire que ces prix ressemblaient à ceux que l'on donne aux jeunes gens dans les colléges ; ce n'étaient ni de verdoyantes couronnes, ni de beaux volumes dorés sur tranches. Leurs prix à elles, pauvres orphelines de la Légion-d'Honneur, ne consistaient qu'en de petits carrés de papier sur lesquels était écrit le nom de l'élève qui avait su les mériter, avec désignation de la spécialité d'étude dans laquelle elle s'était le plus distinguée. Eh bien ! ce modeste petit morceau de papier, bien fin, bien transparent, entouré d'une simple vignette, causait à celle qui le recevait une joie indicible. Oh ! qu'elles étaient fières de leurs petits papiers !

Cette distribution achevée, on passait à une autre : celle du *pain de midi*. Les bonnes le leur donnaient, et cette fois elles ne le mangeaient pas *tout sec*, grace aux bonbons et aux tablettes de chocolat dont leurs parens avaient eu le soin de les approvisionner, la veille seulement, afin d'être sûrs qu'il leur en resterait pour le lendemain.

Après un moment d'entr'acte et de causeries particulières, de nouveau *chut ! chut ! mesdemoiselles !* appelaient l'attention sur l'institutrice, qui prenait un grand registre dans lequel étaient inscrits les noms des élèves jugées dignes de passer dans une classe supérieure. Alors la distribution des ceintures qui distinguaient

de la Légion-d'Honneur ; la directrice échangea le sien contre celui de surintendante. Du reste, rien ne fut changé aux habitudes intérieures ; seulement un établissement, à peu

ces classes se faisait en commençant par les petites. L'inspectrice nommait d'abord celles des élèves qui, dans chacune des sections, avaient mérité *la médaille ;* le maréchal la leur remettait en les complimentant avecune bonté toute paternelle, puis il distribuait lui-même les nouvelles ceintures aux élèves. La liste épuisée, on en appelait encore quelques autres : mais, hélas ! c'étaient celles à qui la ceinture grise était dévolue ! Elles devaient la garder six mois, de même que la médaille dont leurs compagnes avaient su se rendre dignes. Au reste, cette ceinture était la plus forte punition qui pût être imposée à la maison royale, si on en excepte celle du *renvoi ;* mais cette peine n'était infligée que fort rarement, et pour des motifs extrêmement graves.

Le grand concours achevé, les élèves rentraient un moment dans leurs classes. Là, elles s'embrassaient, se félicitaient franchement au milieu des pleurs, des trépignemens et des plaintes des pauvres amies qui, n'ayant pas eu le bonheur de passer dans une section plus avancée, se désolaient d'être forcées de quitter leurs *intimes.*

L'heure du dîner venue, toutes se rendaient au réfectoire ; et quoique le menu ordinaire fût toujours bon et suffisant, on y ajoutait, ce jour-là, un plat d'excellente pâtisserie avec une crême. C'était l'instant que le maréchal choisissait de préférence pour faire ses adieux.

Enfin cette journée, aussi fatigante que féconde en émotions diverses, se terminait par les justes témoignages de déférence, de gratitude et d'amitié que les pensionnaires prodiguaient à leurs *dames institutrices ;* puis, toutes regagnaient leurs dortoirs, impatientes d'être au lendemain : car le lendemain était *un jour de grand congé.* La plupart d'entre elles étaient bien sûres d'embrasser leurs chères mamans, et de pouvoir leur montrer avec une sorte d'orgueil les bonnes cartes qui leur étaient échues en partage.

(*Note communiquée par* une ancienne élève de la Maison royale de Saint-Denis.)

près semblable à celui-ci, fut crée à Saint-Denis, où les jeunes personnes qui, aux termes du réglement d'admission, ne pouvaient pas être reçues gratuitement, n'y furent pas moins admises en payant 1,000 fr. de pension par an, et même une demi-pension de 500 fr.

Dans une visite que fit Napoléon aux élèves d'Ecouen, il les trouva réunies dans les classes, s'occupant d'ouvrages à l'aiguille. Après avoir adressé à chacune d'elles quelques questions ou un mot obligeant, il demande tout à coup à mademoiselle Brouard combien elle pensait employer d'aiguillées de fil pour faire une chemise :

— Sire, lui répondit-elle, je n'en emploierais qu'une, si je pouvais la prendre assez longue.

Cette réponse, si juste et si naïve à la fois, valut à la jeune élève une chaîne d'or que l'empereur lui donna. Dans son enthousiasme, elle jura de ne s'en séparer jamais.

Six semaines environ après cette visite de Napoléon, qui avait eu lieu dans les premiers jours de janvier 1814, comme il passait par

Écouen pour se rendre au quartier-général, le maître de poste de ce village, qui savait que les élèves attendaient encore les bonbons que l'empereur leur avait promis pour leurs étrennes (ce maître de poste était un ancien lieutenant de la garde qui comptait sa fille au nombre des élèves), eut la hardiesse de lui dire :

— Sire, vos petites protégées comptent toujours sur les bonbons de Votre Majesté.

— Ah ! ah ! je m'en souviens, répondit l'empereur en riant ; eh bien ! je ferai dire à Lacépède de les leur envoyer.

Peut-être y songea-t-il ; mais il est probable que ce furent MM. les Cosaques qui s'en régalèrent, car, tout alléchées qu'elles étaient de cette nouvelle promesse, elles ne tâtèrent pas de ces friandises, parce que bientôt après, des fenêtres du château qui leur servait d'asile, les orphelines de la Légion-d'honneur purent distinguer, dans la plaine qui s'étendait à leurs yeux, les feux des bivouacs russes et prussiens.

Après la restauration, le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur ayant ordonné à la

surintendante de la maison royale de Saint-Denis, qui avait remplacé madame Campan, de faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de l'*usurpateur*, quelques unes rendirent les petits cadeaux qu'elles en avaient reçus. Mademoiselle Brouard garda toujours sa chaîne cachée sur sa poitrine, quoique le réglement défendît aux élèves de porter aucun bijou.

Un jour qu'elle était au bain, une surveillante aperçoit la chaîne et veut la *confisquer*. Dans cette intention, elle ordonne à la jeune personne de la lui livrer. Celle-ci refuse en objectant qu'elle la tient cachée sous ses vêtemens, et qu'ainsi elle n'est pas répréhensible.

Une plainte est aussitôt portée par cette dame à l'inspectrice générale; nouveau refus de la part de mademoiselle Brouard. Celle-ci la mène à l'instant devant la surintendante: toujours même résistance. On la menace de faire venir deux hommes de peine pour la déshabiller et lui ôter de force ce qu'elle s'obstine à ne pas donner de gré; mademoiselle Brouard, bien décidée à ne pas obéir, dit que

c'est un don de l'empereur, et qu'elle le conservera malgré tout jusqu'à la mort. La salle de correction, où elle reste pendant plusieurs jours, ne fait que l'affermir dans sa résolution. Enfin on fait un rapport au grand-chancelier sur la conduite de l'élève, et celui-ci vient à Saint-Denis où il fait donner rendez-vous à sa mère, madame la baronne Jubé, mariée en secondes noces. Il ordonne que toutes les personnes de la maison soient rassemblées dans la salle d'inspection, et là, en présence de toutes ses compagnes, il dégrade la jeune coupable, c'est-à-dire, lui fait ôter sa ceinture ; et puis, dans un discours adressé aux élèves, dans lequel il qualifie d'insubordination ce qui n'est qu'un sentiment naturel de reconnaissance, il leur conseille de profiter de la leçon; après quoi madame la baronne Jubé est engagée à emmener sa fille qui, à partir de ce jour, ne doit plus faire partie de la maison royale de Saint-Denis.

Ce fut une grande désolation parmi les compagnes de la pauvre Brouard qui était généralement aimée ; toutes aussi s'écrièrent qu'on

pouvait les renvoyer en masse, parce qu'elles partageaient les mêmes sentimens.

Quelque temps après, à la première visite que la duchesse d'Angoulême fit à la maison royale, dont elle voulut être la nouvelle protectrice, elle n'eut pas occasion d'être satisfaite des sentimens que les élèves manifestèrent ; les dames ayant ordonné de crier *vive le roi!* toutes les pensionnaires crièrent *vive l'empereur*! ce qui justifie en quelque sorte la froideur que cette princesse témoigna toujours à l'établissement de Saint-Denis et l'enthousiasme que les anciennes élèves manifestaient et font encore éclater aujourd'hui au seul nom de Napoléon, quoique dès ce moment il leur eût été défendu, sous peine de *renvoi*, d'accorder même un souvenir à celui qui fut leur bienfaiteur et leur second père.

IX.

LE JOUR DE L'AN

AU PALAIS DE SAINT-CLOUD.

I.

L'impératrice Joséphine avait dans le cœur tous les trésors de la tendresse maternelle. Ce sentiment, poussé chez elle à l'extrême, se reportait naturellement sur les enfans; aussi en avait-elle sans cesse autour d'elle, et se

plaisait-elle à les questionner et à leur faire de jolis cadeaux. Il ne se passait guère de semaine où elle n'achetât de magnifiques jouets pour les leur distribuer elle-même ; elle y joignait toujours un bon conseil ou une sage recommandation. Que de fois ne vit-on pas le boudoir de l'impératrice ressembler aux beaux magasins de joujoux qui existent dans nos passages !... Mais c'était surtout à l'époque du jour de l'an qu'il fallait voir ce coquet bazar ! En entrant dans l'étroit cabinet qui servait d'antichambre à la salle de bain, on aurait cru entrer dans une des galeries d'Alphonse Giroux ; on y voyait entassés les uns sur les autres des bijoux, des étoffes, des porcelaines et des sacs de bonbons. Il y avait des rouleaux de sucre de pomme qui ressemblaient à des bâtons de maréchal, et des poupées plus grandes que les petites filles à qui elles étaient destinées ; les tambours et les trompettes se trouvaient à côté des régimens de cavalerie légère en plomb et des pistolets en chocolat.

La veille du 1er janvier 1805, Joséphine sachant que le lendemain elle ne pourrait quitter l'empereur de toute la journée, à cause des

grandes réceptions des Tuileries, donna ses ordres à madame de Larochefoucault, sa dame d'honneur, pour qu'elle prévînt les personnes qui devaient venir lui souhaiter la bonne année avec leurs enfans, de ne se présenter que le surlendemain, 2 janvier, à Saint-Cloud, où elle se rendrait tout exprès.

Ce fameux jour arriva bientôt, et, dès le matin, on aurait pu croire que l'impératrice n'était autre qu'une maîtresse de pension. Tous les joujoux, les armes, les bonbons avaient été apportés de Paris.

A midi Joséphine annonça qu'elle allait procéder elle-même à la distribution ; alors on passa dans la salle des prodiges, où petits et grands convoitèrent d'un œil avide les riches babioles étalées çà et là.

Chacun des enfans reçut le cadeau qui lui avait été destiné à l'avance ; après quoi tous l'embrassèrent et lui récitèrent un petit compliment. Il y en eut quelques uns à qui l'émotion ou la joie fit perdre subitement la mémoire ; Joséphine n'eut pas l'air d'y faire attention. A ceux qui, plus tard, devaient entrer dans une école militaire, elle avait fait

un présent analogue à l'état qu'ils voulaient suivre : les uns reçurent un étui de mathématiques, les autres un sabre; presque tous auraient voulu une paire de pistolets : malheureusement il n'y en avait pas pour tout le monde. Dès leur arrivée, les plus jeunes s'étaient élancés sur les chevaux de bois; les poupées et les boîtes à ouvrage étaient échues aux petites demoiselles. Cette distribution d'étrennes achevée, la troupe joyeuse fit un tel tapage que l'impératrice se vit forcée de leur laisser le champ libre, et de se retirer dans sa chambre à coucher : mais à peine fut-elle partie, que des discussions s'élevèrent de toutes parts.

Les petits garçons avaient décidé à l'unanimité qu'on jouerait *à la guerre*, et voulurent enrôler de force les petites filles. Celles-ci s'y étaient opposées en masse; quelques unes même avaient protesté hautement contre cette espèce de violence, lorsque le jeune Achille Zaluski (fils d'un général polonais naturalisé français, pour lequel Napoléon avait la plus grande estime), qui, de sa propre autorité, s'était élu chef de la troupe, décida que celles

des petites filles qui s'étaient montrées les plus récalcitrantes allaient être provisoirement enfermées dans la citadelle pour y rester jusqu'à ce qu'elles consentissent à obéir à ce nouveau mode de conscription, en venant se ranger sous les drapeaux. Or, la citadelle désignée n'était autre que le délicieux boudoir de Joséphine, situé à côté de la petite bibliothèque éclairée par une fenêtre formée d'une seule glace sans tain, et tendue de soie verte, brodée d'abeilles d'argent.

Il fut question un moment d'improviser un conseil de guerre, de juger et même de fusiller la petite Emma, qui, à ce qu'il paraît, s'était mise à la tête de l'opposition, lorsque, fort heureusement pour elle, madame de Larochefoucault vint interposer son autorité, et menacer M. Achille de ne lui donner que du pain sec au goûter, s'il voulait s'opposer à ce que les petites demoiselles jouassent entre elles comme bon leur semblerait; et, dans la crainte qu'elles ne fussent encore inquiétées, elle les fit passer dans la *citadelle*. Une fois ces enfans séparés, il n'y eut plus de contestation : mais en revanche il se fit double tapage.

En entendant ces joyeux rires, Joséphine paraissait enchantée ; mais Napoléon, qui était arrivé à Saint-Cloud sur ces entrefaites pour travailler plus librement, et dont le cabinet était situé positivement au dessous du petit salon bleu, monta chez sa femme et lui demanda d'un ton moitié gai, moitié sérieux, la cause du bruit qui se faisait au dessus de sa tête. Joséphine le lui dit.

— Tu devrais bien, reprit-il, distribuer tes étrennes lorsque je n'y suis pas. Je vais aller moi-même prier tes petits invités de faire moins de vacarme, et s'ils continuent...

—Laisse donc ces pauvres enfans s'amuser, ajouta Joséphine ; ils jouent à la guerre. Est-ce que tu ne fais pas plus de bruit qu'eux, toi ? S'ils te voient, tu les effraieras ; je vais envoyer quelqu'un qui saura bien les contenir.

Ah ! ils jouent à la guerre !... répéta Napoléon en souriant ; cela doit être drôle ; je ne serais pas fâché de voir comment ils s'y prennent.

Et, marchant sur la pointe des pieds, tout en se frottant les mains, l'empereur arrive à la porte du salon. Il écoute un moment et ne

distingue que ces mots : *En avant !... Fonçons !... Je l'ai tué ! ... Ce n'est pas vrai !... Si !... Tiens !... Mort !...* Puis des pleurs se mêlent à des cris immodérés, à des éclats de voix retentissans. Alors Napoléon tourne doucement le bouton de la porte et se montre :

— Eh bien ! qu'est-ce cela ? dit-il d'un ton sévère ; on pleure ici.

A ces mots la petite troupe lève la tête, les armes s'abaissent, tous restent immobiles de surprise et de crainte.

L'empereur promène ses regards sur cette réunion de petits diables tous plus gentils les uns que les autres ; il ne peut s'empêcher de sourire en remarquant la façon grotesque dont chacun d'eux s'est accoutré : celui-ci s'est fait, avec une feuille de papier, un chapeau à trois cornes sur lequel, à défaut de cocarde, il a attaché un énorme macaron ; celui-là a placé sa petite veste sur une de ses épaules pour mieux figurer le dolman d'un hussard ; un autre, le petit Adolphe, s'est dessiné une paire de moustaches avec de l'encre de Chine, et de la palatine d'une petite fille s'est fait une ceinture dans laquelle il a passé un plioir de na-

cre de perle en guise de poignard : ses manches sont retroussées jusqu'au coude ; il tient un pistolet de chaque main. Sous ce déguisement, M. Adolphe a une mine si espiègle que Napoléon s'est assis pour le regarder plus à son aise ; il lui fait signe de venir à lui, et le plaçant entre ses deux jambes :

— Comment vous appelez-vous, monsieur le rodomont ? lui demanda-t-il en tâchant de garder son sérieux.

— Je m'appelle Adolphe.

— Je parie que c'est vous qui avez crié le plus fort tout à l'heure ?

— Dame ! aussi, c'est Achille qui ne veut jamais que je sois le général : c'est toujours lui qui l'est !

— Ce n'est pas juste : chacun doit l'être à son tour. Et où est ce M. Achille ?

—Le voici là-bas ; c'est celui qui a une cuirasse.

Et Adolphe, en se retournant, avait désigné du doigt à l'empereur un petit garçon un peu plus grand que lui, qui s'était fait une espèce d'armure d'un livre de musique sur lequel brillait, en sautoir, une étoile de sucre candi.

— Ah ! ah ! continue Napoléon, je vais lui parler à ce M. Achille, qui s'érige ici en maître.

Et donnant une petite tape sur la joue d'Adolphe, l'empereur le laisse aller et appelle M. Achille. Celui-ci accourt en gambadant, et d'un seul bond vient se placer à califourchon sur les genoux de Napoléon, qui lui dit aussitôt :

— Comment s'appelle votre papa, monsieur Achille?

Il s'appelle le général Zaluski.

A ce nom, la physionomie de l'empereur s'anime, ses yeux deviennent brillans, il attire l'enfant plus près de lui, et, le regardant avec tendresse :

— Zaluski, dis-tu ; mais c'est un de mes bons amis, c'est un brave !... Et toi, qu'est-ce que tu veux être un jour?

— Moi? je veux être comme papa : je veux avoir deux grosses épaulettes en or, avec un grand sabre qui coupe bien.

— Diable !... Et qu'en ferais-tu ?

— Je tuerais tous les ennemis !

— Vraiment ! Mais j'espère bien que d'ici là nous n'en aurons plus.

— Et puis, ajoute l'enfant, je veux avoir

autour du cou un beau ruban rouge, comme papa, avec une belle croix d'honneur bien grande : c'est joli ça!.... mais pas comme celle-là.

En parlant ainsi, Achille arrache l'étoile de sucre candi qu'il a sur la poitrine et la fait craquer sous ses dents.

— Ceci est autre chose, reprend l'empereur ; tu vas un peu vite en besogne. Quel âge as-tu maintenant ?

— J'aurai neuf ans le jour de la fête de maman.

— Eh bien ! dans une vingtaine d'années d'ici...

— Mais je veux tout cela auparavant. Papa m'a dit qu'à dix-huit ans je serais officier.

— C'est que ton père t'a jugé d'après lui. Au surplus cela dépend de toi. En attendant, tiens... lorsque tu auras cassé ton sabre, tu en achèteras un autre.

Et Napoléon avait tiré de sa poche une pièce de 40 francs, et la lui avait donnée. Il engagea ensuite M. Achille à continuer de jouer avec ses petits camarades, et recommanda à tous de faire un peu moins de bruit si cela leur était possible.

— Adieu, mes petits amis, leur dit-il en les quittant; amusez-vous bien; mais surtout ne vous battez pas *pour de bon,* je vous le défends.

Ce serait se tromper que de croire que la recommandation de Napoléon fut suivie à la lettre. Le petit Adolphe, jaloux sans doute de ce que l'empereur avait donné à Achille de quoi acheter un autre sabre, tandis que lui n'avait rien eu que l'oreille tirée, lui chercha querelle sous prétexte qu'il ne voulait pas le laisser le *premier à la tête*, bien que les autres ne fussent pas plus grands que lui. La dispute s'étant échauffée, ils allaient en venir aux mains, lorsque madame de Larochefoucault, suivie des mamans, vint les prévenir que le goûter les attendait. A ce mot magique les sentimens de haine qui animaient les deux petits rivaux furent oubliés pour faire place au désir et à la certitude de se bien régaler.

La petite troupe s'étant mise sur deux rangs, en laissant de côté le privilége de la taille et du grade, se dirigea au pas accéléré, en exécutant des *rrrrans plans plans* avec accom-

pagnement obligé de tambours et de trompettes, vers la citadelle en question, où un buffet magnifique avait été dressé comme par enchantement. L'impératrice était accourue sur le passage de ses petits protégés pour les voir encore une fois, et de ses blanches mains s'était bouché les oreilles tant que le défilé avait duré.

II.

Neuf ans s'étaient écoulés : c'était au commencement de 1814 ; l'Europe, qui naguère encore obéissait aux ordres de Napoléon, s'était liguée contre lui. La grande armée avait fait des prodiges. Après autant de victoires que de combats, fort du succès de chaque jour, l'empereur était venu le 6 mars s'établir à Craone, et pour ainsi dire se camper au milieu des bivouacs de l'armée russe, concentrée sur tous les points environnans.

Là, pendant la nuit, il reconnut lui-même les différentes positions de l'ennemi, et le lendemain, à la pointe du jour, toute l'armée se déploya pour livrer bataille. A huit heures du matin, les cris des soldats signalèrent la pré-

sence de l'empereur : l'action s'engagea. C'était de la possession définitive d'un plateau, pris et perdu alternativement, que dépendait le succès de la journée. La grande difficulté était de pouvoir s'y maintenir, après s'en être emparé une dernière fois. Il est quatre heures; déjà le jour commence à baisser et rien n'est encore décidé. Napoléon jette un regard indécis sur sa vieille garde qui est là, derrière lui, immobile, mais impatiente... Il n'a qu'un mot à dire, et tout peut finir en un instant. Peut-être va-t-il le prononcer, ce mot, lorsque tout à coup un aide-de-camp arrive à bride abattue, en criant :

— L'empereur!... l'empereur!... où est l'empereur?

Napoléon sort aussitôt du groupe de son état-major et s'avance couvert de boue, car il n'y a qu'un instant qu'il a roulé avec son cheval dans un fossé.

— Qu'est-ce? dit-il; me voilà! que me veut-on?

— Sire, reprend l'aide-de-camp en mettant pied à terre, nous sommes maîtres du plateau.

— Enfin!... s'écrie l'empereur, en élevant les bras; qu'on amène mon cheval!

Et tandis que Roustan tient l'étrier, il continue de s'adresser à l'aide-de-camp qui, la figure pâle, l'habit couvert de sang, semble avoir à peine la force de se tenir debout.

— Qui vous envoie?... Est-ce le maréchal ou votre général?

— Sire... ce n'est pas mon général; il a été tué sur le plateau par les grenadiers russes... et... moi-même... je...

Il n'en put dire davantage : ses yeux se ferment, il chancelle et tombe.

— Qu'on prenne le plus grand soin de cet officier, dit Napoléon d'une voix émue; il est capitaine..... Un moment, messieurs, attendez!

Détachant sa croix aussitôt, il se baisse et la place sur la poitrine du jeune aide-de-camp blessé mortellement. Celui-ci fait un dernier effort; il saisit la main de l'empereur, et la portant à ses lèvres, lui dit d'une voix entrecoupée et presque éteinte :

— Ah! sire... je meurs content. Je l'avais bien dit à Votre Majesté, il y a neuf ans, à

Saint-Cloud, que je serais digne un jour de porter cette croix... Sire, vous ne me reconnaissez donc pas?... Je suis Achille Zaluski... Dites à mon père que je suis mort digne de lui;... quant à ma pauvre sœur...

A ces mots sa tète se pencha, ses lèvres s'agitèrent encore; mais on n'entendit plus rien.

Pendant ce temps Napoléon l'avait regardé avec attention et comme en cherchant à rappeler un souvenir confus; les dernières paroles du jeune aide-de-camp le firent tressaillir.

— Oui, oui, noble enfant, je m'en souviens, dit-il d'une voix étouffée par l'émotion qu'il éprouvait. A cheval, messieurs, ajouta-t-il en élevant la voix; puis, en passant devant le front d'un escadron de la garde rangé en bataille, il s'écria :

— Hors de selle, grenadiers! la bataille est gagnée.

Il continua sa route suivi de son état-major et aux cris prolongés de vive l'empereur! qui se faisaient entendre sur toute la ligne.

Alors quelques-uns des grenadiers qui ve-

naient de mettre pied à terre s'approchèrent d'Achille, dont le corps était resté là gisant près de son cheval, couvert d'écume. L'un d'eux, après l'avoir considéré quelque temps en silence, hocha la tête, et se croisant les bras sur sa poitrine, murmura d'un ton de compassion :

— Pauvre lieutenant ! si jeune ! Napoléon le fait capitaine ; il lui donne sa propre croix... Eh bien ! pas du tout ! plus personne !... C'était pourtant pas le cas de mourir.

— Qu'est-ce que tu marmottes là, à toi tout seul ? reprend aussitôt un brigadier qui s'était penché sur le corps du jeune homme, croyant qu'il respirait encore. Quelle bêtise !... puisque le lieutenant lui avait promis, il y a neuf ans, de se faire tuer aujourd'hui ; tu n'as donc pas compris ce qu'il a dit ?

Le lendemain, Achille reçut les honneurs dus aux braves qui meurent pour la patrie.

Deux jours après, et tandis que Napoléon prenait toutes ses dispositions pour enlever Reims aux alliés, il aperçut le général Zaluski : il le fit appeler.

— Général, lui dit-il d'un ton grave, votre

fils est mort au champ d'honneur : le saviez-vous ?

— Sire, je le savais.

— Il a une sœur, n'est-ce pas ?

— Oui, sire... Elle n'avait plus que lui et moi.

— Et moi, donc ! reprit vivement Napoléon ; vous m'oubliez, général ! J'ai signé hier son admission à mon institution impériale d'Ecouen ; je me charge de sa dot. J'avais décoré son frère. Général, je vous ai fait ce matin grand-officier de la Légion-d'Honneur...

— Merci, merci, sire !... Mais mon fils !... Je n'ai plus de fils...

Et comme deux ruisseaux de larmes coulaient sur les joues pâles et amaigries du vieux Polonais, Napoléon mit pied à terre avec précipitation et lui tendant les bras :

— Viens, mon pauvre Zaluski, lui dit-il d'un ton pénétré, viens embrasser ton empereur, car lui aussi est bien malheureux !

A ces mots, le père d'Achille se précipita dans les bras de Napoléon, en laissant un libre cours aux sanglots qui le suffoquaient.

Mademoiselle Zaluski entra à Ecouen pour

passer presque aussitôt à la maison royale de Saint-Denis. Seulement l'empereur n'eut pas le temps de la doter comme il le voulait, parce qu'on l'envoya bientôt, lui aussi, pleurer à Sainte-Hélène un fils vivant, mais exilé comme lui. Le souvenir d'Achille est toujours présent à la mémoire de sa sœur. Dernièrement encore, en me parlant de lui, les yeux de la fille du brave Polonais étaient baignés de pleurs ; elle me montrait silencieusement, dans un cadre noir placé au-dessus de sa cheminée, une couronne dont les feuilles étaient vieilles et jaunies, un petit sabre d'enfant et une croix de la Légion-d'Honneur : c'étaient la première couronne qu'Achille avait su mériter au Lycée Impérial, les étrennes qu'il avait reçues de l'impératrice Joséphine à Saint-Cloud, et la décoration que l'empereur avait détachée de sa poitrine, à Craone, pour la poser sur le cœur encore palpitant de son frère.

X.

BAYONNE ET MARRAC

EN 1803 (1).

Depuis 1791 jusqu'à 1814, une seule nation et un seul homme en Europe ont eu une pen-

(1) C'est à M. Morel, un des rédacteurs habitués de *la Nouvelle Minerve*, qu'est dû cet article si remarquable sous le rapport de l'authenticité des faits qu'il contient. Jusqu'à présent, peu d'écrivains avaient traité la grande question de la guerre d'Espagne d'une manière aussi précise et aussi intéressante.

(Note de l'éditeur.)

sée et un but : cette nation et cet homme sont la France et Napoléon. Les revers des autres puissances doivent être attribués en grande partie à leur étonnement et à leurs indécisions ; c'est là surtout qu'il faut chercher la cause des malheurs de l'Espagne à cette époque. La France et Napoléon marchaient avec leur force à la conquête de la domination politique et militaire ; les autres nations qu'ils ont eu à combattre prenaient ou abandonnaient des alliances inutiles ou malheureuses ; s'endormaient parfois dans d'étranges illusions, ou se précipitaient tout à coup dans de folles agressions. Dans les époques de lutte et de travail social, la fortune et la puissance appartiennent à celui qui a choisi un but, qui en a conscience et qui dévoue à ce but son intelligence et son énergie.

La révolution française ne trouva quelque sympathie en Espagne que dans les classes éclairées. Les classes inférieures, c'est-à-dire l'immense majorité de la population, poussèrent un cri de réprobation et de haine. Le saint-office lui-même se chargea de surveiller la frontière et d'empêcher l'infiltration de l'es-

prit révolutionnaire. Charles IV, roi débonnaire et facile, simple dans ses goûts et dans ses habitudes, gouvernait l'Espagne. Incapable de régner dans des temps difficiles, habitué au joug depuis sa jeunesse, il se dévoua à toutes les dépendances, et tomba enfin dans celle d'Emmanuel Godoy, qu'on vit s'élancer de la couche adultère de la reine aux premiers grades militaires, aux premières dignités de la grandesse, enfin au gouvernement absolu de l'Espagne. Cependant ni les talens, ni l'énergie, ni les services, ne justifiaient cette fortune extraordinaire : homme d'état médiocre, homme de guerre plus médiocre encore, une prédilection royale, aveugle, put seule l'élever aussi haut et courber devant lui les Aranda, les Cabarrus, les Uzquizo, les Saavedra et les Jovellano. Homme d'esprit ordinaire, seigneur fastueux, d'ailleurs irrésolu et faible au milieu des circonstances qui réclamaient une tête intelligente et une main forte, il a été un instrument dans les mains de Napoléon, et un jouet dans celles des événemens. Il a conservé cependant quelques droits à la reconnaissance de la nation espagnole : des

améliorations intérieures ont été conquises par lui sur les préjugés, ces habitudes traditionnelles de l'ignorance. Les sciences, les arts, l'industrie, lui doivent un certain développement : on cite ses attaques contre l'hypocrisie sacerdotale. Dans une époque de paix et de quiétude générale, Godoy eût été un ministre habile et progressif ; mais au milieu de cette longue tempête qui bouleversa tous les élémens de la société moderne, il dut être écrasé par la tâche immense qu'il avait devant lui.

L'hésitation que la cour d'Espagne mit à reconnaître Joseph Bonaparte comme roi de Naples ne fut pas perdue pour Napoléon, et on se souvient de ses paroles : « Charles IV ne veut point reconnaître mon frère pour roi des Deux-Siciles ; son successeur le reconnaîtra. »

C'est à la même époque sans doute qu'il conçut une première idée d'invasion.

Un ambassadeur russe intrigua alors à Madrid, et conçut avec le prince de la Paix et l'ambassadeur du Portugal un plan d'attaque que l'Angleterre devait seconder vigoureusement. Aucune précaution matérielle n'avait été prise encore, et déjà Godoy lançait son

intempestive et malhabile proclamation du 6 octobre 1806, à laquelle Napoléon ne daigna pas même répondre. Mais c'était une déclaration de guerre et un utile enseignement dont il devait profiter plus tard. L'Espagne, gouvernée par une famille dont les intérêts devaient être utiles aux siens, serait toujours prête à se rallier à ses ennemis lorsqu'elle en croirait l'occasion favorable, ou lorsque d'autres mains viendraient à diriger plus énergiquement et avec plus d'intelligence sa volonté et ses sympathies. Napoléon songeait déjà à mettre un pied en Espagne, et à briser, par l'épée, ces dispositions hostiles qui n'avaient pas encore le courage de se déclarer.

Cependant Godoy ne tarda pas à rétracter son manifeste ; et d'ailleurs la cour vivait complaisamment sur cette promesse de Napoléon, que rien ne serait entrepris avant la mort de Charles IV.

Telle était la situation de l'Espagne, lorsque le ***deuxième corps d'observation*** se rassembla à Bayonne, sous prétexte d'appuyer le premier corps du général Junot, dans l'éventualité d'une attaque anglaise.

Dans les premiers jours de février, les Français étaient maîtres, sur toute la ligne, de Figuières, de Barcelonne, de Pampelune et de Saint-Sébastien. Au mois de mars, le corps du maréchal Bessières entra en Espagne. De la Bidassoa au Duéro, et de Barcelonne à Saint-Sébastien, le pays était couvert de soldats; l'invasion avait lieu, et les Espagnols, frappés d'une douloureuse stupeur, s'apercevaient déjà que tout moyen de résistance leur était arraché.

Pendant que les armées françaises se succédaient dans le nord de l'Espagne, une révolution de palais éclatait à Aranjuez et à Madrid : Charles IV abdiquait le 18 mars, et abandonnait le trône au prince des Asturies, Ferdinand VII. Le prince de la Paix, découvert, insulté et maltraité, ne dut la vie qu'à quelques gardes-du-corps. Sur ces entrefaites, l'armée française marchait vers Madrid, où elle arriva le 23, accueillie par une curiosité mêlée d'inquiétude. Le 24, Ferdinand VII fit son entrée, et les transports de la foule ne durent pas lui donner la prévision de ces

événemens terribles qui le menacèrent plus tard.

Napoléon était parti de Paris le 2 avril 1808. Afin qu'on ne pût élever le moindre doute sur son intention de se rendre jusqu'à Burgos au-devant de Ferdinand VII, des voitures chargées de meubles de la couronne, des équipages et des employés de la maison impériale, étaient déjà entrés en Espagne ; les relais étaient prêts et des appartemens disposés sur la route. Cette démonstration vainquit la résistance de Ferdinand VII. Il quitta Madrid le 10 du même mois, accompagné de ses conseillers ordinaires, les ducs de l'Infantado et de San-Carlos, Cévallos et le chanoine Escorquitz. Le général Savary, aide-de-camp de l'empereur, ne quitta pas sa voiture jusqu'à Vittoria : les routes étaient couvertes de troupes françaises qui fermaient derrière le jeune roi le chemin de Madrid.

Un pressentiment encore vague du piége dans lequel Ferdinand VII se précipitait semblait s'être emparé des populations espagnoles. Partout aussi les dévoûmens les plus généreux s'offraient à lui ; à Vittoria, Luiz de Urquijo

et Hervas lui reprochaient énergiquement sa folle confiance; Maron-Carréa tenait deux mille douaniers résolus à l'arracher aux Français; le duc de Mahon, commandant-général de Guipuscoa, lui promettait à son tour de couvrir sa fuite en Aragon; le peuple enfin, animé de je ne sais quel instinct prophétique, se pressait autour de sa voiture et coupait les traits de ses attelages; mais Ferdinand aima mieux écouter les conseils intéressés du généralissime de l'Escurial et du chanoine Escorquitz : le 20 avril il avait passé la Bidassoa.

L'accueil empressé fait au général Junot et au prince Murat avait préludé aux fêtes solennelles et enthousiastes de l'arrivée de Napoléon : déjà son voyage était annoncé.

De Bordeaux à Bayonne, des populations entières se portaient sur la grande route, et abandonnaient leurs travaux pour voir une fois cet homme dont le nom retentissait depuis dix ans au fond du village le plus obscur. L'empereur arriva à Bayonne le 14 avril, à neuf heures et demie du soir. Une foule immense s'était précipitée dès le matin sur la route de

Bordeaux; la longue rue Maubec à Saint-Esprit, la place, les deux ponts, les quais, étaient jonchés de verdure et resplendissaient de la plus brillante illumination; les cloches, malgré les prescriptions catholiques du jeudi saint, sonnaient à grandes volées; le canon tonnait sur les remparts, à la citadelle, dans le port; et, du milieu de ce bruit, de cette foule, de cet éclat, de bruyantes acclamations dominaient un moment tous les bruits. C'était vraiment un sublime spectacle que cette marche de nuit à travers une ville presque en délire d'admiration et de curiosité.

Les gendarmes d'élite et les lanciers polonais escortaient les voitures impériales autour desquelles se pressaient un nombreux état-major, les deux compagnies à pied et à cheval de la garde d'honneur de la ville, et une troisième compagnie de garde d'honneur basque, les plus beaux hommes choisis dans un pays où la beauté physique est commune. Le berret bleu national orné d'un large gland rouge, une veste ou jaquette rouge, la culotte et la demi-guêtre noires, tel était le costume pittoresques que les Basques avaient adopté, et

que faisaient encore mieux valoir leurs tailles nerveuses et élevées.

La garde d'honneur de Bayonne portait le grand habit rouge, le pantalon de casimir blanc, les guêtres noires ornées d'un gland d'argent, et le shako de velours noir surmonté d'une aigrette blanche. C'était le coup d'œil le plus riche et le plus varié.

Napoléon descendit à l'hôtel du gouvernement que la ville avait fait meubler et décorer avec élégance; mais il ne tarda pas à choisir le château de Marrac, bâti par la veuve de Charles II. Il l'acheta, ainsi que le domaine de Saint-Michel, à un négociant de la ville, pour une somme de 80,000 francs, et il y fixa sa résidence. La position si riante, les ombrages magnifiques et le vaste terrain situé derrière le château firent donc la fortune et la célébrité de Marrac. Une sorte de ville provisoire y fut créée : des barraques en bois servirent de logement à la garde impériale, qui devait faire le service du château avec la garde d'honneur; une belle route, construite comme par enchantement par une population entière d'ouvriers et de soldats, s'ouvrit jus-

qu'à Bayonne, et cette succursale brillante et animée se remplit d'officiers, de fonctionnaires et d'équipages. Tous les travaux étaient pour ainsi dire suspendus, et la ville tout entière, joyeuse, en habits de fête, se portait chaque jour à Marrac pour admirer ce nouveau quartier que la présence de Napoléon et l'activité qu'il jetait autour de lui avaient pour ainsi dire improvisé.

Le parc de Marrac fut bientôt transformé en un camp de manœuvre, et c'est là que Napoléon, vêtu le plus habituellement de l'uniforme de colonel des chasseurs de sa garde, passait en revue et animait de ses regards et de sa voix les troupes qui entraient successivement en Espagne. On prétendit que les corps qui se rendaient en Espagne étaient mécontens : les Français n'avaient pas l'habitude d'être mécontens en entrant en campagne, c'était tout le contraire. Berthier, Duroc, de Champagny, Murat, Talleyrand et M. de Pradt, aumônier de l'empereur, quittaient peu le château. Ils furent tous plus ou moins initiés aux projets de Napoléon sur le sort des princes espagnols.

La députation portugaise, envoyée de Lisbonne pour complimenter l'empereur, l'attendait à Bayonne; elle lui fut présentée à l'hôtel du gouvernement quelques heures après son arrivée. Napoléon ne donna pas le temps au comte de Lima, qui en était le chef, de commencer la harangue qu'il avait sans doute préparée, et il prit lui-même brusquement la parole, en disant :

— Je ne sais pas ce que je ferai de vous; cela dépendra de ce qui va se passer dans le midi. Êtes-vous d'ailleurs dans le cas de faire un peuple? Avez-vous le volume nécessaire pour cela? Vous êtes abandonnés par votre prince; il s'est fait conduire par les Anglais au Brésil. Il a fait là une grande sottise, et il s'en repentira.

Puis, en se retournant vers M. de Pradt, il ajouta d'un air très gai :

— Il en est des princes comme des évêques, il faut qu'ils résident. N'est-ce pas, monsieur l'abbé?

Et s'adressant ensuite au comte de Lima, il lui demanda quelle était la population du Por-

tugal ; et, comme s'il répondait à sa propre question :

— Deux millions ? ajouta-t-il.

— Sire, plus de trois, répondit le comte.

— Ah ! je ne savais pas, répliqua Napoléon. Et Lisbonne, 150,000 ames ?

— Sire, plus du double, reprit encore le comte.

— Ah ! je ne le croyais pas, continua toujours l'empereur. Enfin, que voulez-vous, vous autres Portugais ? finit-il par dire brièvement ; voulez-vous être Espagnols ?

A ces mots, le comte de Lima se grandissant de dix pieds, s'affermissant dans son attitude, et portant la main sur la garde de son épée, d'une voix qui ébranla les voûtes de l'appartement, répondit :

— Non, sire, jamais !

Les anciens héros portugais n'auraient pas mieux dit.

Napoléon promit cependant de réduire la contribution de guerre frappée sur le Portugal ; il adressa quelques paroles affables aux membres les plus influens, tels que l'évêque

de Coïmbre, le marquis d'Abrantès, Pereyra de Mello et le grand inquisiteur du royaume. La députation se retira et se hâta d'adresser aux Portugais une adresse pleine de confiance dans les bonnes dispositions de l'empereur. Il est positif que le NON énergique du comte de Lima lui avait beaucoup plu.

Le lendemain de l'arrivée de l'empereur, les visites officielles se succédèrent sans interruption à Marrac; les autorités civiles et militaires, des fonctionnaires, des négocians, furent présentés à l'empereur, pendant que les dames de la ville faisaient leur cour à l'impératrice. Napoléon s'informa auprès de M. Detchegaray, maire de Bayonne, des besoins de la ville, et il n'a pas tenu à lui plus tard que les embellissemens et les améliorations projetés ne fussent réalisés. On l'a accusé de froisser quelquefois par sa brusquerie; mais Napoléon n'avait pas l'habitude des lieux communs; la phrase était pour lui un luxe dont il ne faisait usage que dans ses momens d'intimité. Dans la discussion publique, sa parole était brève, saccadée; mais son esprit supérieur y jetait toujours des éclats de lumière qui éclairaient

tout à coup les questions les plus embarrassées.

Napoléon semblait affectionner beaucoup les environs de Bayonne ; les excursions en voiture, à cheval ou en canot prenaient une partie de sa journée, et ces promenades n'étaient pas perdues pour la ville dont il étudiait sur les lieux mêmes les besoins et les améliorations. Il visita la barre, les quais, les chantiers et les magasins de construction, le cours des deux rivières, les arsenaux, etc., et si les événemens militaires n'avaient appelé ailleurs toute son attention et toute son activité, la ville de Bayonne, que le séjour de l'empereur enrichissait, aurait reçu plus tard d'impérissables témoignages de son passage.

La barre surtout était le but de ses plus fréquentes promenades, et ses variations, ses dangers et son avenir le préoccupaient vivement. On raconte que, dans un de ces momens où il eût voulu que les élémens eux-mêmes cédassent à sa volonté, il fit armer la chaloupe du pilote-major, s'y embarqua avec lui, et là, au milieu des brisans, on le vit jeter lui-même la sonde et déterminer un tirant

d'eau de quinze pieds et demi ; il avait porté à un pied environ la chute de la lame. Napoléon voulait à tout prix que la frégate la *Comète*, de quarante-huit canons, qui se trouvait au Passage, se rendît immédiatement à Bayonne. Le commandant de la frégate, M. Maunier, lieutenant de vaisseau, reçut ordre de laisser même son artillerie au Passage et de ne conserver que le tirant d'eau nécessaire. En effet, le lendemain la *Comète* attaqua vigoureusement la barre, donna un terrible coup de talon et entra toutes voiles dehors, au milieu de l'étonnement d'une immense population. Tous les officiers de marine consultés avaient déclaré l'entrée de la *Comète* impossible.

Le tumulte populaire d'Aranjuez et l'abdication forcée de Charles IV avaient servi merveilleusement les projets de l'empereur, dont la politique tendait évidemment à éteindre la dynastie régnante en Espagne et à y substituer la sienne. Il aurait voulu peut-être que Ferdinand régnât sous la condition d'une sorte de traité de vasselage ; mais il ne pouvait vouloir à aucun prix qu'il y régnât par l'accla-

mation du peuple et de l'armée. Médiateur naturel entre le père et le fils, il ne tarda pas à exiger du fils, par le père, une abdication qui lui donnait l'Espagne. Lorsqu'on a appelé déloyale cette conduite de Napoléon, on avait oublié que Godoy lui avait déclaré la guerre en 1806; la politique d'ailleurs n'est pas un traité de morale domestique, et Napoléon avait le plus haut intérêt à arracher un drapeau à l'insurrection qui n'avait pas encore éclaté. Cet acte hardi ne fit que hâter les événemens.

Charles IV, qui n'avait cessé de témoigner la plus vive affection à Napoléon, lui adressait d'Aranjuez une protestation contre les événemens du 19 mars, et une lettre dans laquelle il lui confiait sans réserve le sort de sa couronne et celui de l'Espagne. Aussi, le surlendemain de son arrivée à Bayonne, Napoléon, fort de cet appui moral, écrivait à Ferdinand, alors à Vittoria, pour blâmer sévèrement les scènes d'Aranjuez.

« Je ne suis point juge de ce qui s'est » passé, disait-il; mais ce que je sais bien, » c'est qu'il est dangereux pour les rois d'ac-

» coutumer les peuples à répandre le sang et
» à se faire justice eux-mêmes. Je le dis à Votre
» Altesse Royale, aux Espagnols et au monde
» entier : si l'abdication du roi Charles est de
» pur mouvement, s'il n'y a pas été forcé par
» l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez, je ne
» fais aucune difficulté de l'admettre, et je
» reconnais Votre Altesse Royale pour roi d'Es-
» pagne. Je désire donc causer avec elle sur
» cet objet, etc. »

Ainsi Napoléon ne promettait rien, et ne caressait même pas ; c'était à Ferdinand, qui fut depuis si sombre, si astucieux et si méfiant, à apprécier avec plus d'intelligence les événemens qui avaient lieu autour de lui.

Ferdinand arriva à Bayonne le 20 avril ; des appartemens lui avaient été préparés dans la maison Dubroc, sur la place d'Armes, où il descendit avec son frère don Carlos. Vers les trois heures de l'après-midi, Napoléon se rendit à cheval, et au milieu d'un nombreux état-major, auprès du prince espagnol qu'il embrassa aux acclamations de la foule. A six heures, les voitures impériales emportèrent à Marrac les deux princes et les grands seigneurs

espagnols qui les accompagnaient. Napoléon et l'impératrice leur firent le meilleur accueil; et, après un dîner très bienveillant, la jeune cour, comme on l'appelait à Madrid, fut reconduite à Bayonne. Aussitôt après, le général Savary, au nom de l'empereur, somma Ferdinand de remettre la couronne d'Espagne en échange du petit royaume d'Étrurie qu'il lui fit offrir. Le prince espagnol repoussa d'abord la proposition qui lui était faite; mais il devait bientôt être forcé d'y accéder.

Le jour du départ de Ferdinand, Murat avait exigé à Madrid la mise en liberté du prince de la Paix, qui arriva à Bayonne, sous escorte espagnole, le 26 avril. Il précédait de quatre jours l'arrivée de Charles IV et de la reine Marie-Louise, qui occupèrent à l'hôtel du Gouvernement les mêmes appartemens que Napoléon avait échangés contre le château de Marrac. Une longue file de voitures, de chevaux, suivaient le cortége, et semblaient annoncer une longue absence. On eût déjà dit une cour exilée emmenant à la hâte ses meilleurs serviteurs. Charles IV se rendit à Marrac, où il fut reçu par Napoléon entouré

de tous les officiers de sa maison. Un mal de jambe rendant sa marche pénible, il dit à l'empereur en montant l'escalier de Marrac, et en s'appuyant sur son bras :

— Soutenez-moi, mon frère, j'en ai besoin.

Napoléon répondit en souriant :

— Appuyez-vous, et ne craignez rien, je suis fort, moi !

Une foule immense couvrait la route de Marrac et les abords du château. Le séjour de l'empereur et de tant de hauts personnages, les questions si graves qui devaient recevoir une solution à Bayonne, enfin le spectacle extraordinaire que la population avait chaque jour sous les yeux, l'avaient jetée en dehors de ses conditions d'habitude et de travail : c'était à chaque instant une nouvelle fête, un nouveau concours, un nouvel événement, qui venaient entretenir l'attention et les conjectures. Aussi la première entrevue de Napoléon et de Charles IV fut-elle étudiée par des milliers de regards qui cherchèrent à y lire, les uns les sentimens du vieux roi, et les autres les projets de Napoléon.

Charles IV, vieillard de haute taille et de

manières simples, portait sur ses traits ce caractère facile et débonnaire qui avait compromis l'Espagne, et qui l'avait soumis lui-même, pendant tout son règne, à la volonté de la reine Marie-Louise, et par elle, au joug du favory Manuel Godoy. Du reste, il avait accepté avec empressement ces deux influences, et en arrivant à Bayonne, son unique pensée, son unique but consistait à obtenir de Napoléon une vie paisible et obscure avec la reine sa femme et le prince de la Paix, dont il ne pouvait plus se séparer. Il n'y avait plus à craindre que le vieux nom de Bourbons impressionnât les peuples; les Bourbons d'Espagne d'ailleurs n'étaient plus français, même à leurs yeux : les petits-fils de Louis XIV avaient oublié leur langue-mère.

Ferdinand fut bientôt circonvenu pour la cession de la couronne; la reine et Godoy y mirent plus d'insistance et d'emportement. L'insurrection du 2 mai à Madrid donna plus d'impatience à Napoléon, et le chanoine Escorquitz lui-même conseilla l'obéissance à son royal élève. Ce jour-là, en revenant du palais du roi Charles, l'empereur traversa avec agi-

tation les appartemens du château de Marrac, se rendit dans le jardin, et, après avoir fait trois ou quatre tours avec beaucoup d'agitation, il appela toutes les personnes qui se trouvaient présentes, et, comme un homme plein d'un sentiment qui l'oppressait, il se mit à raconter dans ce style animé, pittoresque, plein de la verve et de l'originalité qui lui étaient familières, tout ce dont il venait d'être témoin : il frissonnait. Ses tableaux avaient transporté ses auditeurs au milieu des acteurs de cette horrible scène. Il peignait le roi Charles se plaignant à son fils de ses conspirations, de la perte de la monarchie que lui-même avait conservée entière au milieu des désordres de l'Europe, des outrages faits à ses cheveux blancs. « C'était, dit-il, le roi Priam. » Ce furent ses expressions, lorsque s'arrêtant tout à coup, et après un moment de silence :

— La scène devenait fort belle, ajouta-t-il, quand la reine est venue l'interrompre en éclatant en menaces et en invectives contre son fils; et, après lui avoir reproché de les avoir détrônés, elle m'a demandé de le faire monter sur l'échafaud. Quelle femme! quelle

mère! s'écria-t-il; elle m'a fait horreur! elle m'a intéressé pour son fils!

Le 6 mai, Ferdinand rendit la couronne à Charles IV, qui en avait déjà disposé en faveur de Napoléon dans un traité signé la veille, et renonça à tous ses droits d'héritier: les infans don Antonio, don Carlos et don Francisco adhérèrent à la même renonciation. Cependant Ferdinand avait fait ses réserves dans une lettre adressée à la junte du gouvernement; mais l'acte solennel de renonciation était déjà connu, et la junte eut la faiblesse de déclarer que les ordres de Ferdinand VII étaient inexécutables. Ils ne le furent pas pour le peuple!

Charles IV et Ferdinand VII partirent successivement, le premier pour le château de Compiègne qui lui était assigné avec une liste civile de 30,000,000 réaux, et le second pour Valençay avec une rente apanagère de 400,000 fr. et une rente viagère de 600,000 sur le trésor de France. En même temps Napoléon convoqua, à Bayonne, pour le 15 juin, une assemblée de notables ou junte extraordinaire, composée de cent cinquante mem-

bres pris dans le clergé, la grandesse, la haute noblesse, l'armée de terre et de mer, les universités et le commerce. Après la réponse de la junte d'état, déjà consultée par le prince Murat, et à qui il ne restait rien qu'un rôle d'obéissance à jouer désormais, Napoléon proclama, par un acte du 6 juin, Joseph Napoléon roi d'Espagne et des Indes. Le peuple seul protesta contre cette usurpation des droits de la nation espagnole, et il protesta matériellement par l'insurrection. Aucun des corps officiels n'osa faire entendre une parole de résistance, et le cardinal primat des Espagnols, quoique Bourbon, fut le premier à envoyer à Bayonne l'adhésion la plus dévouée et la plus explicite.

Joseph, arraché à son paisible et attrayant royaume de Naples, arriva le 7 juin, quelques heures après la promulgation de l'acte qui lui donnait la couronne d'Espagne. Napoléon alla au-devant de lui et le fit monter dans sa voiture, pour l'entretenir tout d'abord des intérêts puissans qui commandaient son acceptation.

— Je peux mourir, lui dit l'empereur; Mu-

rat, qui a un parti dans l'armée; Eugène, qui, jeune encore, a conquis l'estime de la nation, se disputeront ma succession avant que vous puissiez arriver du fond de l'Italie pour la recueillir. Il ne faut pas que la couronne de France sorte jamais de notre famille. Votre place est en Espagne. Là, en cas de malheur, vous me succédez naturellement et sans obstacle. D'ailleurs, ces arrangemens terminent nos querelles de ménage. Je donne Naples à Lucien.

La voiture qui portait les deux frères traversa rapidement la ville et s'arrêta à Marrac. Joséphine, entourée de ses dames, reçut son beau-frère au pied de l'escalier du château. Les grands d'Espagne, réunis en grand nombre dans le grand salon, se précipitent au-devant de lui et le nomment leur roi, aux acclamations des officiers des deux nations et de toutes les personnes qui assistaient à ce brusque événement.

La junte extraordinaire, convoquée par l'empereur pour le 15 juin, se réunit au jour indiqué. Sur cent cinquante députés appelés, quatre-vingt-six seulement avaient pu se

rendre à Bayonne; les autres avaient été retenus par l'insurrection ou s'en étaient déclarés les chefs. La junte extraordinaire tint ses séances à l'évêché, sous la présidence de M. de Aranza, dernier ministre des finances de Ferdinand VII. M. de Urquijo, patriote éclairé, en était secrétaire. Un grand nombre de ces députés avaient bien compris toute l'irrégularité de leur convocation; mais ils avaient compris aussi qu'il fallait tourner au profit du pays les changemens opérés par une politique ambitieuse, et ils avaient obéi. L'Espagne était livrée à un tel bouleversement, que leur mission était déjà une sorte d'amélioration.

La constitution de Bayonne fut adoptée en onze séances. Une douzième séance fut consacrée au serment. Le nouveau roi s'y rendit. En face du trône, un Évangile avait été placé sur une sorte de prie-dieu recouvert d'une étoffe de velours cramoisi. Joseph jura le premier d'être fidèle à la constitution, et les députés jurèrent d'être fidèles au roi. En même temps, du fond de sa retraite de Valençay, Ferdinand lui adressait, au nom de son frère, de son oncle et au sien, le témoignage de

toute sa satisfaction pour le choix qui l'avait porté au trône. Le roi Joseph partit pour Madrid, le 9 juillet, avec tous les députés de la junte et les grands seigneurs espagnols qui avaient formé, trois mois auparavant, le cortége de Ferdinand VII. La bataille de Rio-Seco, gagnée par le maréchal Bessières sur l'armée de Blake et de Cuesta, lui rendit plus facile et plus sûr le chemin de la capitale.

Enfin Napoléon quitta Bayonne le 21 juillet, non sans laisser derrière lui une grande prospérité dont il avait été l'occasion par son séjour à Bayonne, et par les événemens politiques dont cette ville avait été le théâtre.

XI.

LE JEUNE VÉLITE.

Il avait dix-huit ans ; ses études étaient terminées ; la lecture des bulletins de l'immortelle campagne d'Austerlitz avait enflammé son imagination ; il voulut être militaire. Son père le présenta au général qui commandait le département et il fut admis à l'honneur de servir dans la garde impériale en qualité de

vélite (1). Arrivé à Paris, il fut incorporé dans les chasseurs à cheval qu'on appelait *les Guides*, alors le plus beau corps de l'armée, ces enfans gâtés de l'empereur qui les connaissait

(1) Pour compléter en quelque sorte cet article, si plein de vérité, nous croyons faire plaisir à l'auteur qui s'est caché sous le pseudonyme *du Grognard du Morvan*, en publiant la note suivante qui nous a été communiquée à ce sujet par M. Merienne, capitaine au 10e de cuirassiers, et lui-même ancien *vélite dragon* de la garde impériale.

« A la formation du corps des vélites, en 1806, dit cet officier, on les admit dans les grenadiers, dans les chasseurs à pied, dans les grenadiers et dans les chasseurs à cheval de la garde, et jusque dans les dragons. Ils faisaient partie intégrante des corps de la garde auxquels ils appartenaient. Les vélites à pied payaient 200 fr. de pension au gouvernement, les vélites à cheval 300 fr. Chaque département pouvait en fournir un nombre déterminé ; ils étaient présentés par le préfet au ministre de la guerre, qui les nommait. En arrivant à Paris, ceux de la cavalerie se présentaient chez le colonel Fusil, à l'École militaire. Suivant leur taille, cet officier désignait le régiment dans lequel ils devaient être incorporés. Il y avait par régiment de cavalerie (grenadiers, chasseurs et dragons), deux compagnies de vélites (nos 9 et 10), fortes chacune d'environ 150 à 160 hommes. Ces compagnies étaient considérées comme appartenant à la *vieille garde*, parce qu'ils en touchaient la solde ; ils en faisaient le service, sans toutefois que les simples soldats pussent y obtenir de l'avancement. Les brigadiers, sous-officiers et officiers des compagnies étaient choisis dans le régiment de la garde auquel ils appartenaient, et, de préférence, parmi les plus anciens ; ils étaient considérés comme officiers, sous-officiers et brigadiers de la vieille garde. Tous les soldats vélites passaient, au bout d'un certain temps, sous-lieutenans dans la ligne. En campagne, ils étaient répartis dans les compagnies d'anciens. A partir de 1812, on n'admit plus de vélites dans la vieille garde à cheval, il y avait long-temps qu'on n'en recevait plus dans celle à pied ; ils entraient dans les lanciers rouges (jeune garde), et, à fort peu d'exceptions près, ne passèrent plus que sous-officiers dans la ligne. »

presque tous par leur nom. C'était débuter heureusement!

Dès qu'il fut habillé, le jeune vélite alla visiter une jolie cousine qu'il avait à Paris : on le trouva charmant sous l'uniforme, on lui prédit mille succès, et ces louanges féminines flattèrent si agréablement le cœur du chérubin en pantalon collant de daim et en kolbach, qu'il oublia l'heure de l'appel. De retour au quartier de l'Ecole militaire, le brigadier de chambre, vieux troupier aux longues moustaches rousses et à la figure balafrée, lui ordonna de quitter son bel uniforme, et après lui avoir fait prendre la veste d'écurie, le pantalon de toile et les sabots, le conduisit à la salle de police où il passa la nuit couché sur un peu de paille. Le lendemain le colonel le fit appeler et lui dit :

— Pourquoi avez-vous manqué à l'appel?

— Monsieur, répondit le pauvre prisonnier d'une voix suppliante, ayez la bonté de m'excuser, j'étais allé voir ma cousine, et auprès d'elle j'ai tout oublié.

— Jeune homme, défiez-vous des cousines de Paris, elles sont plus dangereuses que les

dragons russes, car c'est droit au cœur qu'elles frappent toujours; pour vous mettre à l'abri de leurs coups, vous allez partir sur-le-champ pour Versailles, où les instructeurs s'occuperont de votre éducation militaire.

Après quatre mois de service, on jugea le vélite assez instruit pour paraître à une grande revue. C'était le 15 septembre 1806, toute la garde impériale était réunie dans le Carrousel et dans la cour des Tuileries. L'empereur y arriva accompagné de son nombreux et brillant état-major. Quoique Napoléon n'eût alors que trente-sept ans, il était pourtant un des plus âgés de cette troupe de héros. Il passa devant les lignes au galop, puis il les fit former en colonnes et entra à pied dans les rangs pour s'assurer lui-même du bon état des armes; puis il s'entretint long-temps avec le chirurgien Larrey qui, après le maréchal Bessières, était l'homme de la garde que les grognards aimaient le mieux.

Après cette revue, les troupes manœuvrèrent avec une admirable précision. Pendant le défilé, l'empereur fut salué des plus vives acclamations; mais il resta constamment pen-

sif et silencieux, on voyait qu'un grand projet occupait son esprit : le lendemain l'infanterie se dirigeait en poste sur la Prusse, la cavalerie et l'artillerie la suivaient à marche forcée.

Le 14 octobre, Napoléon rencontra l'armée prussienne à Iéna ; cette armée était encore remplie de souvenirs du Grand-Frédéric et se croyait invincible. L'empereur lui livra la bataille et la défit complétement. Dans cette journée les enfans vengèrent noblement les désastres de leurs pères à Rosbach. La cavalerie de la garde n'eut pas le bonheur d'assister à cette bataille, elle était encore à deux jours de marche en arrière : à cette glorieuse époque la victoire allait si vite qu'il n'était pas facile de la suivre.

L'empereur fit son entrée dans Berlin à la tête de sa garde, et pendant un mois les vainqueurs jouirent dans cette capitale de la Prusse de toutes les délices de la victoire.

Le jeune vélite avait bien supporté la fatigue des marches forcées, il commençait à se donner des airs, il laissait bruire son sabre à la hussarde sur le pavé, et portait son bonnet de police coquettement posé sur l'oreille

droite. Quelques jolies Berlinoises, qui avaient remarqué sa tête blonde et rose, lui eurent bientôt appris à valser à la prussienne. Les vieux chasseurs l'avaient pris en affection, parce qu'il écoutait avec déférence leurs longues histoires de guerre, et aussi parce qu'il était le secrétaire intime de la plupart de ces messieurs, et qu'il n'avait jamais révélé leurs secrets de famille ou d'amour.

Bientôt on apprit à Berlin que les Russes venaient au secours du roi Guillaume. L'empereur voulut leur éviter la moitié du chemin et transporta son quartier-général à Varsovie. Il quitta cette ville le 23 décembre, et le lendemain un vif combat eut lieu au passage du Bug. Ce fut à cette journée que le vélite entendit pour la première fois tonner le canon ; le champ de bataille lui causa une profonde émotion ; mais quand il vit une batterie d'artillerie légère traverser la plaine au grand galop, broyant les cadavres sous la roue des caissons, alors les cheveux lui dressèrent sur la tête, la guerre lui parut une horrible barbarie. Il était livré à ces pénibles impressions, quand Murat parut devant le front du régi-

ment; le prince était vêtu d'une polonaise garnie de fourrure, une toque de velours surmontée d'une aigrette de diamans ornait sa tête guerrière, ses longs cheveux noirs bouclés flottaient sur ses épaules. Il montait un superbe cheval isabelle qu'il maniait avec une admirable aisance.

Messieurs, dit-il gaîment aux officiers, en faisant avec son damas un admirable moulinet, je viens vous prendre pour faire une partie de coups de sabre!

Le régiment se mit à l'instant en marche, et quelques minutes après il était sous le feu d'une batterie russe; les boulets se succédaient rapidement dans les rangs : un homme fut tué à côté du jeune vélite qui crut toucher à sa dernière heure. Il est vrai que tout concourait à lui porter la terreur dans l'ame : le temps était sombre et triste, le régiment se trouvait adossé à une forêt de sapins que l'imagination du jeune homme transforma en cyprès; des milliers de corbeaux que le bruit du canon avait effrayés s'élevèrent de la forêt; ces oiseaux de mauvais augure tourbillonnaient en l'air, et leurs lugubres cris arrivaient comme

un glas aux oreilles du jeune soldat. Un grognard, placé à droite, lui dit tout bas en lui tendant sa gourde :

— Tiens, petit vélite, bois une goutte d'eau-de-vie, c'est le vrai remède.

La potion venait d'être prise quand la voix éclatante de Murat fit entendre ces mots :

— Trompettes, sonnez la charge !

Le régiment se lance avec la rapidité de l'éclair sur la batterie ; deux régimens de cavalerie russe accourent pour la soutenir ; une mêlée a lieu. Qui pouvait résister aux chasseurs de la garde, conduits par Murat ? Les Russes furent culbutés, sabrés, et six pièces de canon restèrent au pouvoir des vainqueurs. Pendant l'action, Murat fut entouré d'ennemis que lui attirait son brillant costume. Nouvel Achille, il semblait invulnérable et immolait tout ce qui arrivait à sa portée. Quand il se sentit trop pressé, il fit une trouée et se dirigea sur un autre point où de nouvelles victimes tombèrent sous ses coups.

Cette campagne d'hiver, si pénible, si meurtrière, se continuait avec des chances diverses. L'empereur montait à cheval tous les matins

avant le jour, il se rendait aux avant-postes; suivi d'un seul escadron de service, et l'armée se mettait en marche; avant midi il descendait de cheval, les chasseurs allumaient un grand feu sur une hauteur et lui faisaient un abri avec de la paille et des branches d'arbres. C'était là qu'il recevait le rapport des maréchaux et qu'il leur donnait ses ordres; le mameluk Roustan préparait le déjeuner, et le moka bouillait au feu du bivouac dans un filtre d'argent. L'empereur, pendant ces haltes, avait constamment autour de lui une demi-douzaine de chasseurs, armés de leur carabine, baïonnette au bout du canon; ses regards tombèrent sur l'un d'eux : sa jolie figure, quoiqu'un peu pâle et sans apparence de barbe, l'avait frappé.

— Qui t'a mis dans ma garde? lui demanda-t-il.

— C'est Votre Majesté, répondit sans hésiter le jeune vélite.

— Explique-toi?

—Sire, vous avez rendu un décret qui permet aux jeunes gens de famille, âgés de dix-huit ans, de servir dans votre garde, en payant

trois cents francs de pension ; je réunis les conditions, et je suis à mon poste.

— Cependant tu es bien petit.

— Sire, je fais mon service comme un grand.

— Comment trouves-tu le métier ?

— Quelquefois doux, plus souvent bien dur ; mais le bonheur de voir chaque jour Votre Majesté adoucit tous les maux et fait supporter gaîment les privations.

— As-tu déjà été au feu ?

— Oui, sire ; j'étais au passage du Bug.

— Au fait, il y faisait chaud ; tu as dû avoir peur, n'est-ce pas ?

A cette question le jeune soldat rougit jusqu'aux oreilles et garda le silence en baissant les yeux.

— Tu rougis et tu ne réponds pas, reprit Napoléon ; est-ce que j'aurais dit vrai ?

— Eh bien, oui sire, je l'avoue, j'ai eu peur ; mais cela n'a duré qu'un moment.

— Console-toi, va ! il y en a eu bien d'autres que toi. Puis, après un moment de silence : Allons, tu es un bon jeune homme ; comme tout le monde tu as payé le tribut : tu

vas déjeuner avec moi, cela te fait-il plaisir?

— Certainement, sire! s'écria le vélite avec l'exaltation de la joie qu'un tel honneur lui causait; et il posa sa carabine près de lui.

Alors Roustan, avec toute la déférence qu'il aurait eu pour un grand officier de l'empire, lui servit, dans une petite assiette d'argent, une tranche de jambon. Le vélite la mangea avec tout l'appétit de son âge, aiguillonné encore par quelques jours de diète; et, lorsque le mameluck lui versa le Chambertin dans une timbale de vermeil, Napoléon lui dit en souriant :

— Ah! ah! garçon, tu es bien aise d'être servi dans un gobelet, parce qu'on ne voit pas ce que tu bois : je parie que tu l'as fait emplir?

— Sire, jusqu'au ras, je ne m'en défends pas; mais c'était pour mieux boire à la santé de Votre Majesté.

Pendant le peu de temps que dura ce déjeuner impromptu, Napoléon lutina constamment avec son jeune convié, qui répondit toujours avec esprit et à propos. Après le café, l'empereur lui demanda son nom.

— Sire, je me nomme Laurain.

— Eh bien ! monsieur Laurain, voilà la connaissance faite entre nous. Conduisez-vous bien, j'aurai soin de votre avancement quand le temps sera venu.

Le vélite remercia, reprit sa carabine et continua gaîment sa faction.

La campagne se termina par la bataille de Friedland, qui amena le glorieux traité de Tilsitt. La garde revint à Paris. Napoléon étant allé chasser aux environs de Trianon, voulut voir les vélites qui depuis avaient été séparés des vieux chasseurs de la garde, et tenaient garnison à Versailles. Quand il s'approcha de l'escadron, il dit au commandant Francq :

— Faites sortir du rang le vélite Laurain avec qui j'ai déjeuné en Prusse.

— Sire, répondit ce commandant, Votre Majesté l'a fait passer officier dans un régiment de hussards qui est actuellement en Espagne.

— Pourquoi l'a-t-on présenté ? Ce n'était encore qu'un enfant.

— Sire, il avait tué de sa main deux énor-

mes grenadiers russes à la vue de tout le régiment.

— C'est différent : on a bien fait et lui aussi. Je le rejoindrai ailleurs.

Hélas ! l'infortuné jeune homme ne devait jamais revoir l'empereur. Il eut le malheur de tomber vivant entre les mains de guérillas espagnols qui le firent mourir dans d'horribles tortures... Il les supporta toutes avec un courage héroïque, et avant de rendre le dernier soupir il ne prononça qu'un mot : le nom de sa cousine.

XII.

LES PETITS CADEAUX

ENTRETIENNENT L'AMITIÉ.

La manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne : cet axiome vulgaire trouvait son application chez Napoléon, qui possédait à un haut degré le don exquis de distribuer les faveurs et de semer les bienfaits avec une gracieuse bonhomie. Il savait rehausser les moindres cadeaux qu'il faisait par de sédui-

santes paroles. Dans ces circonstances, ordinairement imprévues, le son de sa voix avait quelque chose de flatteur et de caressant; ses yeux respiraient la bonté la plus indulgente, et son sourire, ce sourire qui suffisait à rassurer les rois dont les couronnes vacillantes étaient menacées par le gain d'une dernière victoire, se reposait sur vous avec un charme indicible.

Toutefois l'empereur n'était pas prodigue. Le budget de sa maison, comme celui de l'état, était tenu avec une sévérité puritaine. En veut-on la preuve? Un jour que son premier valet de chambre avait été chargé par lui de reconduire le roi de Rome auprès de madame de Montesquiou, sa gouvernante, qui l'avait amené, Constant vint lui rendre compte de sa mission. Napoléon le retint à causer; puis, après lui avoir légèrement tiré les oreilles, selon son habitude, et lui avoir adressé quelques questions personnelles :

— A propos, ajouta-t-il, de combien sont vos appointemens?

— De six mille francs par an, sire.

— Et Collin, savez-vous quels sont les siens?

— Sire, M. Collin a douze mille francs.

— Douze mille francs!... Constant, cela n'est pas juste. Vous êtes mon premier valet de chambre, vous ne devez pas avoir moins que mon premier contrôleur : dès à présent je double vos appointemens. Allez dire à Estève de venir, je veux lui parler à ce sujet.

Le trésorier de la couronne se présente : Napoléon l'informe de la nouvelle décision qu'il vient de prendre à l'égard de Constant.

— Sire, lui répond Estève, les comptes de l'année sont faits. Votre Majesté a elle-même arrêté les dépenses et signé le budget de sa maison; pour cette augmentation de fonds, une ordonnance m'est indispensable.

— C'est juste, reprit l'empereur, ce qui est fait est fait. Je ne dois ni ne veux rien changer à votre comptabilité; vous la tenez trop bien pour cela, monsieur le comte Estève : je m'arrangerai autrement. C'est très bien.

Et sur un signe, le trésorier-général s'étant retiré, Napoléon dit à Constant :

— Jusqu'à la fin de l'année, ce sera le ba-

ron Fain qui vous donnera chaque mois cinq cents francs sur ma cassette particulière ; l'année prochaine, je ferai régulariser cette dépense, soyez-en bien sûr.

Comme on le voit, l'emploi des moindres sommes dans la maison de leurs majestés était justifié avec une scrupuleuse exactitude. L'omission de quelques centimes dans un compte général eût fait encourir de graves reproches à l'intendant-général de la liste civile ; mais autant Napoléon aimait, comme Sully, à se rendre raison des plus minces dépenses, autant, dans les occasions importantes, il aimait aussi à ne point calculer la portée d'une largesse ou la magnificence d'un cadeau. L'impératrice Joséphine le plaisantait quelquefois sur ce qu'elle appelait spirituellement *ses bouffées de générosité*. Napoléon lui répondait avec malice :

— Oui, moque-toi de moi! C'est bien à toi à parler, toi qui ne te contentes pas de brûler la bougie par les deux bouts à la fois : afin d'aller plus vite, tu l'entames par le milieu.

— Cela n'empêche pas, reprenait Joséphine, que souvent tu ne sois plus prodigue

que moi avec tes prétendus petits cadeaux ; je te le prouverai quand tu voudras.

A ces paroles, Napoléon riait aux éclats et disait gaîment en se frottant les mains :

— C'est possible ; mais au moins, moi, ma chère amie, je sais ce que je fais ; j'ai mes raisons : *les petits cadeaux entretiennent l'amitié.*

Ce dicton populaire était la grande excuse de l'empereur dans ses accès de générosité, et il en faisait en riant une application financière et administrative.

On sait l'espèce de manie qu'il avait d'improviser des mariages ; on sait avec quelle promptitude il menait ces sortes d'affaires. Malheureusement, toutes celles de ce genre qu'il arrangea ne tournèrent pas aussi heureusement qu'il l'aurait désiré, bien qu'il prît lui-même le soin de doter magnifiquement les époux. Le cadeau de noces obligé, qu'il se chargeait toujours d'offrir à la mariée, était donné avec cette délicatesse et ce bon goût qui distinguaient ses procédés intimes. La veille du mariage de celui de ses aides-de-camp qu'il aimait peut-être le plus, cet offi-

cier-général était de service auprès de sa personne. Napoléon lui dit alors, d'un ton badin, le soir à son coucher, après lui avoir donné *l'ordre*, c'est-à-dire la dernière consigne :

— Maintenant, j'espère que tu ne vas pas oublier que c'est demain que tu te maries bien décidément.

— Oh ! certainement, sire.

— Je te donne un congé de vingt-quatre heures, parce qu'il faut que chacun fasse ses affaires ; mais après-demain matin j'entends que tu reprennes ton service auprès de moi... Tu me présenteras ta femme après. A propos, j'allais l'oublier : tiens, tu lui donneras ce bouquet : c'est mon bouquet de noces ; tu diras à ta future que c'est de la part d'un de tes meilleurs amis ; tu ajouteras que s'il n'a pas fait choix de fleurs naturelles ce n'a été qu'afin que ce bouquet se conservât plus long-temps. Et puis, avant de te mettre au lit, informe-toi si les postes de mes *vieux lapins* sont bien chauffés, s'il y a de l'eau dans les bidons ; il gèle aujourd'hui ; l'administration du chauffage fait son service tout de tra-

vers, je ferai laver la tête à l'entrepreneur. Bonsoir.

Le lendemain, après avoir admiré ces fleurs artificielles dont la fraîcheur et la délicatesse l'eussent disputé à la nature même, la jeune mariée déroula le papier qui l'entourait et vit que le bouquet était attaché par une chaîne composée d'un nombre infini de perles fines, séparées de distance en distance par de gros brillans entourés de turquoises et de rubis d'Orient ; c'était le plus galant joyau qu'on pût imaginer ; mais le général fut moins touché de ce riche cadeau pour sa future, que des paroles que l'empereur lui avait adressées la veille : « Dis à ta femme que c'est de la part d'un de tes meilleurs amis. » Voilà quel était pour le général son véritable présent de noces.

Napoléon était pourtant avare de présens à l'égard des personnes qui composaient son service particulier. Il ne leur donnait jamais d'étrennes, et par conséquent elles ne devaient compter que sur leurs appointemens, augmentés, il est vrai, de larges gratifications lorsqu'elles l'avaient accompagné, soit dans

un voyage, soit dans une de ses campagnes; mais en ce cas l'empereur exigeait que chacun des officiers de sa maison se fît honneur des émolumens qu'il recevait, et que son costume répondît à sa position. C'était vraiment chose extraordinaire que de voir le maître de la moitié de l'Europe s'occuper de la toilette d'un de ses huissiers; c'était au point que lorsqu'il voyait à l'un d'eux le même habit trois jours de suite, il lui disait en fronçant le sourcil :

— Ah! ah! vous vous êtes bien négligé aujourd'hui! est-ce que vous seriez malade?

En revanche, lorsqu'il remarquait à un de ses serviteurs un habit neuf et de bon goût, il ne manquait jamais de s'arrêter devant lui et de lui en faire compliment en lui disant d'un ton de bienveillante approbation :

— Monsieur, vous êtes bien beau aujourd'hui! à la bonne heure! c'est très bien, j'aime à vous voir ainsi.

A l'époque de son mariage avec Marie-Louise, de même qu'à celle de la naissance du roi de Rome, aucun des officiers de la maison de Leurs Majestés ne reçut de présent, parce

que l'empereur trouva que le chiffre des dépenses occasionées par ces deux solennités s'était élevé beaucoup plus haut qu'il ne l'avait présumé. Cependant, dans les premiers jours de janvier 1812, et sans aucune circonstance déterminante, si ce n'était celle du jour de l'an, Napoléon dit un matin à son premier valet de chambre, comme celui-ci finissait de l'habiller :

— Constant, continuez à me servir comme vous le faites, j'aurai soin de vous.

En même temps il lui mit dans la main trois papiers chiffonnés qui ressemblaient à des papillottes de bonbons, en ajoutant :

— Voilà de mes pastilles de sucre de pommes, prenez-les; vous êtes enrhumé, elles vous feront du bien.

Et puis, ayant mis son chapeau sur sa tête, il passa sans paraître écouter les remercîmens que son premier valet de chambre, plus ému de l'intérêt que son maître daignait prendre à sa santé que de la valeur de son cadeau, lui adressait le plus sincèrement du monde; mais à peine Napoléon s'était éloigné, que Constant, voulant faire usage du remède, déroula les

diablotins de sucre de pommes : c'étaient trois pièces de quarante francs entourées chacune d'un billet de mille francs. Nous ne savons si on trouvera bien intéressans ces détails intimes; mais ils nous ont paru propres à faire connaître le caractère de l'empereur et ses manières habituelles avec les gens de sa maison. En outre, ces particularités peuvent faire apprécier la sévère économie qu'il apportait dans son intérieur, économie qui, chez lui, était une règle de prudence dont il s'écartait volontiers, comme on le voit, lorsque sa générosité ou sa bonté naturelle l'y entraînait.

On sait aussi que Napoléon ne souffrait pas qu'on le fît attendre, et qu'il aimait assez à avoir tout son monde sous la main; c'est pour ces deux raisons qu'un soir, après avoir beaucoup travaillé avec Réal, il se prit à dire à ce conseiller d'état :

— A propos! avez-vous une campagne?

— Oui, sire, répondit celui-ci, j'en ai une assez gentillette, à cinq lieues de Paris.

— C'est trop loin : à tout moment je puis avoir besoin de vous. On ne peut vous aller chercher à cinq lieues d'ici : il faut que vous

en achetiez une autre beaucoup plus rapprochée de moi, et cela tout de suite.

— Sire, je ne puis acheter une autre maison sans avoir vendu l'ancienne; Votre Majesté sait très bien qu'on ne se défait pas d'une propriété du jour au lendemain.

— Nous ne nous entendons pas du tout, mon cher; je ne vous dis pas de vendre votre maison, moi; je vous dis au contraire d'en acheter une autre. Je comprends parfaitement qu'après avoir travaillé avec moi comme vous l'avez fait aujourd'hui, vous ayez besoin de repos, d'un peu de distraction, qu'il vous faille respirer le grand air, à une lieue ou deux lieues tout au plus de Paris, parce que vous comprenez à votre tour que si j'ai besoin de vous, il ne vous faut qu'un quart-d'heure pour être ici : achetez donc une autre campagne, c'est essentiel.

— Sire, je comprends très bien ce que Votre Majesté daigne m'expliquer; mais, règle générale, pour acheter, il faut de l'argent.

— Eh bien, monsieur, n'avez-vous pas d'assez beaux traitemens?

— Sire, je me fais honneur de la générosité

de Votre Majesté, mais je ne fais pas d'économies.

— Et vous avez tort. Au surplus, faites tout ce que vous voudrez, arrangez-vous comme bon vous semblera; mais achetez une autre campagne, achetez-la tout de suite, dès demain, il le faut; je le veux.

Le lendemain, après la séance du conseil d'état, que Napoléon avait lui-même présidée et à laquelle Réal avait assisté :

— Eh bien! lui demanda l'empereur, avez-vous enfin trouvé une campagne à acheter?

— Eh! mon Dieu, sire, ce ne sont pas les campagnes à acheter qui manquent, ce sont les *achetoirs*.

— Le mot est nouveau, reprit Napoléon en riant; mais, n'importe, cherchez toujours.

— Sire, j'aurai beau chercher, Votre Majesté sait aussi bien que moi que, grâce à elle, nous ne sommes plus au temps où les propriétés se donnaient pour rien.

— Qui sait? cherchez bien, vous dis-je; les bonnes idées viennent quelquefois en dormant.

Le lendemain, à son réveil, Réal recevait un bon de 400,000 francs payables à vue au trésor et destinés uniquement à l'acquisition d'une maison de plaisance. C'est ainsi que ce conseiller d'état devint propriétaire de la délicieuse habitation de Boulogne, que possède aujourd'hui M. le baron Rothschild.

Il arrivait quelquefois qu'un général avait besoin de se *remonter*, ou qu'un célèbre manufacturier éprouvait une gêne momentanée dans son commerce, ou enfin qu'un grand dignitaire voulait payer ses dettes; en ce cas, il suffisait de demander une audience particulière à l'empereur, pour lui faire un emprunt qu'il ne refusait jamais lorsque le solliciteur était digne d'intérêt. Après avoir écouté le réclamant, Napoléon faisait formuler à l'instant même par un de ses secrétaires une ordonnance, sur sa cassette particulière, de cent, deux cent, trois cent mille francs, plus ou moins, selon les besoins exprimés, et remettait lui-même cette ordonnance au solliciteur. Puis, séance tenante, il se faisait faire par ce dernier une simple reconnaissance ou bien un billet à ordre de la valeur de la somme avan-

cée, après lui avoir fait la recommandation inévitable de donner un bon emploi à cet argent.

Un matin, à l'heure ordinaire de sa visite, Corvisart entre fort ému dans la chambre à coucher de l'empereur.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, docteur? lui demanda le maître de ce ton goguenard qu'il avait toujours avec son premier médecin, vous avez la physionomie bouleversée : auriez-vous tué quelqu'un avec préméditation?

— Pardon, sire, mais je n'ai pas sujet de rire; je viens de voir une chose qui m'a vivement affligé.

— Quoi donc!... Tous vos malades seraient-ils sur pied?

— Au contraire, sire. Le pauvre Laville-Leroux vient de tomber frappé d'apoplexie, ici même, au bas du grand escalier de Votre Majesté.

— Comment! chez moi, docteur, s'écria l'empereur : c'est une perte véritable pour le sénat. Diable!

— Sire, j'ai prodigué à ce sénateur tous les soins; mais il était trop tard.

— C'est cela! toujours le même refrain, reprit l'empereur avec un mouvement d'impatience; vous voyez bien, docteur, que vous avez tort de ne pas coucher ici; mais vous êtes d'un entêtement!... Ce pauvre Laville-Leroux! c'était un brave et honnête homme. Tenez, Corvisart, ajouta l'empereur avec bienveillance, puisque vous l'avez assisté à ses derniers momens, il est juste que vous soyez un de ses héritiers. Je lui ai prêté, il y a un an, cent mille francs: il m'a fait son billet que j'ai là, je vais vous le donner, il servira à établir une sorte de compensation, comme dit M. Azaïs, pour les personnes auxquelles vous avez sauvé la vie et qui ne vous ont payé que d'ingratitude.

Corvisart, ignorant la position pécuniaire dans laquelle se trouvait M. Laville-Leroux au moment de sa mort, sachant d'ailleurs qu'il laissait des héritiers directs et craignant, en homme prudent qu'il était toujours dans de semblables affaires, que le billet ne fût pas payé *à vue*, dit spirituellement à l'empereur

le lendemain, en venant comme de coutume faire sa visite du matin :

— Sire, hier Votre Majesté a oublié une chose essentielle en me donnant le billet de M. Laville-Leroux.

— Quoi donc, docteur? répondit l'empereur d'un air étonné.

— Oh! presque rien, sire, une petite formalité. Votre Majesté n'a pas songé qu'il fallait que ce billet fût endossé par elle et passé à mon ordre, pour être régulier.

— Ah! je comprends, s'écria l'empereur en riant et en tirant une oreille à son médecin. C'est juste, docteur : vous faites bien de ne vouloir pas courir le risque d'un protêt.

Et Napoléon écrivit de sa main ces mots en travers du billet :

« Bon pour cent mille francs, à valoir sur mon compte du prochain trimestre, que le comte Estève paiera à vue au baron Corvisart. »

« Napoléon. »

Nous devons ajouter que ces cent mille

francs furent religieusement restitués, bientôt après, à M. Estève par la famille de ce sénateur, lorsque le partage des biens qu'il avait acquis par les plus honorables travaux fut effectué. Le même jour que ce triste événement avait eu lieu, à peine l'empereur avait-il fini de déjeuner, que Talma fut introduit. Il avait fait appeler le grand artiste pour le consulter sur l'effet que produirait le rôle d'une tragédie que la Comédie-Française remettait au répertoire. Après une demi-heure d'entretien, Napoléon montre au célèbre tragédien un magnifique camée antique qu'il avait reçu d'Italie : c'était une tête d'empereur romain dont le travail était admirable.

— Comment le trouvez-vous, Talma? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Fort beau, sire.

— Est-ce que vous n'y voyez rien de particulier? Regardez-le bien.

— Sire, en l'examinant avec attention, il me semble que ce profil a une grande ressemblance avec celui de Votre Majesté.

— C'est vrai, et je suis enchanté que vous vous soyez aperçu de cette ressemblance,

parce que ce camée, comme bijou, eût été une bagatelle que je n'aurais pas osé vous offrir, tandis que, comme portrait, c'est un souvenir qui vous plaira et que vous ne pouvez vous dispenser d'accepter de moi.

Et puis il ajouta, comme d'habitude, en souriant :

— Talma, les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Et lorsque, quelques années après, Napoléon, oublié à Sainte-Hélène, faisait au comte Bertrand l'honneur d'échanger sa montre contre la sienne, il savait encore trouver le moyen de rattacher à ce troc un souvenir de gloire pour son grand maréchal.

— Tenez, Bertrand, lui dit-il, cette montre sonnait deux heures de la nuit, à Rivoli, lorsque j'ordonnai à Joubert d'attaquer.

C'est ainsi que savait donner l'empereur.

XIII.

APRÈS IÉNA.

Après la bataille d'Iéna, le premier ordre que donna Napoléon à son aide-de-camp Savary en entrant à Berlin, le 27 octobre 1806, fut d'aller immédiatement s'emparer de la poste.

On intercepta une lettre qui était adressée au roi de Prusse. Elle fut décachetée : elle

était tout entière écrite et signée de la main du prince de Hatzfeld, resté à Berlin comme député auprès de Napoléon et membre du gouvernement provisoire prussien. Dans cette lettre, il rendait un compte détaillé à son souverain de tout ce qui s'était passé dans la capitale depuis son départ, et il joignait à des réflexions qui n'avaient rien de flatteur pour Napoléon une énumération complète de la force de nos troupes, de la quantité de munitions, du nombre de pièces d'artillerie qu'on avait parquées dans l'intérieur de la ville, etc. Comme c'était un prince qui avait écrit cette lettre, elle fut aussitôt envoyée à l'empereur : c'était évidemment un fait de haute trahison. Ce mode d'espionnage pouvait devenir d'autant plus dangereux qu'il aurait été facile de l'employer avec succès par le moyen des bourgmestres et d'entourer ainsi notre armée d'une surveillance telle, qu'elle n'eût pu faire un mouvement sans que l'ennemi en eût été immédiatement informé.

Napoléon lut cette lettre plusieurs fois, et à chaque phrase il faisait entendre ces exclamations : « Mais c'est abominable ! On n'a pas

d'idée d'une pareille effronterie!... C'est, parbleu! bien cela : il ne se trompe pas! » Puis ayant mis la lettre dans sa poche, il ajouta, en se mordant les lèvres et en hochant la tête.

— Quand je ferais fusiller ce monsieur-là, j'espère bien qu'on n'y trouverait rien à redire! C'est aussi par trop fort!... Eh bien! je le ferai aujourd'hui même, et sans rémission.

Et il donna l'ordre d'arrêter sur-le-champ M. de Hatzfeld. Fort heureusement pour le prince, Napoléon oublia de joindre à son ordre la lettre qui était la seule pièce de conviction à mettre sous les yeux de la commission militaire appelée à juger le fait.

Le général Savary, en sa qualité de commandant de la gendarmerie impériale, était ordinairement chargé de ces sortes d'arrestations; mais Napoléon l'avait envoyé en mission le matin, et comme il n'était pas encore de retour, Rapp, à son grand regret, fut obligé de suppléer à cette absence.

Napoléon, resté seul avec Berthier, lui dit de s'asseoir pour écrire l'ordre en vertu duquel M. de Hatzfeld devait être traduit devant une commission militaire. Le major-général

essaya encore quelques représentations. Napoléon perdit patience et, de ses deux poings fermés, frappa d'une telle force sur le bureau devant lequel le major-général était assis, que tout ce qui se trouva dessus sauta en l'air, même la lourde écritoire. Berthier se leva tranquillement et sortit du salon. L'empereur, comme honteux de son emportement et ne trouvant plus de paroles sur ses lèvres, se croisa les bras et suivit Berthier des yeux en restant immobile.

Devenu un peu plus calme, il appela Rapp, qui s'était tenu comme retranché dans la pièce voisine.

— Rapp, lui dit-il, mettez-vous à cette table et écrivez.

Et comme l'aide-de-camp semblait apporter quelque hésitation à obéir :

— Allons, allons! dépêchons, s'il se peut! s'écria Napoléon en frappant du pied; et sans interrompre sa promenade il dicta ce qui suit :

« Notre cousin le maréchal Davoust, au » reçu de la présente, nommera immédiate- » ment une commission militaire composée

» de sept colonels de son corps d'armée, dont » il sera président, afin de faire juger comme » convaincu... » (Soulignez *convaincu*, interrompit l'empereur en élevant la voix.) « de » trahison et d'espionnage le prince de Hatzfeld. Le jugement devra être rendu et exécuté... » (Souligne *exécuté*, dit encore l'empereur en appuyant sur le mot.) « aujourd'hui, avant six heures du soir. Les troupes » du corps d'armée de notre cousin le maréchal Davoust prendront les armes et assisteront à la lecture du jugement, qui sera » faite au condamné en leur présence, ainsi » qu'à son exécution. »

Napoléon prit la plume des mains de Rapp, lut à voix basse ce qu'il venait de lui dicter : « C'est cela, » dit-il après avoir signé. Puis, changeant de ton et de langage :

— A la bonne heure, toi ! tu m'obéis, tu as foi en ton empereur, tu es son ami, tu ne le maltraites pas comme font certains autres. Tiens ! continua-t-il en lui remettant la lettre de M. de Hatzfeld, expédie sur-le-champ cet ordre, auquel tu joindras la lettre que voici.

Rapp ne fit rien de tout cela, bien qu'il

tremblât pour lui et pour le prince, puisque au lieu de l'avoir envoyé au quartier-général de Davoust il l'avait laissé au palais, malgré l'ordre formel que l'empereur lui avait donné. Il mit les deux lettres dans sa poche en se disant : « Il en arrivera ce qu'il pourra ! »

Cependant un avis officieux avait prévenu madame de Hatzfeld de l'arrestation de son mari. Elle était accourue auprès du grand-maréchal, lorsque tout à coup le cri : *Aux armes!* et les tambours se firent entendre au-dehors. C'était Napoléon qui rentrait au palais. Le grand-maréchal quitta la princesse et courut à la rencontre de l'empereur, qui, suivi de Rapp et de Savary, était déjà parvenu au haut de l'escalier. Duroc n'étant pas dans l'habitude de se trouver en pareil cas sur son passage, sa présence le surprit :

— Eh bien ! monsieur le grand-maréchal, lui demanda-t-il, est-ce qu'il y aurait encore du nouveau?

— Oui, sire, répondit Duroc.

— En ce cas, suivez-moi, reprit l'empereur en pressant le pas ; nous allons voir cela.

Mais à peine était-il entré dans le premier

salon, que tout à coup une femme s'élança d'une des portes adjacentes et vint se jeter tout éplorée à ses pieds en déclinant son nom et en s'écriant :

— Justice ! sire, justice !

Napoléon la releva avec bonté, fit un signe à Savary pour qu'il ne laissât pénétrer personne, et entra dans son cabinet, suivi de Rapp, qui avait offert le secours de son bras à madame de Hatzfeld, à qui son émotion et son état de grossesse permettaient à peine de se soutenir. L'empereur ne put s'empêcher de répéter plusieurs fois : « Pauvre femme ! malheureuse femme ! » Et croyant que les ordres du matin avaient été exécutés, il fit signe à la princesse de s'asseoir dans un fauteuil placé près de la cheminée ; puis s'approchant de Rapp, il lui dit sans affectation de manière à n'être entendu que de lui seul :

— Écrivez à l'instant au maréchal de suspendre le jugement.

Pour toute réponse, l'aide-de-camp baissa les yeux et lui remit un papier.

— Qu'est-ce que cela ? dit Napoléon.

Et ayant déplié ce papier, il reconnut la

lettre du prince qu'il avait remise à Rapp quelques heures auparavant. Il lui jeta un regard qui semblait pardonner à sa désobéissance et ajouta à voix basse :

— Je ne t'en veux pas ; puis élevant la voix : Maintenant, madame, dit-il avec bonté, parlez, je vous ecoute.

Madame de Hatzfeld, dans toute la candeur de son ame, se plaignit fort longuement de ce qu'on avait injustement calomnié son mari et termina en lui demandant justice contre ses accusateurs. Napoléon, placé en face d'elle, l'avait écouté patiemment ; les jambes croisées et les coudes appuyés sur les bras de son large fauteuil, il n'avait cessé de regarder ses pouces, qu'il faisait tourner l'un autour de l'autre. Quand elle eut achevé, il se leva en lui disant avec ménagement :

— Eh bien ! madame, vous saurez que votre mari s'est mis dans un cas tellement grave que, d'après les lois, il a mérité la mort. Tenez, lisez.

Et en même temps il lui donna la lettre du prince.

Madame de Hatzfeld jeta les yeux sur cette

pièce accusatrice. A mesure qu'elle lisait, l'effroi se manifestait sur tous ses traits; dans sa stupéfaction, elle ne s'interrompit que pour bégayer ces mots :

— Ah! mon Dieu! sire!... c'est bien son écriture... Je la reconnais.

La princesse regardait Napoléon avec une immobilité qui tenait du délire; elle tomba sur les genoux, et, les yeux hagards, tendit les bras vers lui.

— Ah! sire!... grâce! grâce pour mes enfans! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir.

— Madame, continua Napoléon en se rapprochant d'elle, sans cette maudite lettre il n'y aurait point de preuves contre votre mari.

— Hélas! sire, c'est la vérité, mais je ne puis le nier.

— Alors je ne vois pas d'autre moyen que de la brûler. Qu'en pensez-vous?

La princesse tenait toujours le fatal papier dans ses mains agitées d'un tremblement convulsif; et, ne comprenant pas bien les paroles de Napoléon, elle ne savait plus ni ce qu'elle

avait à dire, ni ce qu'elle avait à faire. L'empereur remarquant cette indécision, s'approcha d'elle davantage et lui indiquant des yeux et du geste le feu ardent qui pétillait dans la cheminée :

— Allons, madame, lui dit-il d'un ton pénétré, faites comme si vous étiez seule... Vous n'osez pas ? Allons donc !

D'une main l'empereur s'était emparé du bras de la princesse et l'avait dirigé jusque dans l'âtre de la cheminée, tandis que de l'autre main il avait saisi la lettre et l'avait jetée au feu en disant :

— Maintenant, madame, je n'ai plus de preuves : M. de Hatzfeld a sa grâce.

Puis ayant aidé la princesse à se relever, il chargea Savary de la reconduire jusqu'à son hôtel.

Deux jours après cette scène, Joséphine disait à ses dames :

— Bientôt minuit, et cependant je ne puis me décider à vous quitter, persuadée que ce soir j'aurai des nouvelles de l'empereur.

A peine avait-elle prononcé ces mots, que le galop d'un cheval mêlé aux claquemens

d'un fouet de poste se faisait entendre dans la cour des Tuileries.

— Ah! s'écria-t-elle en sautant de joie et en battant des mains, une lettre! une lettre! j'en étais sûre.

En effet, c'était Moustache (le courrier favori de l'empereur) qui arrivait de Berlin à franc étrier; il avait franchi 245 lieues en soixante heures. Quelques minutes après, M. d'Aubusson de Lafeuillade, chambellan de service, entrait dans le salon d'un pas grave et mesuré, et présentait à l'impératrice la lettre suivante :

« Berlin, 6 novembre 1806, neuf heures du soir.

» Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre où tu
» me parais fâchée du mal que je dis des fem-
» mes. Il est vrai que je hais au delà de tout
» celles qui sont intrigantes et qui mènent leur
» mari par le nez; je ne suis accoutumé qu'aux
» femmes bonnes et conciliantes : ce sont les
» seules que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est
» pas ma faute, mais la tienne. Au reste, tu
» apprendras que j'ai été fort bon pour une

» femme qui s'est montrée sensible, attachée
» à son mari, et dont l'accent allait à l'âme;
» si elle fût venue deux heures plus tard, c'é-
» tait fait de lui, tandis qu'en ce moment il
» est tranquille auprès d'elle, et cette femme
» est heureuse. Tu vois donc bien que j'aime
» les femmes naïves et douces; mais c'est que
» celles-là seules te ressemblent. Adieu, tout
» à toi.

» NAPOLÉON. »

Telle fut la conduite de l'empereur à l'égard de madame de Hatzfeld.

XIV.

A ERFURT.

En 1808, Napoléon et Alexandre s'étaient donné rendez-vous, pour la fin de septembre, à Erfurt, petite ville enclavée dans la Saxe ducale, et dépendante alors du grand-duché de Francfort. Ils y étaient réunis le 27. Tous les souverains d'Allemagne, petits rois, grands-ducs, princes et principions y étaient aussi ac-

courus des bords du Danube, du Rhin, de l'Elbe et de la Baltique. Ils venaient renouveler leurs hommages et les protestations de leur dévoûment au soldat couronné par la victoire, et, à ce titre, protecteur de la confédération du Rhin, distributeur de trônes et grand faiseur de rois.

L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse ne s'étaient point rendus à Erfurt; Napoléon les avait vaincus, leur avait pardonné, leur avait rendu leurs états, mais ne les admettait pas, comme Alexandre, dans la confidence de ses projets. M. de Vincent, ambassadeur d'Autriche, et le jeune prince Guillaume de Prusse, semblaient n'être venus là que pour méditer sur la valeur et la sainteté des alliances royales. Délaissés de tous les anciens amis de leurs souverains, ils les voyaient se presser dans le palais du prince primat, alors occupé par Napoléon. Alexandre habitait une maison modeste, mais jolie. Les rois et les princes étaient entassés chez les bourgeois et jusque chez les cordonniers dont l'industrie enrichit Erfurt par ses exportations.

Talma venait d'arriver avec mademoiselle

Duchesnois et l'élite des acteurs de la Comédie-Française; Napoléon lui avait promis un *parterre de rois*. Talma, roi de la scène, vint, comme tous les rois de la façon de Napoléon, prendre possession de ses nouveaux domaines. Eh ! quel théâtre que celui d'Erfurt! quel palais! quel temple pour Auguste, pour Sémiramis, pour Joad! La salle pouvait le disputer d'élégance à celle de Limoges ou de Quimper-Corentin ; mais qu'importe la salle, qu'importe la pièce, qu'importent les acteurs! L'auditoire seul absorbe ici toute l'attention. C'est là que sont les seuls, les véritables acteurs de la fête.

Les loges se remplissent rapidement, parce qu'avec Napoléon, l'heure du spectacle est précise comme celle d'une revue militaire. Des princesses, des dames d'honneur, de jeunes et belles femmes, richement parées, sont venues s'y ranger, et forment une brillante et fraîche guirlande. On distingue, dans la loge du milieu, les princesses Stéphanie de Beauharnais et Catherine de Wurtemberg : la première, mariée au grand-duc de Bade, et la

seconde, devenue reine de Westphalie par son mariage avec Jérôme Bonaparte. Les princesses d'outre-Rhin ne refusaient point alors d'épouser des Français, et n'exigeaient même pas qu'ils fussent nés princes. Eugène de Beauharnais, noble et brave jeune homme, venait d'épouser la princesse Amélie, fille aînée du roi de Bavière; Berthier, qui n'était ni jeune ni beau, épousait plus tard la princesse Élisabeth, nièce du même roi. La France alors était la grande nation. Ces mariages franco-germains étaient alors fort à la mode; la mode en est passée depuis que l'auréole a disparu.

On aperçoit aussi mademoiselle Bourgoing au fond d'une loge. Elle a pensé, avec raison peut-être, qu'*Iphigénie*, d'ailleurs fort jolie femme, ne peut être déplacée dans ce nouvel *Aulide*. Un préfet du palais l'avertit néanmoins qu'elle peut se croire reine sur la scène, tant qu'elle pourra; mais que hors de là, ce rôle lui est absolument interdit par ordre supérieur.

Cependant le parterre se remplit, moins les places réservées aux deux augustes per-

sonnages impatiemment attendus. Il n'y a point d'orchestre ; les vétérans de la symphonie, qu'au Théâtre-Français on appelait alors des musiciens, sont restés à Paris et remettent à l'étude les airs du *Bourgeois gentilhomme* ou la marche du *Malade imaginaire*. A la place de l'orchestre, huit fauteuils sont disposés sur un seul rang : six sont occupés par les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, de Westphalie, par M. de Vincent, ambassadeur d'Autriche, et par le prince Guillaume de Prusse ; les deux fauteuils vides, placés au milieu et à quelque distance des autres, sont réservés aux deux empereurs.

Le roi de Westphalie quitte son fauteuil et va s'asseoir dans une loge près de la reine ; les rois de Saxe, de Bavière et de Wurtemberg vont successivement saluer M. de Talleyrand, placé avec Berthier, dans une petite loge à droite sur le théâtre. On voit avec peine le roi de Saxe Frédéric-Auguste, ce roi honnête homme, si malheureux depuis pour avoir cru à la sainteté du serment, s'incliner devant celui qui s'est moqué de tous ceux qu'il a

faits, devant M. de Talleyrand, dont le sourire mystificateur semble lui répondre :

Les rois sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Au roi de Saxe succède le roi de Bavière, Maximilien-Joseph, connu autrefois en France sous le nom de prince Max, et colonel de l'ancien régiment d'Alsace, quand les colonels brodaient et faisaient du filet. On reconnaît aux salutations obséquieuses que le nouveau roi adresse à M. de Talleyrand, qu'il n'a nullement renoncé à ses anciennes habitudes de courtisan, et ne veut pas s'apercevoir de l'humilité de sa position. Notons ici qu'on doit au prince Max, colonel du régiment d'Alsace, l'invention de la bavaroise au lait, et qu'il ne s'en montra jamais plus fier pour cela.

Le roi de Wurtemberg arrive le dernier ; il est écrasé sous le poids de sa monstrueuse obésité. Nous ne pouvons pas dire que sa figure énergique et fortement caractérisée commande le respect à M. de Talleyrand qui ne respecte rien, mais nous remarquons cependant que, dans cet entretien, M. le grand-

chambellan n'a plus ce sourire moqueur que le roi ne lui eût peut-être pas permis.

Sur des bancs rangés parallélement au théâtre, et coupés perpendiculairement par un intervalle assez considérable pour que deux personnes puissent y passer à l'aise et de front, nous remarquons les grands-ducs de Bade, de Weymar, de Hesse-Darmstadt et de Wurtzbourg ; Constantin, frère de l'empereur Alexandre ; les ducs de Nassau et de Holstein-Oldembourg ; deux ducs de Mecklembourg, trois ducs de Saxe, et une foule de princes d'Anhalt, de Hohenzollern, de Reuss, etc. Les états du plus puissant des princes de ce nom (Hohenzollern-Sigmaringen) ont en superficie 1,007 kilomètres carrés ; le chiffre de l'armée est de 320 hommes. Puis viennent des ministres, des conseillers, des chambellans, tous bien et dûment couverts de plaques et chamarrés de grands cordons de toutes couleurs ; tous les yeux fixés vers la porte de la salle et prêts à se lever quand Napoléon paraîtra ; tous désireux d'obtenir un regard, un sourire de bienveillance du roi des rois ; trop heureux s'ils pouvaient à son passage dire un seul

mot qui pût mériter son attention. Mais il ne leur en donnera pas le temps; les tambours et les trompettes annoncent son arrivée. Les deux empereurs entrent ensemble, passent rapidement et saluent. A peine sont-ils assis, que la toile se lève sans que princes ou rois aient eu le temps de leur adresser un seul mot.

Telle était l'étiquette suivie à Erfurt; mais l'étiquette a tout glacé : la salle est froide, le parterre est froid, les acteurs sont froids; point d'ensemble, point d'illusion. A part quelques beaux momens de Talma et de Duchesnois, justement admirés, les illustres spectateurs pourront dire qu'ils se sont royalement ennuyés.

Détournons les yeux de cette scène qui languit, pour les reporter sur ce parterre si bariolé, si éblouissant de plaques. La croix de la Légion-d'Honneur brille parmi toutes ces décorations, comme un soleil parmi ses satellites, ou scintille sur la poitrine de plusieurs généraux français, au nombre desquels nous remarquons les ducs de Vicence et de Montebello.

Puisse-t-elle, comme alors, ne récompenser jamais que de nobles services !

Un spectateur placé sur un des derniers bancs de la salle, et qui est exempt de tout grand cordon, prête une attention religieuse aux beaux vers de Racine, et paraît à peu près seul, dans cette foule dorée, les apprécier et les sentir.

Cependant le spectacle finit : les empereurs se lèvent ensemble, et se retirent avec autant de solennité qu'à leur entrée. Napoléon ne salue d'un sourire affectueux que le spectateur modeste dont nous avons remarqué l'attention. Il le salue, non point parce qu'il est ministre ou conseiller du grand-duc de Weimar, mais parce qu'il est homme de génie et s'appelle Goëthe. Les rois disparaissent à la suite des deux majestés impériales, les princes les suivent ; les loges se dégarnissent et le parterre se dépouille de ses rois.

Ainsi se passa la première représentation théâtrale qui eut lieu à Erfurt. Elle fut suivie de quatre autres où furent représentés successivement : *Cinna*, *Andromaque*, *Britannicus* et *Zaïre*. L'étiquette demeura invariable, et le

parterre se bariola chaque soir des mêmes majestés.

Les deux empereurs quittèrent Erfurt le 14 octobre. Un libraire de la ville annonçait alors un ouvrage ayant pour titre : *Erfurt dans sa plus haute splendeur, orné des portraits de tous les princes.* Nous ne savons si l'ouvrage a paru ; mais hors Napoléon, qui a des souvenirs si puissans, la haute splendeur, les hautes célébrités, les portraits, les originaux, tous ceux qui se trouvaient là en un mot, sont aujourd'hui singulièrement oubliés.

XV.

NAPOLEON ARCHITECTE.

Les monumens plaisaient à l'imagination de l'empereur. Ses projets de constructions gigantesques remplissaient mieux que quoi que ce fût le vide des momens d'inaction. Il disait :

— Les monumens font partie de l'histoire des peuples ; leur longue durée témoigne de leur civilisation long-temps après que ces peu-

ples ont disparu de la terre, ce sont d'irrécusables témoins qui attestent comme vraies, aux générations à venir, des conquêtes qu'elles seraient souvent tentées de regarder comme fabuleuses.

Napoléon savait aussi que les beaux-arts donnent aux grandes actions une longue renommée et consacrent le souvenir des princes qui les ont encouragés.

— Une grande réputation, disait-il encore, c'est un grand bruit : plus ce bruit est grand, plus il s'étend au loin. Les institutions, les nations, tout cela tombe ; mais le bruit reste et se prolonge d'échos en échos, jusqu'aux siècles les plus reculés.

L'empereur aimait d'ailleurs la France avec passion ; il voulait que son nom fût attaché à elle par des liens indestructibles. Dans toutes ses actions on retrouve ce sentiment instinctif de l'avenir de même que partout où le conduisaient ses victoires ; sa seule préoccupation, c'était l'opinion de la France. A l'exemple d'Alexandre à Arbelles, qui s'applaudissait moins d'avoir vaincu Darius que d'avoir conquis le suffrage des Athéniens, il dit le soir de la ba-

taille d'Austerlitz, en présence de ceux qui l'entouraient :

— On parlera de moi à Paris!

Dès les premiers jours de sa puissance consulaire, Napoléon avait appelé auprès de lui les plus habiles architectes et leur avait ordonné de s'occuper de la restauration de l'hôtel des Invalides. La première pensée d'un homme qui devait le pouvoir suprême à la carrière des armes, devait être d'embellir la retraite des compagnons et des témoins de sa gloire.

— Ce sera l'Elysée des braves, dit-il à ce sujet, et, pour eux, la plus noble des illustrations.

Le lion de Saint-Marc, rapporté de Venise, orna la belle fontaine bâtie au milieu de l'Esplanade. Les quatre chevaux de Corinthe, cette ancienne création du génie des Grecs, ce trophée de tant de victoires, transporté, dans la suite des âges, de la Grèce à Rome, de Rome à Constantinople, de Constantinople à Venise, et enfin de Venise à Paris, fut destiné à servir d'attelage au char de la Victoire qui devait être placé sur l'arc-de-triomphe du

Carrousel, consacré *à la gloire de la grande armée*. On sait qu'à la restauration, conformément au *traité de Paris* conclu en 1815, avec les puissances étrangères, Canova fut délégué par l'Autriche pour venir enlever ces chevaux, en même temps qu'un grand nombre de statues et de tableaux qui ornaient le Musée Napoléon. Le célèbre sculpteur s'étant présenté chez M. de Talleyrand pour lui faire part des instructions qu'il avait reçues, l'ex-grand-chambellan de l'empereur lui fit cette demande :

— Mais en quelle qualité êtes-vous accrédité auprès de nous ?

— Prince, c'est en qualité d'ambassadeur, lui répondit Canova.

— Vous vous trompez : c'est d'*emballeur* que vous voulez dire, reprit M. de Talleyrand.

Mais revenons. Au retour de la première campagne de Prusse, à peine Napoléon avait-il pris le temps de se reposer des fatigues du voyage, qu'il parcourut le château des Tuileries pour examiner les réparations et juger des embellissemens qu'on y avait faits pendant

son absence. Selon son habitude, il critiqua beaucoup et s'emporta contre les architectes, *qui*, disait-il plaisamment, *sont la ruine des empires*. Regardant alors par une des fenêtres de la salle des maréchaux, il demanda à M. de Fleurieu, gouverneur du château, qui l'accompagnait avec le premier architecte, pourquoi le haut de l'arc-de-triomphe du Carrousel était recouvert d'une toile :

— Sire, c'est à cause des dispositions qu'il est nécessaire de prendre pour la pose de la statue de Votre Majesté, qui va être placée dans le char, entre deux Génies qui le conduisent.

— Comment!... Qu'est-ce que cela signifie?... s'écria vivement Napoléon. Je ne le veux pas!

Puis, se retournant vers M. Fontaine, il ajouta :

— Est-ce que ma statue était dans le dessin que vous m'avez présenté?

— Non, sire, c'était celle du dieu Mars.

— Eh bien! pourquoi me mettre à la place du dieu Mars?

— Sire, ce n'est pas moi : c'est M. Denon.

— Denon a eu tort, reprit Napoléon avec impatience. De la flatterie, toujours de la flatterie! Et l'on s'imagine me plaire ou me servir! Je veux qu'on ôte cette statue, entendez-vous, monsieur Fontaine; je veux qu'elle disparaisse! cela n'a pas le sens commun! Est-ce à moi à m'ériger des statues? Que le char et les Génies soient achevés; mais que le char reste vide; comprenez-vous?

Ainsi fut fait. La statue immédiatement descendue et reléguée dans l'orangerie, située sous la galerie des tableaux du Louvre, y était encore en 1830; elle était en plomb et remarquable par sa ressemblance.

C'était en 1804 que l'empereur avait conçu l'idée d'élever l'arc-de-triomphe du Carrousel. Quoique tous les devis fussent faits et les détails réglés, il restait une question importante à décider: celle de l'emplacement du monument. Les raisonneurs, ceux qui s'empressent toujours de donner des avis qui ne leur sont pas demandés, répétèrent que l'*endroit proposé*, en face de la grande entrée des Tuileries du côté du Carrousel, était mal choisi: les uns voulaient que le monument fût bâti au pont-

tournant; les autres sur la place Louis XV; ceux-ci dans la grande allée des Champs-Elysées; ceux-là sur la place de la Bastille. Ces divers propos revinrent à Napoléon.

— Tous ces gens-là sont étranges, dit-il : les uns craignent que l'arc ne tue le château, les autres que le château ne tue l'arc. Comment faire pour contenter tout le monde?

Et il exprima le désir de voir répondre à ces observations par une discussion publique dans les journaux.

— Sire, la meilleure réponse à toutes ces objections sera la construction de l'arc même, dit M. Fontaine.

Ce ton de confiance décida l'empereur, qui répondit :

— Vous avez raison; ces gens-là n'y entendent rien, vous dis-je; ils s'occupent de niaiseries et négligent la chose principale. J'ai toujours vu faire une porte à une grille, mais je n'ai jama s vu faire de grille à une porte.

C'est à la suite de cette discussion qu'il dit, en parlant des nombreux embellissemens projetés pour la capitale :

— Paris manque d'édifices, il faut lui en don-

ner. C'est à tort que l'on a cherché à borner cette grande cité ; sa population peut sans inconvénient être doublée, et elle le sera un jour. Il peut se présenter telle circonstance où tous les rois de l'Europe s'y trouveront ensemble ; il leur faut donc un palais et tout ce qui en dépend. Si le cas échéait, pourrais-je décemment les loger en hôtel garni ?

Ce fut encore Napoléon qui, contre l'avis d'une commission de marins et d'ingénieurs, voulut faire d'Anvers un port où pussent entrer les gros vaisseaux de guerre. L'avis de la commission ne laissait que le choix de Flessingue et de Terneuse. Napoléon ne voulut ni de l'un ni de l'autre.

— Flessingue n'est qu'une avant-garde, objecta-t-il ; l'ennemi peut voir tout ce qui s'y passe ; quant à Terneuse, on serait dans la boue ; l'air y est pestilentiel ; il n'y a nulle population. Anvers a, au contraire, un air sain et cent mille ames : il faut que l'Escaut devienne navigable.

On lui représenta que c'était impossible. Napoléon leva les épaules en insistant davantage encore, et l'impossibilité disparut. Cette

expression forte de la volonté de l'empereur se lie à une autre anecdote dont elle sera le passeport.

Les opérations des ingénieurs chargés de vérifier les sondes et les passes de l'Escaut étaient décrites sur une carte immense qu'ils fallut dérouler sur le tapis du cabinet impérial. Tandis que l'un des membres de la commission lisait son rapport, l'empereur et le ministre de la marine Decrès, couchés sur cette carte, suivaient de l'œil le détail des sondes, et examinaient les points présentés comme obstacles par le peu de profondeur de l'eau et par la formation de bancs qui, détachés de leurs gisemens naturels, iraient se reformer ailleurs, obstacles que Napoléon s'attachait à contester, et qu'il prétendait n'être pas invincibles. Après d'inutiles remontrances sur la question de possibilité, on se rejeta sur l'excessive dépense qu'entraînerait une entreprise aussi colossale. L'objection étant encore repoussée, M. Decrès finit par ouvrir son ame tout entière :

— Mais, sire, dit-il, après tant de sacrifices pour ce grand établissement maritime,

si un jour Anvers cessait d'appartenir à la France?

A ces mots, l'empereur, moitié colère, moitié plaisanterie, se relève brusquement, saisit le coin de la carte sur laquelle le ministre est encore étendu et l'enveloppe dans l'énorme toile, en lui disant :

— Eh bien, monsieur, même en ce cas, je ne regretterais pas mon argent : Anvers appartiendra toujours à un ennemi de l'Angleterre.

Napoléon tenait aussi à honneur de continuer les ouvrages commencés avant lui. En s'occupant de terminer le Panthéon, il conçut la pensée de rendre cet édifice à sa première destination.

— Le maître-autel, dit-il, sera dédié à sainte Geneviève, patronne de Paris. On placera dans cette église les tombeaux qui sont au musée des Petits-Augustins, en les rangeant comme ils le sont par ordre de siècles. Ils sortent des temples, il convient de les y faire rentrer.

A la même époque, il décida que l'église de Saint-Denis, qui, selon son expression, *n'é-*

tait qu'un vaste cercueil rempli d'une poussière de rois oubliés, et qui servait alors d'hôpital militaire, serait évacuée pour être mise en état de recevoir le chapitre impérial. Il fit plus, il alla un matin visiter cette basilique, et indiqua lui-même tous les changemens qu'il désirait qu'on y fît, désigna l'emplacement des nouvelles chapelles, et ordonna que les noms des rois qui avaient eu leur sépulture dans l'église fussent, selon leur rang dans les dynasties royales, gravés sur des tables de bronze et de marbre noir. Enfin il arrêta le plan du caveau qui devait recevoir les dépouilles mortelles des membres de la famille impériale.

Mais, au milieu des soins donnés aux travaux de l'ordre le plus élevé, aux ouvrages propres à éblouir les yeux de la France et des étrangers, Napoléon portait un intérêt non moins vif à des objets de détail, à des améliorations d'une obscure utilité dont assurément il ne calculait pas qu'on dût jamais lui faire un mérite. Les bornes établies dans les rues de la capitale, pour protéger les piétons contre les voitures, avaient, par l'extension au-

plus; mais il faut que ce barbouilleur honore bien peu les femmes pour avoir commis une pareille inconvenance. Ce doit être une bête que cet homme-là, je le parierais. Qu'on fasse en sorte de ne plus l'employer, du moins pour moi.

Dans toutes les circonstances de sa vie, Napoléon montra toujours un grand respect pour tout ce qui tenait aux convenances. En voici une autre preuve. Lorsqu'il fut question de décorer la place Louis XV d'une fontaine, ayant demandé à l'architecte chargé des travaux de lui soumettre un plan, celui-ci le lui présenta. Il se composait de quatre naïades jetant de l'eau par les mamelles. Cette idée parut inconvenante à l'empereur, qui rendit le plan à l'architecte en lui disant d'un ton de mauvaise humeur :

— Otez-moi ces nourrices, monsieur; les naïades étaient vierges.

Depuis long-temps l'empereur avait l'intention de restaurer le château de Versailles, mais le chiffre de dépenses que lui avait présenté l'architecte Gaudoin, chargé de ces travaux, l'avait tellement épouvanté qu'il les

avait ajournés indéfiniment. Cependant, au mois de mars 1809, au sortir d'une visite qu'il avait faite à l'école de Saint-Cyr, il fit arrêter sa voiture devant l'escalier de l'orangerie de Versailles, appelé *les cent marches*, traversa les cours du château et, s'arrêtant devant la grille de la place d'Armes, se mit à contempler silencieusement cette masse imposante de bâtimens magnifiques restés déserts depuis la révolution. Après un quart d'heure d'examen, Napoléon ayant fait ce geste de tête qui lui était habituel lorsqu'il avait pris une grande détermination, remonta en voiture en disant au duc de Vicence, sur le bras duquel il était appuyé :

—Décidément, il me faut en passer par les six millions que Gaudoin demande; je ne puis laisser plus long-temps messieurs les rats manger ce château, ou bien dans trois siècles on viendra visiter les ruines de Versailles comme on va visiter celles de Babylone, où, par parenthèse, on ne voit pas une pierre. C'est maintenant une question de nationalité.

Quelques jours après l'empereur dictait la note suivante au baron Fain :

« Je ne demande pas mieux que de m'oc-
» cuper du château de Versailles, si M. Fon-
» taine me présente un projet raisonnable,
» dont la dépense ne puisse excéder six mil-
» lions ; mais aux conditions suivantes :

» 1° Moi, l'impératrice et notre maison nous
» serons logés commodément ; je veux un cabi-
» net et une salle de bains entièrement isolés.
» 2° On trouvera six logemens de rois, douze
» de princes, vingt-quatre de grands officiers ;
» des écuries pour deux cents chevaux. 3° On
» réparera le côté du château appelé *Pavillon*
» *des ministres* et on en rebâtira un autre pa-
» rallèle à celui-ci, dont l'architecture est dé-
» testable. 4° On réparera également l'inten-
» dance, la chancellerie, la petite salle de
» spectacle, appelée l'*Opéra*, et la chapelle ; il
» y faudra des tableaux ; il doit s'en trouver
» en quantité dans les greniers du château.
» 5° On reconstruira entièrement le grand es-
» calier. 6° On abattra les vieilles constructions
» de Louis XIII, elles n'avaient pas le sens
» commun. 7° Tous les appartemens devront
» communiquer entre eux de plain-pied, de-
» puis la première pièce de l'aile gauche jus-

» qu'à la dernière de l'aile droite, de manière » à ne faire de ces appartemens qu'*une seule* » *et longue enfilade, et comme une immense* » *galerie de tableaux.* 8° On ne devra nul- » lement perdre de vue ma manufacture » d'armes, à laquelle je tiens beaucoup; elle » fait d'ailleurs grand bien à la ville de Ver- » sailles : on pourra la caser, soit à l'inten- » dance, soit à la grande chancellerie, on » verra. Alors, le château deviendra habita- » ble, et je pourrai bien y aller passer une par- » tie de l'été chaque année. Mais avant qu'on » exécute ce projet, il faut que l'architecte » chargé des travaux puisse certifier, sur pa- » role, qu'il ne dépassera pas, dans leur exé- » cution, les six millions que j'accorderai vo- » lontiers; sinon, je ne veux plus en entendre » parler, et les travaux qu'il aura commencés » resteront à sa charge. »

On voit, d'après cette note, que nous transcrivons textuellement, que, dans la restauration et les embellissemens qui viennent d'être faits au château de Versailles, les nouveaux entrepreneurs ont suivi et exécuté, pour ainsi

dire mot à mot, le projet que Napoléon avait conçu vingt-cinq ans auparavant.

Peu de temps après la naissance du roi de Rome, ayant fait appeler M. Fontaine, un matin, tandis qu'il était en train de déjeuner, il lui demanda ce qu'on dépenserait pour élever, à l'extrémité de la terrasse du bord de l'eau, un petit pavillon avec ses dépendances, afin d'y aller quelquefois déjeuner avec l'impératrice et son fils. Tandis que M. Fontaine essayait d'établir un devis approximatif, il ajoute :

— Voyons, ne marchandons pas, dites-moi le prix au juste.

— Mais, sire, cela ne peut pas coûter moins de cinq cent mille francs.

— Cinq cent mille francs! répéta Napoléon en se levant de table avec vivacité; comment! cinq cent mille francs pour pouvoir déjeuner à l'air quand il fait beau! Dix mille francs, au plus, voilà ce que je veux dépenser.

— Sire, c'est impossible.

— En ce cas, j'aime mieux prendre mon café près de la fenêtre; de cette manière mon déjeuner ne me coûtera pas plus de trente

sous. Cinq cent mille francs! répéta-t-il encore en se promenant dans le salon; mais je ne m'étonne pas du tout que les architectes aient ruiné Louis XIV..... C'est une honte, ajouta-t-il un moment après en regardant par l'une des croisées de la pièce le quartier de la garde impériale, situé sur le quai d'Orsay; c'est une honte de faire des bâtimens si affreux.

Et ayant ordonné qu'on lui présentât plusieurs plans pour cette caserne, il en choisit un d'après lequel fut immédiatement commencé le magnifique palais que l'on admire aujourd'hui sur le quai d'Orsay, au coin de la rue Belle-Chasse, et qui n'a été achevé qu'en 1837.

Jamais salle de spectacle ne subit en moins de temps plus de révolutions que celle du château des Tuileries. Commencée en 1805, et élevée sur les débris de la salle des séances de la Convention, elle ne fut entièrement terminée qu'au mois de décembre 1811. La démolition de cette salle donna lieu à des observations curieuses de la part de Napoléon, qui dit, entre autres choses, un jour qu'il était

resté à voir les ouvriers dépecer la vieille charpente :

— Cette construction est parfaitement en harmonie avec l'époque où elle a été faite. On voit bien que les entrepreneurs obéissaient à des maîtres qui commandaient la hache à la main. Je ne conçois pas comment cette salle ne s'est pas écroulée vingt fois sous le poids de cette foule agitée, toujours turbulente et trépignante que la passion y rassemblait sans cesse ; et si cet accident, par un effet naturel, fût arrivé pendant une de ces honteuses séances, et eût causé la mort de quelques fougueux montagnards, je le demande, que d'épouvantables suspicions ! Qui en aurait été la cause ? l'ignorance d'un architecte !... Ah ! bon Dieu ! que les révolutions des empires tiennent quelquefois à peu de chose !

A quelques jours de là, Talma était chez l'empereur :

— Parbleu ! mon cher Talma, lui dit Napoléon, je veux que vous puissiez juger des changemens que j'ai fait subir à la salle de spectacle ; vous allez venir avec moi ; je veux vous

montrer tout cela ; seulement vous prendrez garde de vous casser le cou.

— Sire, je ne crains rien ; je serai là sur mon terrain.

— J'avoue que ce n'est pas le mien, reprit gaîment Napoléon.

Et prenant le bras du grand artiste, il le guida lui-même à travers les corridors les plus obscurs ; puis, après avoir escaladé les loges, les banquettes du parterre et les balustrades de l'orchestre, ils arrivèrent sur le plancher du théâtre. Les nouveaux travaux que Napoléon avait fait exécuter étaient en effet fort importans et fort curieux, parce qu'il avait voulu qu'on pût représenter de grands opéras et des ballets. Les changemens à vue, les trappes, les vols de char avaient exigé des machines difficiles à établir dans un emplacement si étroit ; mais tout s'était aplani devant sa puissante volonté. Lui et Talma étaient seuls ; la pâle lueur d'un quinquet les éclairait à peine ; tout à coup Napoléon dit au célèbre tragédien :

— Savez-vous qu'il y a des Anglais qui paieraient bien cher pour être à votre place ! S'ils

pouvaient y glisser un de leurs agens, l'occasion serait belle pour se défaire de moi.

— Ah ! sire, s'écria Talma, vous me faites frémir ; si quelqu'un, caché...

— Rassurez-vous, reprit Napoléon en frappant familièrement sur l'épaule de Talma ; l'histoire se respecte trop pour me laisser mourir dans une trappe comme un héros de mélodrame ; je suis persuadé qu'elle me réserve quelque chose de mieux !

Le goût de bâtir est une passion commune même aux princes les plus vulgaires. Ce qui importe au peuple, c'est que ce goût s'applique à des objets d'un intérêt véritable. On a prétendu que l'empereur, dans les immenses travaux qu'il avait ordonnés, cherchait plutôt l'éclat que l'utilité : c'est une erreur et une injustice. Sa principale étude, au contraire, était de restreindre chaque genre de construction dans la limite des convenances. Deux pensées l'occupaient en même temps : servir le pays par des constructions nouvelles, et fournir par ce moyen du travail à des classes dont la guerre rendait les professions inactives.

En 1813, après les victoires de Lutzen et de

Bautzen, par lesquelles l'armée française semblait avoir ressaisi sa vieille gloire, Napoléon donna de nouveaux ordres pour que les embellissemens de Paris se continuassent avec activité ; puis, laissant son armée sur les bords du Rhin, il revint à Saint-Cloud le 7 novembre, se rendit au sénat le 9, et le 10 appela tous ses architectes pour qu'ils eussent à rendre compte de l'état dans lequel se trouvaient les constructions qu'il leur avait confiées avant de partir pour la Saxe. Le 19 du même mois il vint résider à Paris, et le 21 il visita dans le plus grand détail les nouvelles galeries du Musée (celles du rez-de-chaussée) et les bâtimens qui avaient été ajoutés au Louvre du côté de la rue Saint-Honoré. Il crut s'apercevoir *qu'on avait fait* peu de besogne depuis l'époque de son départ. Cette idée n'était pas juste ; seulement la disposition de son esprit n'était plus la même. En rentrant aux Tuileries, il demanda ses chevaux, sortit du palais par la place du Carrousel, et alla visiter la Halle-au-Blé, dont il admira la nouvelle couverture en fer, ouvrage entrepris sous la direction du célèbre Boulanger ; puis, ayant passé par le quartier des halles, suivi d'une

foule prodigieuse qui criait *vive l'empereur!* lui présentait des pétitions et lui offrait en termes énergiques des bras pour le défendre, il traversa le Pont-Neuf pour aller visiter les travaux qui s'exécutaient au Luxembourg. Il ne s'était fait accompagner que de l'aide-de-camp de service, d'un écuyer et de son premier architecte. Ce jour-là un de ses pages ayant profité de l'absence du maître pour aller, lui aussi, faire sa promenade sur les quais, se trouva sur le passage de Sa Majesté au moment où, arrivée à l'entrée de la rue de Seine, elle se dirigeait vers le Luxembourg. Poussé malgré lui par les flots de la foule, le page se vit porté jusque sous la tête de son cheval. L'affluence et le tumulte lui firent espérer qu'il ne serait pas aperçu, car il était expressément défendu aux pages de sortir du palais lorsqu'ils étaient de service, et encore bien plus de revêtir l'habit bourgeois; mais le jeune étourdi acquit bientôt la preuve du contraire: l'empereur l'avait parfaitement reconnu. Le soir, avant de se mettre à table pour dîner, l'empereur lui fit un signe du doigt, en lui disant:

— Venez ici!

Puis le prenant par une oreille qu'il tira cette fois un peu plus fort que de coutume, il ajouta :

— Ah ! ah ! monsieur le drôle ! que faisiez-vous donc ce matin, si près de moi, dans le faubourg Saint-Germain ?

Le page baissa la tête et n'essaya même pas de se justifier.

— Ah ! vous vous déguisez pour courir la prétentaine ! Vous connaissez cependant l'ordre ! mais bast ! on se moque de l'ordre, n'est-ce pas ? Je vois ce que c'est : vous vous mêlez aussi de m'espionner !

Ce reproche, que l'empereur ne lui adressait que pour plaisanter, fut pris au sérieux par le jeune homme qui, relevant la tête avec une sorte de fierté et sans proférer un mot, lança à l'empereur un regard qui avait plus d'éloquence que toutes les paroles qu'il eût pu trouver pour se justifier d'un tel soupçon. Napoléon comprit toute la pensée de son page, car lâchant aussitôt l'oreille qu'il avait tenue jusqu'alors il lui donna du bout des doigts un de ces petits soufflets qui équi-

valaient de sa part aux plus grands complimens, et il lui dit d'un ton de bienveillance :

— Eh bien ! je me trompe ; ce n'était pas pour m'espionner. Mais réfléchis un peu : si lorsque je vais me promener, tout le monde faisait comme toi, qui est-ce qui garderait la maison ?

Le dernier ordre que Napoléon donna le 25 janvier 1814, quelques heures avant son départ pour commencer cette admirable et fatale campagne de France, fut d'assigner de nombreux travaux à la classe indigente, car il sentait plus que jamais le besoin de se populariser, et il craignait toujours qu'en son absence les ouvriers de la capitale, qu'il aimait tant, ne vinssent à manquer de moyens d'existence.

Comme on le voit, et comme surtout l'attestent à la fois les beaux et innombrables monumens et les gloires nationales de son règne, Napoléon aimait la bâtisse, selon l'expression vulgaire ; mais il n'aimait pas que cela. S'il est vrai qu'il se plût à manier la truelle, ce n'était jamais que pour se reposer un instant

la main des autres plus lourds et plus utiles attributs de sa puissance : la main de justice et l'épée. Il avait donné le Rhin pour frontière à la France et il avait créé le Code, lorsqu'il songea à ressusciter Versailles.



XVI.

A PROPOS DE LA TRAGÉDIE DE MAHOMET.

La tragédie de *Mahomet* (1) fut représentée le 9 mars 1811, c'est-à-dire peu de jours avant la naissance du roi de Rome. Talma, chargé du rôle principal, en retarda long-temps la

(1) De M. Baour-Lormian. C'est à la bienveillance de cet honorable et savant académicien que nous devons les détails piquans qu'on va lire et qu'il a bien voulu nous communiquer.

(*Note de l'auteur.*)

mise en scène. Malgré toute la sublimité de son talent, il avait une manie : celle de vouloir toujours substituer ses propres idées à celles de l'auteur, et de ne chercher dans toutes ses combinaisons que celles qui pouvaient faire dominer le personnage qu'il devait représenter. Il donnait quelquefois d'excellens conseils; mais il fallait se tenir en garde contre la multitude des changemens qu'il proposait, et qui ne tendaient à rien moins qu'à refondre le premier plan et la marche de la composition. Ma pièce avait été lue au comité de la Comédie-Française sous le titre insignifiant d'*Eronyme*. Talma, chargé du rôle de Mahomet, voulut que la tragédie portât ce nom. Je cédai par déférence, et l'on verra bientôt que j'eus sujet de m'en repentir. Ce nouveau titre m'imposait l'obligation de développer dans toutes ses parties le caractère historique du farouche conquérant, et dans ma première version, il ne paraissait qu'en seconde ligne, puisque tout l'intérêt portait sur Eronyme. Il résultait de ce changement, léger en apparence, une sorte d'embarras et de confusion dans la conduite générale de la pièce.

Enfin, après six mois de répétitions et de remaniemens, le jour de la représentation fut inscrit sur l'affiche. Je me rendis le matin vers midi au théâtre, et les acteurs m'apprirent, avec un mécontentement marqué, que la représentation ne pouvait avoir lieu, parce que Talma n'était pas encore satisfait de son costume. Que l'on juge de mon désappointement! Talma était absent : j'allai chez lui. En quittant le péristyle du théâtre, j'eus le déplaisir de voir afficher le *Légataire universel.*

En entrant chez Talma, qui logeait alors rue de Seine, à l'ancien hôtel Mirabeau, je le vis entouré de trois ou quatre individus, avec lesquels il s'entretenait : c'étaient des tailleurs. J'aperçus, sur une table dressée au milieu de la chambre, des dolmans, des tuniques, des schals, des turbans, sans compter une multitude de barbes. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'écria :

— *Ah! mon bon,* je suis bien aise de vous voir.

— Je venais m'assurer, lui dis-je, si une indisposition subite vous empêchait de jouer ce soir ; mais je m'aperçois à votre figure et à

l'éclat de votre voix que j'ai entendue en montant, que vous vous portez à merveille. Quelle raison me donnez-vous pour justifier un ajournement qui me paraît sans motif?

— Comment, sans motif! me répondit-il; mais je n'ai point encore complété mon costume. J'en ai bien la plus grande partie, mais la plus essentielle me manque, celle qui doit donner le plus de physionomie à Mahomet.... la barbe.

— Mais il me semble que vous n'avez ici que l'embarras du choix.

— En voici plus de quinze que Dublin m'a fait essayer : aucune n'a le genre de nuance que j'exige.

Là-dessus il tâcha de me prouver que sans une barbe convenable il ne pouvait représenter dignement le vainqueur de Bysance. J'eus beau le presser, ce ne fut que huit jours après qu'il parut dans le harem de la rue de Richelieu avec une barbe de son goût.

Les premiers actes furent accueillis avec une extrême faveur; mais au cinquième, une situation malheureuse dans laquelle Mahomet démentait son caractère, fut généralement

improuvée. Éclairé par le grand jour de la scène, malgré mon amour-propre d'auteur, je ne pus me dissimuler que le public avait raison, et, le rideau baissé, je me rendis dans la salle d'assemblée des comédiens, avec l'intention de retirer sur-le-champ ma pièce du répertoire. Tous les acteurs se récrièrent, et surtout Talma. Comme sa barbe avait parfaitement réussi, je compris aisément qu'il ne serait pas fâché de la montrer encore quelquefois aux spectateurs. Peut-être aussi entrevoyait-il la possibilité d'atténuer d'une manière sensible les défauts du cinquième acte, et sa confiance me rendit presque la mienne. La pièce fut donc affichée pour le surlendemain ; mais la Comédie-Française reçut l'ordre de la jouer le même jour aux Tuileries.

L'impératrice, alors au dernier temps de sa grossesse, ne pouvait se déplacer ; on improvisa dans un salon du rez-de-chaussée un petit théâtre dont trois acteurs remplissaient l'étendue. Lorsque Talma-Mahomet fit son entrée, il ne put être suivi que d'un seul janissaire. J'assistai dans la coulisse à ce simulacre de représentation, que le grand tragédien

appelait plaisamment une lecture habillée. L'assemblée, comme on peut le croire, était peu nombreuse. Elle se composait uniquement de l'empereur, de l'impératrice, des ministres, des grands officiers de la maison, des dames de service au palais et de quelques membres du corps diplomatique. La pièce fut écoutée dans un silence absolu, tel que l'exigeait une étiquette ridicule qui fait languir l'action et glace le jeu des acteurs.

J'avais retouché de mon mieux ce néfaste cinquième acte : *Mahomet* fut joué onze fois, et onze fois, après d'unanimes applaudissemens, la même situation, quoique modifiée, provoqua les mêmes marques d'improbation. Dès ce moment, je ne délibérai plus, et je déclarai aux comédiens que *Mahomet II* ne ferait plus partie de leur répertoire.

Six semaines après, je reçus l'invitation de me rendre au château; l'empereur me faisait demander pour le lendemain à dix heures précises du matin. On peut croire que je fus exact au rendez-vous. M. de Rémusat me reçut et, après m'avoir fait traverser des couloirs éclairés jour et nuit par des lampes, il m'introduisit

dans un salon de modique grandeur, meublé sans faste, mais avec beaucoup d'élégance. Les murs étaient décorés par des tableaux de l'école moderne ; on y remarquait l'*Ossian* de Gérard et son *Bélisaire*. Napoléon était assis devant une petite table incrustée de porcelaine de Sèvres à compartimens, et dont les pieds de bronze triangulaires étaient richement ciselés. On voyait sur cette table quelques mets, entre autres des crépinettes, dont lui-même avait donné la recette à son maître-d'hôtel, car Napoléon était devenu quelque peu friand. Son visage, par extraordinaire, avait une expression presque joviale. Il se trouvait en ce moment au faîte de sa gloire et de sa puissance. L'Europe tributaire se taisait devant lui ; un fils, habillé dès son berceau de la pompe royale, venait de naître pour affermir sa dynastie, et semblait lui présager un éternel avenir. Tant de bonheur avait déridé son front, naturellement sombre et soucieux. En m'apercevant, il me dit, avec cette parole incisive et brève qui lui était si familière :

— J'ai lu votre tragédie : elle est détestable !

Si je n'avais su que l'empereur se faisait un

malin plaisir d'intimider d'abord les personnes qu'il faisait appeler, ce début était de nature à me dérouter complétement. Je me tus et il continua :

— Votre Mahomet est un imbécile de s'être engoué sottement d'une pimbèche qui ne veut pas de lui. Un pareil homme, qui coupait la tête à ses maîtresses, ne doit point se mêler d'une intrigue de sérail ; c'est le rapetisser : il fallait le placer dans un cadre politique. Corneille seul savait faire parler et agir les rois ; mais vous autres poètes, vous n'y entendez rien. Parce que vous savez faire des vers, vous vous croyez de grands hommes. Les vers ne sont que la broderie de l'étoffe dramatique.

Je l'écoutais attentivement et ne pouvais lui répondre, car il ne m'en eût pas laissé le temps.

— Les petites scènes d'amour sont usées pour la tragédie, continua-t-il ; notre époque grandit ; il faut que tout grandisse avec elle.

Je ne dois pas oublier de dire qu'il coupait chaque membre de ses phrases saccadées par une gorgée de café dont il paraissait savourer délicieusement l'arôme.

— Pourquoi, reprit-il tout à coup, avez-vous retiré votre pièce? elle continuait d'attirer la foule.

— Oui, sire; mais on s'obstinait à murmurer au dénoûment.

— Vous ne dites pas tout : vous avez eu peur de Geoffroy. C'est un chien hargneux qui aboie: il fallait, comme vos confrères, jeter un gâteau de miel dans la gueule du cerbère: votre *Mahomet*, malgré ses défauts, aurait eu vingt représentations. Ce nombre constatait un succès: c'est vous-même qui avez ratifié votre chute.

Après avoir prononcé ces mots, il acheva de vider la petite tasse de porcelaine placée devant lui; puis, se levant, il fit quelques pas dans le salon et, revenant à moi, il me dit d'un ton bienveillant :

— Allons, je vous ai tenu assez long-temps sur la sellette; j'ai dû froisser un peu votre amour-propre languedocien: mais vous avez bravement soutenu l'assaut, et j'aime cela. J'ai causé de votre pièce avec Talma; il m'en a lu quelques scènes qui sont fort bien: quant au mérite de la poésie, tout le monde s'ac-

corde là-dessus. Maintenant, que prétendez-vous faire?

— Puisque Votre Majesté le permet, j'aurai l'honneur de lui dire que je ne me tiens pas pour battu.

— A la bonne heure! dit Napoléon en souriant.

— Mon intention est, non pas de retoucher, mais de refondre l'ouvrage. Eclairé par l'expérience, je tâcherai qu'il plaise au monarque qui n'a pas besoin que le pouvoir suprême donne du prix à son suffrage.

— Ferez-vous encore Mahomet amoureux?

— Oui, sire; mon cadre l'exige.

— Au moins ne lui donnez pas un rival, car s'il en a un, et qu'il le découvre, il faut qu'il le tue sur-le-champ, et alors votre pièce est finie. Je vous le répète, il faut plus vous appuyer sur l'histoire que sur le roman; notre tragédie a besoin d'être renouvelée, il nous faut des conceptions larges; les vers ne doivent venir qu'après.

Sa physionomie familière redevint alors grave et sévère, et d'un signe de tête il me congédia.

Comme il passait dans la pièce voisine :

— Sire, lui dis-je, oserai-je demander à Votre Majesté la permission de lui soumettre mon nouveau travail?

— Volontiers, me dit-il, et il me quitta.

En rentrant chez moi, j'écrivis la conversation qu'on vient de lire, pour n'en point oublier les détails. C'est ainsi que l'empereur se plaisait à encourager les écrivains, en leur accordant l'honneur d'être admis à son entretien; et j'ai plus d'une fois obtenu cette faveur. Vingt-six ans se sont écoulés depuis cette époque. Ma pièce, refaite sur un plan plus vaste et en grande partie d'après les observations judicieuses de Napoléon, attend dans mon portefeuille et attendra long-temps sans doute que MM. les comédiens français se décident à la soumettre au jugement du public.

XVII.

UN GROGNARD.

Blaise Alboise fut un de ces hommes que la France républicaine et impériale peut opposer avec orgueil aux plus belles figures des temps héroïques, et proposer à l'éternelle admiration des générations à venir.

En 1792, lorsque l'appel aux armes détermina vers la frontière le sublime élan de la jeu-

nesse française, Alboise s'enrôla dans le premier bataillon des volontaires de Seine-et-Oise qui fut dirigé sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Là, bien que le volontaire n'eût encore que seize ans, il se distingua tout d'abord par sa bravoure. Ce fut surtout à l'affaire de Neuvied. Le commandant de son bataillon ayant fait un appel au courage de ses jeunes soldats à propos d'une batterie ennemie dont le feu continu gênait les mouvemens de la demi-brigade, et qu'il était important d'enlever, Alboise se présenta le premier et offrit de diriger ce hardi coup de main. Après avoir reçu de son commandant des instructions quelque peu ambiguës, Alboise, qui ne les a pas bien comprises, se recueille un instant; puis, après un moment de réflexion :

— Mais où diable nous envoies-tu, citoyen commandant? lui demande-t-il.

— Eh parbleu! ne le vois-tu pas?... à la mort!

— A la mort!... Eh bien! à la bonne heure... mais il fallait donc le dire tout de suite..... Suffit!

Et se tournant vers sa petite troupe :

— Allons, vous autres! s'écria-t-il, pas de charge, en avant, marche! Faites comme moi, et vive la nation!

Une demi-heure après, Alboise s'était rendu maître de la batterie prussienne; mais les trois quarts des siens étaient morts.

En 1796, Alboise faisait partie de cette héroïque armée d'Italie dont Schérer venait de remettre le commandement en chef au général Bonaparte, et ce fut en qualité de simple grenadier dans la 65e demi-brigade qu'il prit part à toutes les affaires qui signalèrent cette magnifique campagne. Mais il faut le dire, si Alboise était un brave soldat, c'était aussi le pessimiste le plus original de l'armée. C'est à lui peut-être que les vieux soldat de l'empire durent, dans la suite, l'épithète de *grognards*, laquelle toutefois ne leur fut donnée d'une manière officielle qu'à l'époque où Napoléon était à l'île d'Elbe. Bon fils, camarade dévoué, excellent soldat, Alboise n'avait d'autre défaut que celui de *raisonner* et de ne paraître jamais content. Il blâmait tout, se plaignait de tout, en tout temps, en tout lieu, à tout propos. Pendant les vingt années qu'il passa au service on

nesse française, Alboise s'enrôla dans le premier bataillon des volontaires de Seine-et-Oise qui fut dirigé sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Là, bien que le volontaire n'eût encore que seize ans, il se distingua tout d'abord par sa bravoure. Ce fut surtout à l'affaire de Neuvied. Le commandant de son bataillon ayant fait un appel au courage de ses jeunes soldats à propos d'une batterie ennemie dont le feu continu gênait les mouvemens de la demi-brigade, et qu'il était important d'enlever, Alboise se présenta le premier et offrit de diriger ce hardi coup de main. Après avoir reçu de son commandant des instructions quelque peu ambiguës, Alboise, qui ne les a pas bien comprises, se recueille un instant; puis, après un moment de réflexion :

— Mais où diable nous envoies-tu, citoyen commandant? lui demande-t-il.

— Eh parbleu! ne le vois-tu pas?... à la mort!

— A la mort!... Eh bien! à la bonne heure... mais il fallait donc le dire tout de suite..... Suffit!

Et se tournant vers sa petite troupe :

— Allons, vous autres! s'écria-t-il, pas de charge, en avant, marche! Faites comme moi, et vive la nation!

Une demi-heure après, Alboise s'était rendu maître de la batterie prussienne; mais les trois quarts des siens étaient morts.

En 1796, Alboise faisait partie de cette héroïque armée d'Italie dont Schérer venait de remettre le commandement en chef au général Bonaparte, et ce fut en qualité de simple grenadier dans la 65ᵉ demi-brigade qu'il prit part à toutes les affaires qui signalèrent cette magnifique campagne. Mais il faut le dire, si Alboise était un brave soldat, c'était aussi le pessimiste le plus original de l'armée. C'est à lui peut-être que les vieux soldat de l'empire durent, dans la suite, l'épithète de *grognards*, laquelle toutefois ne leur fut donnée d'une manière officielle qu'à l'époque où Napoléon était à l'île d'Elbe. Bon fils, camarade dévoué, excellent soldat, Alboise n'avait d'autre défaut que celui de *raisonner* et de ne paraître jamais content. Il blâmait tout, se plaignait de tout, en tout temps, en tout lieu, à tout propos. Pendant les vingt années qu'il passa au service on

n'entendit presque jamais une parole approbative sortir de sa bouche ; presque jamais son visage ne fut déridé par le moindre signe de satisfaction. En garnison, il se plaignait du repos ; en campagne, il se plaignait de la fatigue. Lorsque son sac était bien garni, il le trouvait trop lourd ; lorsqu'il devenait léger, il se plaignait de ne pouvoir le remplir. Cette humeur maugréante faisait dire à ses camarades que, dans le régiment des *mal-contens*, Alboise serait infailliblement devenu colonel ; tout le monde ne l'en estimait pas moins, et ses officiers lui pardonnaient ses travers en considération d'une foule de précieuses qualités, et notamment d'une noblesse de caractère et de pensée qui allait quelquefois jusqu'au sublime. Pour donner une idée de son désintéressement et de sa modestie, il suffira de dire qu'il refusa constamment les grades auxquels il avait droit, en disant :

— C'est déjà beaucoup pour moi que de savoir obéir ; que serait-ce donc s'il me fallait savoir commander !

Ce ne fut qu'après seize années de services effectifs qu'il consentit à accepter les galons

de caporal : encore son acceptation tint-elle, comme nous le verrons, à une circonstance toute particulière. Mais continuons rapidement sa biographie par ordre chronologique.

C'était au mois de mai 1796, quelques jours avant l'affaire de Lodi. Napoléon, visitant les postes avancés, se plaignait des fréquentes fusillades qu'il avait entendues.

— Il ne faut pas, disait-il, user ainsi sa poudre à tirer sur des buissons.

A ces mots, une douzaine de balles sifflent à ses oreilles. Un grenadier s'élance et lui fait un rempart de son corps. Un moment après, le général en chef demande brusquement à ce soldat :

— Que fais-tu là ? Pourquoi as-tu quitté ton poste ?

— J'attendais que vous me donniez la permission d'aller dénicher quelques uns de ces corbeaux tyroliens qui se sont perchés dans le buisson là-bas.

— Est-ce que tu t'imagines qu'ils sont restés là à t'attendre ? Retourne à ton poste.

— Mon général, les autres sont dans le ravin, comme hier.

— Raison de plus, ils te tueraient.

— Ouitch!..... ça leur est défendu; ils sont trop maladroits! S'ils savaient viser juste, ils nous auraient déjà descendus tous les deux : moi d'abord, vous après.

— Tu ne manquerais donc pas leur chef?

— Dites un mot, je l'éclipse.

— Allons, puisque tu le veux, va!..... mais ne t'y fie pas!

Et le soldat partit en sifflant le refrain de la *Marseillaise.*

C'était Alboise.

Au bout d'une demi-heure, comme on le croyait mort, parce qu'on avait entendu un grand nombre de coups de feu du côté où il s'était dirigé, il reparut. Il n'avait perdu que son chapeau.

— C'est fait! dit-il au général en chef. Je vous avais bien dit qu'ils ne savent pas viser : maintenant ils n'ont plus qu'à enterrer leur officier de kinserlicks.

— Merci, dit Napoléon, je me souviendrai de toi.

— C'est toujours ça, reprit le grenadier :

mais il ne faut pas vous tracasser la tête pour si peu de chose.

Alboise suivit Napoléon en Égypte ; mais il ne revit son général face à face qu'après le dernier siége de Saint-Jean-d'Acre. Quoique ayant reçu à cette affaire une effroyable blessure à la tête, ce soldat persistait à se tenir dans les rangs, parce qu'à la fin de la journée le général en chef devait passer la revue de sa demi-brigade, qui s'était brillamment distinguée à cette affaire. On sait que Napoléon était doué d'une mémoire prodigieuse, et qu'il se rappelait parfaitement la figure, le nom et les actions de chacun de ses soldats. Quand il vint à passer devant Alboiee, il s'arrêta un moment, comme pour rapprocher quelques idées confuses :

— Je te reconnais à présent, lui dit-il ; je t'ai vu à Lodi, lorsqu'on tiraillait nos postes avancés. Tu es un brave : mais, mon pauvre garçon, il paraît que les Turcs sont moins maladroits que les Tyroliens ; il t'ont fait là une bien mauvaise plaisanterie.

— C'est vrai ! dans ce maudit pays de sauterelles et de mamamouchis il fait chaud pour

moi de toutes les façons : mais c'est encore pour vous, je n'en ai point de regret.

— Ah ça ! comment t'appelles-tu donc, et de quel pays es-tu ?

— Je m'appelle Blaise Alboise ; je suis de Pontoise, département de Seine-et-Oise.

— J'en suis *bien* OISE, reprit Napoléon en riant et en imitant la prononciation du soldat. Et si je te donnais un fusil d'honneur, qu'est-ce que tu me dirais ?

— Je vous dirais merci, comme vous à Lodi ; vous vous le rappelez ?...

— Oui, oui ; mais guéris-toi d'abord ; j'y penserai.

— A votre aise, quand vous aurez un petit moment de libre.

Malheureusement la blessure d'Alboise fut longue à se cicatriser complétement. Napoléon revint à Paris, et le brave soldat fut oublié. Il y a toute apparence qu'il eut, lui, plus de mémoire, bien qu'il n'en dît mot à personne. A son retour en France, après Marengo, son ancien général étant déjà premier consul, lorsqu'il fut question de décider si Napoléon serait proclamé, ou non, consul à

vie, Alboise ne laissa pas échapper l'occasion qui lui était offerte de manifester hardiment son opinion. Le dépouillement du scrutin fut publié par le sénat le 15 août 1802. Sur 3,577,259 votans, 3,576,285 avaient voté *pour*, et 974 *contre* : et, chose incroyable, presque tous les votes négatifs avaient été donnés dans l'armée.

Dans un régiment de ligne, un grenadier osa signer *non* en très gros caractères sur le registre où chaque soldat émettait son vote. (Ceux qui ne savaient pas écrire devaient apposer une petite barre pour la négative ou une croix pour l'affirmative.) Cette opposition unique causa un grand scandale. Le colonel du régiment, craignant qu'on ne le rendît responsable du mauvais effet qu'une telle insubordination pouvait produire dans l'esprit de l'armée, encore imbue des principes républicains, fit venir près de lui le grenadier *mal pensant*. Il lui adressa d'abord des complimens sur sa belle tenue, persuadé que par la douceur il obtiendrait une rétractation éclatante; mais voyant que ce moyen ne réussissait pas, il lui dit en relevant sa moustache :

— Comment! c'est toi, Alboise! toi qui as l'honneur d'être grenadier de la première du deuxième; toi qui as fait les campagnes d'Italie, qui as été en Egypte; c'est toi qui ne veux pas que ton ancien général soit ton chef! Tu déshonores ta grenade!... Est-ce que j'ai signé *non*, moi!... Et cependant je n'ai pas eu l'honneur d'aller aux Pyramides!

— Les Pyramides! les Pyramides! répond Alboise, que ce discours commençait à impatienter; qu'est-ce que ça prouve, les Pyramides? Vous avez signé *oui*, mon colonel, c'est bien; vous en aviez le droit; je ne suis pas là pour vous contredire; mais, moi, c'est différent.

— Eh! par quelle raison, grenadier Alboise?

— Par la raison que si je me suis battu pendant dix ans pour qu'il n'y ait pas de rois en France, ce n'est pas non plus pour qu'il y ait à leur place des premiers consuls à vie. C'est aussi mon idée. Et puis quand même n'avez-vous pas dit que les volontés étaient libres?...

— C'est-à-dire... ce n'est pas moi, c'est le sénat... Mais sais-tu bien que lorsque le citoyen premier consul saura cela, il est capa-

ble de te faire mettre à la salle de police pour le restant de tes jours?

— Rien du tout! Cela lui sera bien égal! Et puis ce que vous me dites là, mon colonel, c'est bon pour vous ou les habits brodés qui ont peur de perdre leurs grades; moi, je ne crains pas de perdre le mien. Je le lui dirais à lui-même, au citoyen premier consul; je ne suis pas comme lui, moi, *j'ai de la mémoire : lorsque je promets quelque chose à quelqu'un, je tiens ma promesse.*

On voit qu'Alboise avait été piqué au vif de l'oubli de Napoléon relativement au fusil d'honneur qu'il lui avait promis en Égypte et qu'il ne lui avait pas donné.

Le premier consul apprit bientôt que dans un régiment de ligne, un grenadier avait donné un vote négatif. Il demanda son nom.

— Alboise? s'écria-t-il en portant la main à son front; ah! oui, oui, Alboise, de Pontoise, ajoute-t-il en souriant; je le connais de longue date. On lui dira de ma part que j'ai donné l'ordre de le faire passer dans la garde consulaire, dans *ma* garde, reprit-il en appuyant sur le mot.

Plus tard, la vieille garde impériale ayant été formée avec le noyau de la garde consulaire, Alboise s'y trouva incorporé dès l'origine. De ce moment, sa manie de *grogner* à tout propos ne fit que croître jusqu'au jour de sa mort, qui fut peut-être la première circonstance de sa vie dont il parut satisfait.

On sait que la nuit qui précéda la bataille d'Austerlitz, l'empereur, voulant juger de l'effet qu'avait produit sur ses soldats la proclamation qu'il leur avait fait lire le matin, parcourut à pied et incognito tous leurs bivouacs. Arrivé à l'un de ceux occupés par la garde, un grenadier, qui nettoyait la batterie de son fusil, l'ayant reconnu, lui jeta ces paroles sans cesser son travail et sans avoir l'air de le remarquer :

— Ah! tu veux de la gloire! Eh bien! sois tranquille, va! on t'en *flanquera* demain matin, de cette gloire! Un peu de patience, on t'en *flanquera!*

C'était Alboise.

Dès le commencement de l'action, un bataillon du 4ᵉ de ligne ayant été enfoncé par les cuirassiers de la garde impériale russe :

— Bessières! Bessières! cria l'empereur en passant au grand galop devant les grenadiers à cheval de sa garde, tes invincibles à la droite de ce bataillon!

Un instant après, les deux gardes impériales s'étant trouvées en présence, cavaliers, artillerie, étendards russes, tout resta au pouvoir de Bessières.

La vieille garde à pied vit ces exploits et murmura; deux fois elle demanda à grands cris à se porter en avant: mais l'empereur la maintint au repos. Ses grenadiers le maudissaient alors.

— Il n'y aura donc rien pour nous aujourd'hui? s'écria l'un d'eux qui se dépitait plus que les autres de rester ainsi inactif. (C'était encore Alboise.) Napoléon fait un signe avec la main, et, se retournant du côté d'Alboise, dont la voix lui est parfaitement connue :

— Silence! lui dit-il, tu es trop gourmand.

Le lendemain, en passant la revue de sa garde, il s'arrêta devant lui :

— Ne t'ai-je pas donné une arme d'honneur en Égypte? lui demanda-t-il.

—Oh! donné! donné! c'est-à-dire que vous

me l'aviez promise; mais il me paraît que dans ce temps-là la fabrique allait peu, car je ne l'ai jamais reçue. Au surplus, puisque vous vous en souvenez, ça suffit : je n'ai plus de rancune.

— Et tu fais bien, car tu sais que maintenant nous sommes gens de revue.

— Et de parole, ajouta Alboise avec une intention malicieuse.

Vint le jour de la distribution des croix. Alboise n'avait reçu aucune lettre d'avis. Dieu sait s'il était de mauvaise humeur!

— Aux noms des braves que vous venez d'appeler, dit l'empereur, en élevant la voix, à l'officier supérieur qui remplissait les fonctions de secrétaire de la chancellerie, ajoutez sur votre liste celui d'un de mes vieux braves, celui du grenadier Alboise!

— Présent!... s'écrie aussitôt une voix de stentor qui sort des rangs; présent! présent!

— Approche. Tu vois que j'ai de la mémoire et que je suis de parole. Tiens, voilà ce que je te devais; continue à servir d'exemple à nos jeunes conscrits; il serait à désirer qu'ils te ressemblassent tous.

— Pas dégoûté! murmura tout bas Alboise, tandis que Napoléon détachait sa croix et la présentait au grenadier, qui, la recevant d'une main, de l'autre fit le salut militaire, et retourna tranquillement à son rang au bruit des acclamations unanimes de ses camarades.

Lors de l'entrevue de Napoléon avec Alexandre à Erfurt, au mois de septembre 1808, au milieu de l'affluence de rois, de princes et de grands personnages de toute sorte qui les entouraient, les deux empereurs aimaient à s'isoler de cette foule d'automates dorés, et à passer ensemble des journées entières dans la plus parfaite intimité. Un matin que Napoléon sortait à pied de son palais, accompagné d'Alexandre, sous le bras duquel il avait amicalement passé le sien, il s'arrêta devant le grenadier qui posé en faction bas de l'escalier lui présentait les armes. C'était Alboise. Napoléon le regarde un moment en secouant la tête d'un air d'orgueil, et faisant remarquer à Alexandre ce soldat dont le visage est orné d'une cicatrice qui part du front et descend jusqu'au milieu de la joue :

— Que pensez-vous, mon frère, lui dit-il,

de soldats qui survivent à de pareilles blessures?

— Et vous, mon frère, répond Alexandre, que pensez-vous des soldats qui les font?

— Ils sont morts, ceux-là!... murmura Alboise d'une voix grave, sans rien perdre de son immobilité.

Nous ne pensons pas qu'il y ait dans Corneille de plus sublime dialogue.

— Alexandre, dont la belle réponse avait un moment embarrassé Napoléon, se tourna alors vers ce dernier en disant avec courtoisie :

— Mon frère, ici comme ailleurs, la victoire vous reste.

— Mon frère, c'est qu'ici comme ailleurs mes grognards ont donné.

Et Napoléon s'éloigna en faisant un geste de remercîment à Alboise, qui ne détourna même pas les yeux.

A quelque temps de là, se promenant seul et à pied dans le quartier de sa garde, l'empereur aperçoit Alboise assis tranquillement sur une pierre, non loin d'un magasin à fourrages, et battant le briquet pour allumer une pipe qu'il tient à la bouche. Il se dirige de ce côté.

Alboise se lève, mais il n'en continue pas moins de battre le briquet en disant :

— Pardon, mon empereur, mais c'est le diable pour faire prendre l'amadou ; il fait tant de vent !... Vous permettez, n'est-ce pas ?

— Hé mais ! jusqu'à un certain point. Ne crains-tu pas de mettre le feu à ce magasin de paille ? Ce serait mal travailler pour le roi de Prusse que de lui brûler ses villes.

— Ah ! bah ! le roi de Prusse, répond dédaigneusement Alboise ; encore un drôle de monarque celui-là ! qu'il n'ait pas peur ! si on lui brûle sa Prusse... eh bien ! on la lui paiera !

Pendant ce temps Napoléon examina le grenadier, qui, frappant plus vite et plus fort sur sa pierre, n'en fait cependant jaillir aucune étincelle, et il ajoute :

— Je te dois quelque chose, Alboise.

— A moi, mon empereur !... crois pas !... vous m'avez donné la croix il y a deux ans à cause de cette balafre que j'ai reçue il y en a huit ; c'est moi qui vous dois du retour. Patience, on s'acquittera !

— Ce n'est pas pour la balafre : c'est vieux cela ; c'est pour ce que tu as dit dernièrement

à l'empereur Alexandre, lorsque tu faisais ta faction.

— Je n'ai pas fait de sottises à cet empereur. Pourquoi a-t-il eu l'air de vouloir mécaniser la garde!... Est-ce que par hasard il se serait plaint de moi à mes chefs?

— Non assurément, reprit Napoléon, puisque je veux te récompenser.

— Il n'y a pas de quoi! Et puis je n'ai besoin de rien. Cependant, si vous voulez me faire une politesse, histoire de dire : « Tiens, voilà!... » eh bien! à la première garde montante, dites-moi bonjour comme vous me l'avez dit l'autre fois.

— Eh bien! bonjour mon brave, et touche là!

Et l'empereur lui tendit la main.

A ce geste de Napoléon, la vue du vieux soldat se trouble, de grosses larmes coulent de ses yeux : c'est peut-être le seul mouvement de sensibilité extérieure qu'il ait eu en sa vie. D'une main, retirant précipitamment la pipe qu'il avait conservée à la bouche, il la jette et la brise sous son pied, tandis que de l'autre main il saisit celle que lui présente

l'empereur, et la serrant de façon à lui briser les os, il lui dit d'une voix entrecoupée :

— Oh ! toujours ! mon empereur ! à la vie ! à la mort ! Alboise ne vous dit que cela...

— Oui, je te crois, répond Napoléon en essayant de retirer sa main, qui est prise comme dans un étau ; entre nous, comme tu le dis, c'est à la vie ! à la mort !... Adieu !

L'année suivante, Alboise était à Schœnbrunn, car il ne quitta pas d'un instant les drapeaux. Après la parade, qui avait lieu chaque jour, à onze heures, dans la cour du château, l'empereur donnait volontiers audience aux soldats qui avaient quelques droits à faire valoir ou quelque grâce à demander. Un grenadier sort des rangs et vient à lui.

— Ah ! ah ! c'est aujourd'hui ton tour, mon vieux Alboise ! Que me veux-tu ? parle.

— Sire, il m'est arrivé un grand malheur.

— Une injustice qu'on t'a faite ? un passe-droit ! Tu viens réclamer, n'est-ce pas ?

— C'est pas ça. J'ai une bonne femme de mère qui vivait *chouettement* du produit de la moitié de ma croix que je lui ai abandonnée, et d'une espèce de baraque qu'elle appelait sa

maison. Le feu a pris à la baraque. Absente maintenant. Comme il ne lui reste plus que soixante-deux ans et des yeux pour pleurer, j'ai trouvé que ce n'était pas assez pour vivre, et alors je viens...

— Tu viens me demander une pension pour elle, interrompit l'empereur qui n'aimait pas les longues digressions; c'est juste; la mère d'un brave comme toi doit compter sur moi : j'écrirai ce soir au ministre de la guerre. Es-tu content?

— Non, sire!

— Diable! tu es bien difficile! Que veux-tu donc que je te donne? un bon sur le payeur de la garde?

— Sire, ce n'est pas encore ça : non pas que je trouve votre signature mauvaise; mais le temps que le trésorier et toute la boutique mettront à enregistrer, timbrer et *patarafer* votre bon, la vieille bonne femme aura descendu sa dernière garde. Tenez, mon empereur, je ne vais pas par quatre chemins : je viens vous emprunter de l'argent de la main à la main. Et pour que vous ne croyiez pas que c'est une *carotte de longueur* que je veux vous tirer,

comme les chapeaux à plumes et les bottes à glands d'or de l'état-major, voici mon brevet de décoré, mon livret; vous toucherez mon prêt, le reste de ma croix; le quartier-maître du régiment vous comptera tout cela à chaque trimestre; il n'osera pas vous *faire la queue*, à vous, j'en réponds!

— Garde tout cela; entre deux vieilles connaissances comme nous la parole suffit, tu le sais bien. Tiens, voilà une cartouche pour ta mère (c'était un rouleau de mille francs); tu m'en rendras une pareille quand tu seras colonel.

— Oh! oh! un moment! interrompit le vieux grenadier avant de tendre la main; j'accepte, mais à une condition : c'est que ça ne vous gênera pas, car autrement...

— Allons! prends, te dis-je!

— Merci, mon empereur; mais en ce cas vous direz à mon colonel que je consens maintenant à être nommé caporal, non pas par ambition, mais seulement pour avancer un peu l'époque du remboursement.

Le lendemain, Alboise reçut les *sardines* de

caporal, sans paraître plus satisfait que de coutume.

Ce fut surtout pendant la campagne de Russie que son humeur maugréante se développa tout entière : ces longues marches à travers un pays incendié et désert étaient pour lui un texte inépuisable de plaintes.

— Je vous demande un peu, disait-il sans cesse, ce que nous allons voir dans un pays de purs sauvages, où on fait une demi-douzaine d'étapes sans trouver seulement une pomme de terre !... Encore si on pouvait de temps en temps se repasser quelques coups de fusil en manière de nations civilisées !.. Mais pas moyen de causer avec ces mangeurs de chandelles ! C'est dégoûtant ! Quant à moi, j'aimerais presque autant la paix qu'une guerre comme ça.

Ce fut bien autre chose encore lorsque après l'incendie de Moskow Alboise commença cette désastreuse retraite, errant sans vêtemens, sans munitions, sous un ciel de neige, sur un sol parsemé de cadavres. Plus de discipline ; tous les rangs étaient confondus ; la grande armée n'était plus qu'un ramas d'hommes allant indistinctement du nord au midi. La présence

de Napoléon à pied au milieu des soldats, souffrant comme eux des mêmes besoins, des mêmes privations, pouvait seule étouffer les murmures.

Un jour, en parcourant les rangs épars de la vieille garde, dont les débris marchaient avec ceux de l'état-major général, il reconnut le vieux caporal, quoique sa coiffure ne se composât pour le moment que d'un sac à avoine qui lui cachait la moitié du visage.

— Ah ! mon pauvre Alboise, lui dit-il en secouant la tête, tu es toujours le même : je suis content de toi.

— Ma foi ! il n'y a pas de mal que vous soyez content, murmura Alboise, car il y en a *diablement* qui ne le sont guère.

L'empereur n'eut pas l'air de comprendre et reprit :

— Je le serais encore bien davantage si j'étais certain, à mon arrivée en France, d'y trouver cent mille hommes comme toi.

— Flatteur ! murmura Alboise entre ses dents.

La dernière fois qu'ils se rencontrèrent, ce

fut encore en un jour de malheur : on passait la Bérésina.

— Te voilà maintenant pontonnier, lui dit l'empereur, tu ne manques jamais les bonnes occasions !

— Partout où vous êtes je sais qu'on attrape toujours quelque chose... Présent !

— Te rappelles-tu le jour où nous nous vîmes pour la première fois? interrompit Napoléon, essayant ainsi de détourner la conversation.

— Oui ! c'était en Italie, un jour qu'il faisait chaud ; mais la température a *crânement* changé depuis.

— Comment ! est-ce que tu aurais froid?

— Moi ! froid !... Allons donc ! je ne le sens pas ; et il y a de bonnes raisons pour ça, ajouta-t-il en portant la main à son visage, couvert d'un large emplâtre ; tenez, pas plus de nez que sur la main : il est resté dans les traînards ; mais c'est égal, quand je vous vois ça me réchauffe.

Lorsque le tour d'Alboise fut venu de passer sur le pont, entraîné par la foule qui se ruait comme une avalanche, il fut précipité

dans le fleuve. Malgré les énormes glaçons qui menaçaient à chaque instant de le broyer dans leur choc, il arriva un des premiers sur la rive opposée que le canon des Russes balayait déjà. A peine avait-il fait quelques pas qu'il roula sur la neige : un boulet venait de lui fracasser les deux jambes. Un de ses camarades s'approcha pour le secourir :

— Marche, marche ! lui dit-il d'une voix éteinte, car il va t'en arriver autant.

— Caporal Alboise, je ne veux pas vous abandonner.

— Va ton train... Je suis plus heureux que vous autres, dans un moment je n'aurai plus froid !

Puis, faisant un dernier effort, l'héroïque soldat se traîna sur les mains jusqu'au bord d'un fossé où la neige s'était amoncelée ; ce fut sur ce lit de glace qu'il s'étendit comme pour mourir plus doucement. Il arracha sa croix, celle que Napoléon lui avait donnée à Austerlitz, et après l'avoir portée plusieurs fois à ses lèvres, il la brisa entre ses dents et en avala les morceaux, pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des Cosaques ; après

quoi il bégaya un dernier *Vive l'empereur!* suivi d'une imprécation contre les Russes, et mourut.

Et lorsque cette nouvelle lui parvint, Napoléon secoua tristement la tête :

— J'aurai de la peine à le remplacer, dit-il en essuyant, sur sa joue, une grosse larme à moitié gelée.

XVIII.

PROMENADES INCOGNITO.

L'une des plus habituelles fantaisies de Napoléon, fantaisie qui du reste lui procura souvent de piquantes jouissances, c'était de parcourir Paris *incognito*, à la manière du célèbre sultan que l'auteur des *Mille et une Nuits* a immortalisé dans ses *Contes*. Toujours accompagné de son grand-visir Giaffar, c'est-à-

dire du grand-maréchal du palais, ou, à son défaut, de l'aide-de-camp de service, l'empereur sortait des Tuileries quelquefois avant le jour. La personne qu'il emmenait avec lui était alors chargée de répondre au *qui vive* des factionnaires échelonnés autour du jardin : L'*empereur !* Le commandant du poste venait seul le reconnaître. Après l'échange des mots *d'ordre et de ralliement,* cet officier de la garde ouvrait la grille par laquelle Napoléon voulait sortir du jardin, et l'empereur s'échappait ainsi de ce qu'il appelait en plaisantant sa prison des Tuileries.

Dans ces excursions à travers la ville, il était toujours vêtu d'une redingote grise ou bleu foncé comme dans les derniers temps, entièrement boutonnée sur la poitrine. Il portait un chapeau rond à larges bords ; son compagnon n'avait rien non plus qui pût faire deviner son rang. Ces promenades faisaient grand bien à Napoléon, en ce qu'elles le délassaient d'un travail presque continuel, et lui procuraient quelquefois des aventures très piquantes.

Que ce fût de grand matin ou à la nuit

close, lorsque Duroc voyait l'empereur sortir de ses appartemens intérieurs ainsi vêtu, il savait d'avance ce qu'il avait à faire, et, sans autre information, allait se *déguiser*, c'est-à-dire endosser un habit bourgeois.

Quelquefois aussi, au lieu de sortir du palais par l'un des pavillons du jardin, surtout si c'était en été et que les Tuileries fussent encore ouvertes aux promeneurs, Napoléon traversait la cour du château et s'esquivait par le guichet qui est en face la *rue de l'Échelle*. Duroc lui donnait le bras. Ils entraient ainsi dans les boutiques de la rue Saint-Honoré pour y marchander ou même y acheter quelques objets de mince valeur. Il lui arrivait quelquefois de se risquer jusqu'à pénétrer dans les galeries du Palais-Royal; mais il fallait qu'il n'y aperçût que peu de monde; ordinairement ces excursions du soir ne s'étendaient guère plus loin.

Lorsque l'empereur entrait dans une boutique, le grand-maréchal faisait étaler à ses yeux les objets qu'il paraissait vouloir acheter, et pendant ce temps, Napoléon commençait son rôle de questionneur. Il n'y avait alors rien

de plus comique que de le voir s'efforcer de prendre les manières, le langage et le ton suffisant d'un homme à la mode, lui qui d'ordinaire était si positif, si simple et si naturel. Que de gaucherie n'avait-il pas à vouloir se donner des grâces, quand rehaussant les bords de sa cravate noire, se soulevant sur la pointe des pieds et se baissant tout à coup en ployant les jarrets, il disait d'un ton protecteur :

— Eh bien, madame, que dit-on de nouveau depuis que l'empereur a fait la paix ?... Est-on content ?... Votre commerce prospère-t-il ?... Votre boutique me semble assez bien approvisionnée : il doit venir beaucoup d'acheteurs chez vous ?

A ces mots de ***boutique assez bien approvisionnée,*** qui sonnaient mal à l'oreille de la marchande, celle-ci regardait de travers ce singulier questionneur ; sa figure se rembrunissait et elle ne répondait que par monosyllabes, ou même ne répondait pas du tout, ne sachant trop à qui elle avait affaire ; quelquefois même, soupçonnant que ce devait être au moins un ***révolutionnaire,*** pour couper court aux questions indiscrètes d'un chaland

dont les allures n'étaient pas celles d'*un homme comme il faut*, elle appelait son mari ou un commis pour la débarrasser de cet importun. Il arriva même un jour (c'était peu de temps après le couronnement) que l'empereur ayant demandé d'un ton moqueur à un bijoutier de la *rue de la Loi* (la rue Richelieu) ce qu'on pensait de *ce farceur de Napoléon*, celui-ci, qui était un de ses plus dévoués admirateurs, croyant avoir affaire à un ancien jacobin ou à un espion de police mal déguisé, sauta sur un balai qui se trouvait à sa portée et en menaça l'homme assez osé pour parler mal devant lui et avec tant d'irrévérence de sa majesté l'empereur et roi. Le grand-maréchal se hâta de s'interposer, en excusant tant bien que mal *son ami*, qui n'avait eu que le temps de sortir pour éviter autre chose que des menaces. A en croire l'empereur, le moment où, pour avoir mal parlé de lui dans cette boutique, il avait failli être chassé à coups de balai, avait été un des plus gais et des plus heureux de sa vie.

Il faut le dire, dans ce costume d'Araoun-al-Raschid, comme lui-même l'appelait, Na-

poléon avait une physionomie et une tournure des plus étranges. Cela venait de la manière dont il se coiffait avec ce chapeau rond que, faute d'habitude, il portait tantôt très en arrière, tantôt très en avant, et rabattu sur les yeux pour ne pas être reconnu. Quant à la redingote, sa coupe et son ampleur étaient véritablement burlesques. Napoléon ne pouvait souffrir être gêné dans ses vêtemens, et bien moins encore d'être serré. Michel, son tailleur, lui faisait des habits et surtout des redingotes qui lui allaient, pour me servir d'une comparaison alors à la mode, comme si on lui en eût pris mesure sur une guérite; enfin le soin même qu'il prenait alors pour déguiser ses gestes, son attitude et sa démarche ordinaire sous les manières et la démarche des gens vulgaires, tout cela faisait de Napoléon un être à part qu'on ne pouvait s'empêcher de regarder en souriant comme une sorte d'originalité vivante. Du reste, si ces excursions *incognito* ne tournaient pas toujours au profit de son amour-propre, ceux qui étaient assez heureux pour le recevoir étaient certains de s'en trouver bien.

N'étant encore que premier consul et se promenant un matin dans la délicieuse orangerie de la Malmaison, alors fort étroite, il aperçut un homme qu'on appelait *le père Olivier :* c'était un ancien jardinier du Petit-Trianon auquel Louis XV avait quelquefois adressé la parole dans ses jours de joyeuse humeur. Le père Olivier, fier de cette faveur insigne, le disait à qui voulait l'entendre. Napoléon, surpris de voir un vieillard travailler avec tant d'activité, quoiqu'il parût succomber sous le poids des ans, s'approcha et lui dit d'un ton plein d'intérêt :

— Que gagnez-vous par jour, mon brave homme ?

A ces mots, le vieux jardinier essaya de se redresser tout-à-fait, et regardant Napoléon, qu'il n'avait jamais vu, lui répondit en ôtant son bonnet :

— Quarante-cinq sous par jour, monsieur le colonel.

— Ce n'est pas trop ! Mais pourquoi ne vous vois-je pas habillé de la même façon que les autres ?

Les jardiniers de la Malmaison avaient alors

une espèce d'uniforme composé d'un habit-veste et d'un pantalon couleur gris de fer.

— Ma foi ! je ne sais pas, répondit le père Olivier ; il faut croire que M. Lucas (c'était le jardinier en chef) met de côté l'argent de mon habit pour me faire des rentes après ma mort.

— Ah ! ah ! vous croyez cela ? continue Napoléon en riant de la réflexion du vieillard ; en ce cas, voici 200 fr. pour vous payer de votre vivant le premier semestre arriéré de vos rentes. A l'avenir, vous recevrez tous les ans 400 fr. avec un habit pareil à celui des autres.

— Ah Dieu ! est-ce possible ! s'écrie le père Olivier transporté de joie à la vue de l'or que Napoléon lui met dans la main. On voit bien que vous êtes de la maison du citoyen premier consul : comment se porte-t-il ?

— Très bien. C'est lui qui m'a dit de vous donner cet argent : n'êtes-vous pas ici le doyen des jardiniers !

— Bien sûr ! Ah ! le digne vainqueur d'Italie ! que je voudrais seulement le voir un brin

avant de mourir !... Mais je crains bien que non ; je n'ai jamais eu de chance.

— Bah ! bah ! vous l'avez peut-être vu déjà sans vous douter que ce fût lui. Avez-vous été militaire autrefois ?

— Non, monsieur le colonel, parce que de mon temps, du temps de feu S. M. Louis XV, on ne se battait pas comme à présent.

—C'est juste ; malgré cela vous avez dû voir beaucoup de choses ?

— Oh ! oui. J'ai vu bien des fois le roi avec madame la comtesse Dubarry. Ils me parlaient, dame ! comme je le fais avec vous, ni plus ni moins ; mais vous, pour les avoir connus comme moi, vous êtes trop jeune.

— C'est vrai ; mais j'en ai beaucoup entendu parler.

— Je le crois. Quant à moi, maintenant, pourvu que mon orangerie soit propre et que les terrassiers ne me fassent pas trop *endêver*, ça m'est égal la politique ; j'ai toujours été dans les modérés, je ne me mêle pas du gouvernement.

— Et vous avez raison ; je connais bien des personnes qui seraient charmées d'en pouvoir

dire autant. Adieu, mon brave homme, au revoir.

— Bien des excuses, monsieur le colonel, et bien des remercîmens au citoyen premier consul. C'est tout comme feu S. M. Louis XV.

— Oui, oui, à quelque différence près! dit Napoléon en souriant et en continuant tranquillement sa promenade.

Hélas! le père Olivier ne jouit pas longtemps du bienfait qui était venu soulager sa vieillesse, car lorsqu'il vint à apprendre, le soir même, que c'était le premier consul en personne qui lui avait donné cet or, qui lui avait promis un habit neuf, qui avait enfin causé avec lui, il éprouva un si vif transport de joie qu'il mourut subitement d'apoplexie foudroyante, en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! c'était lui!...

Quelques années plus tard, après avoir été couronné à Milan et avoir institué son fils adoptif, le prince Eugène, vice-roi d'Italie, l'empereur et Joséphine firent un assez long séjour dans cette capitale de la Lombardie. Tous deux allaient souvent se promener dans une petite île de la rivière d'Olona, non loin

du palais qu'ils occupaient. Un matin, après avoir déjeuné gaîment dans ce lieu, comme ils s'en revenaient au palais, ils passèrent près d'une chaumière devant la porte de laquelle était assise une pauvre femme. Napoléon lui fait signe de s'approcher, et lui adresse en italien plusieurs questions auxquelles elle répond avec franchise, ne connaissant ni l'empereur ni l'impératrice.

— Bonne femme, continua-t-il, pourquoi ne faites-vous pas réparer le toit de votre maison?...

— Hélas! mon cher seigneur, c'est que nous sommes trop pauvres, d'autant plus que mon mari n'a pas toujours d'ouvrage et que nous avons trois enfans à élever.

— Quel état a-t-il votre mari?

— Il est tourneur, il fait des béquilles et des jambes de bois pour les blessés; mais comme malheureusement il n'y a plus de guerre, l'ouvrage ne va plus.

A ces mots de béquilles et de jambes de bois, la figure de l'empereur s'était un peu assombrie; il avait jeté un regard d'intelligence à Joséphine, qui, ayant passé son bras

sous le sien, le pressa doucement comme pour dire à son mari qu'elle avait compris toute sa pensée : aussi baissa-t-elle les yeux sans prononcer une parole.

— Oh ! oh ! ne faire que des béquilles et des jambes de bois ! reprit Napoléon d'un ton d'indifférence, c'est en effet un mauvais métier à présent : on n'en a plus besoin.

— Certainement ! et voilà pourquoi nous sommes si arriérés.

— Combien vous faudrait-il donc, ma bonne femme, pour vous mettre au-dessus de vos affaires ? dit Joséphine avec une bonté charmante.

— Hélas ! ma belle dame, il me faudrait trop.

— Mais encore, reprit Napoléon, combien vous faudrait-il ?

— Il nous faudrait au moins... au moins...

Et la vieille femme regardant le ciel et comptant sur ses doigts comme pour faire une récapitulation, dit enfin en laissant échapper un gros soupir : — Il ne nous faudrait pas moins de quatorze louis d'or ; mais nous ne les gagnerons jamais en notre vie ; l'ouvrage

va si mal à présent que l'on ne se bat plus et qu'on n'a plus besoin de bé.....

— On a toujours besoin de chaises! s'écria l'empereur en coupant brusquement la parole à la vieille femme pour qu'elle ne vînt point à répéter ces mots de béquilles et de jambes de bois qui paraissaient avoir attristé Joséphine. Dites à votre mari, ajouta-t-il, qu'il fasse des chaises; on en aura toujours besoin!

Puis, ayant dit un mot à l'oreille du préfet du palais, qui les avait accompagnés, Napoléon prit des mains de ce dernier un rouleau de cinq cents francs qu'il brisa en comptant lui-même les pièces de vingt francs qu'il jetait l'une après l'autre dans le tablier de la vieille femme, qui ne pouvait en croire ses yeux; Joséphine ne parvint qu'à grand'peine à la persuader que cet or n'était pas faux et que tout était bien pour elle.

Au commencement de 1813, après les désastres de Moscow, Napoléon voulant juger par lui-même de l'esprit qui animait le peuple des faubourgs de la capitale, résolut de les parcourir tous en commençant par le faubourg Saint-Antoine. Un jour donc, accom-

pagné seulement d'un de ses aides-de-camp, le grand-maréchal étant gravement indisposé, il monte dans un fiacre et se fait conduire sur la place de la Bastille ; là, mettant pied à terre, il entre dans la grande rue de Charonne. Arrivé à l'extrémité de cette rue, il s'arrête quelque temps pour examiner des maçons qui travaillent à un immense bâtiment en construction ; puis il en aperçoit un qui tout à coup reste immobile et comme en arrêt devant lui.

— Me reconnais-tu ? demanda-t-il d'un ton bref au maçon, en se rapprochant de lui peu à peu.

— O mon empereur!..... toujours! balbutie cet homme, en portant militairement à son front le revers de sa main droite, tandis que de la gauche il laissait échapper l'outil dont il se servait.

— Moi aussi, je te reconnais! reprend Napoléon. Tu t'appelles Grégoire Boivin ; tu étais caporal dans le second régiment des chasseurs à pied de ma garde ; tu as été blessé deux fois à Essling ; sur la proposition de ton colonel, je t'ai fait décorer ; quelque temps

après, j'ai approuvé ton admission à mon hôtel des Invalides... Pourquoi te vois-je ici aujourd'hui?

Grégoire était là comme une statue, sans faire un geste, sans dire un mot.

— Tu t'es fait mettre à la porte de l'hôtel, n'est-ce pas?... Qu'avais-tu fait?

Même immobilité, même silence de la part de Grégoire, qui baisse les yeux.

— Tu ne te le rappelles plus?... Eh bien! moi, je vais te le dire; tu sais que j'ai de la mémoire: un matin, après avoir fait *des sottises*, tu as dit *des bêtises.*

— O mon empereur! interrompit vivement Grégoire en relevant fièrement la tête, ce n'était pas des *bêtises* ce que j'ai dit, vous le savez bien!

— Comment! n'as-tu pas crié comme un fou: *Vive la république!* après t'être grisé avec les mauvais sujets de l'hôtel!... A ton baptême, ton parrain t'avait bien nommé.

— Que voulez-vous, mon empereur! je me suis ressouvenu que j'étais volontaire de 93. Alors, comme je m'étais un peu gargarisé la veille, le lendemain matin j'ai crié...

— *Vive la république!* te dis-je. Eh bien! qu'est-ce que cela signifie, *ta république?* Est-ce que cela ressemble à quelque chose? On t'a chassé, on a bien fait : tu n'as eu que ce que tu méritais.

— Je n'en disconviens pas, mon empereur; mais vous m'avouerez tout de même que c'est bien dur, quand on vous aime comme moi, quand on s'est battu comme moi, quand on a femme et enfans comme moi, de se voir sans pain sur la planche, pour s'être fourré un verre de vin de trop dans la tête.

Et en disant ces mots, le maçon, que les paroles de l'empereur avaient un peu attendri, ne put retenir deux grosses larmes qui coulèrent le long de ses joues basanées. Napoléon vivement ému reprit :

— As! tu as des enfans! Alors, c'est différent! Que ne me l'as-tu fait savoir plus tôt! Quel âge a ton aîné?

— J'en ai deux des aînés : c'est-à-dire qu'ils sont jumeaux et tous les deux conscrits l'année prochaine.

— C'est bien. Qu'as-tu fait de ta croix?

— Ma croix! répète Grégoire en ouvrant

précipitamment sa veste et en étalant un chiffon de ruban de couleur indécise qu'il frappe du plat de ses deux mains : ma croix! absente pour cause de réparations urgentes et d'accouchement de madame Grégoire; mais pour ce qui est du ruban, présent! le même que celui que mon colonel m'a donné à la parade. Seulement, il a fait son temps et demande à être réintégré au magasin.

Après avoir regardé Grégoire d'un air de satisfaction, l'empereur prit quinze napoléons dans la bourse de son aide-de-camp, et les mettant dans la main du maçon :

— Tiens, voilà pour payer les réparations *urgentes* de ta croix qui, je le soupçonne, n'est pas chez le bijoutier, et aussi pour boire à ma santé avec tes camarades, mais modérément, tu m'entends. Et puis, s'il te prend encore fantaisie de crier quelque chose, eh bien! crie *vive la France!* Cette fois tu auras de l'écho, et personne ne le trouvera mauvais. A propos, tu viendras demain aux Tuileries, tu demanderas à parler à l'aide-de-camp de service, tu diras au concierge que c'est de ma part : on te laissera passer. Adieu, reste-là,

je ne veux pas que tes camarades sachent qui je suis.

Le lendemain Grégoire Boivin reçut l'ordre de sa réintégration à l'hôtel des Invalides, car il n'avait pas de pension, et l'empereur n'aurait pas souffert qu'un de ses braves soldats mourût de faim, parce que, selon ses propres expressions, *il lui était arrivé, étant gris, de dire des bêtises, qui n'avaient pas le sens commun.*

Impatient de voir le monument de la place Vendôme entièrement terminé, l'empereur gourmandait chaque jour ses architectes pour la lenteur qu'ils apportaient à leurs travaux, « quoique, disait-il, ni l'argent ni les bras ne leur manquassent. » Il se rendait souvent sur les lieux pour juger l'effet que produirait l'érection de la colonne dont il venait de doter la capitale; enfin, lorsque l'immense échafaudage qui devait servir à fixer sur la maçonnerie les plaques de bronze, ces fac simile de nos victoires, fut presque achevé, il voulut le visiter lui-même, et dans ce but il sortit du palais avant le jour. C'était vers le milieu de l'automne. Suivi cette fois de son

grand-maréchal du palais, il traversa le jardin des Tuileries et se rendit sur la place Vendôme au moment où le jour commençait à poindre.

— Que me disaient donc Fontaine et Percier avec leur encombrement ! A les en croire, plusieurs chantiers de bois auraient été transportés ici ; je ne vois rien de tout cela, s'écria l'empereur.

— Sire, est-ce que Votre Majesté n'entend pas le bruit que font les scies des charpentiers ?

— Une... deux... trois... quatre... Il y en a tout au plus une demi-douzaine ! A quoi diable songent donc MM. les entrepreneurs !... Ils se font cependant payer assez cher !... Ah, ah ! Duroc, venez donc par ici, ajoute Napoléon, en entraînant le grand-maréchal d'une main, tandis que de l'autre il abaissait sur ses yeux son chapeau à larges bords. Il venait d'apercevoir une charpente énorme que des ouvriers essayaient vainement de poser sur des rouleaux pour la changer de place. Ces gens-là ne savent pas s'y prendre, continua-t-il ; je gagerais qu'il ne se trouve pas parmi eux

un artilleur. Ah! les maladroits! Mais c'est absolument comme s'il s'agissait de changer une pièce de douze d'encastrement... Il faut que je leur donne une leçon!

— Y pensez-vous, sire! Votre Majesté veut donc se compromettre? Non seulement elle peut se blesser, mais encore elle peut être reconnue...

— Vous avez toujours peur! interrompit Napoléon. Est-ce que je ne me rappelle pas mon ancien métier! Jugez-en vous-même, Duroc, ce n'est tout simplement qu'une de nos manœuvres de force : les deux premiers servans de droite en tête, et de l'ensemble!

— Sire, vous avez raison; mais Votre Majesté me permettra de lui faire observer...

— Au fait, c'est vrai : mais ils n'y entendent rien; et puisqu'il s'agit d'un monument de gloire à élever en l'honneur de la France, je crois, sans me flatter, y avoir suffisamment mis la main. Allons voir de l'autre côté ce qu'on y fait.

Après avoir examiné la gigantesque charpente dans tous ses détails et s'être promené à l'entour pendant trois quarts d'heure, l'em-

pereur continua son chemin en suivant la rue Napoléon (aujourd'hui *rue de la Paix*), dont les nouvelles maisons s'élevaient çà et là par enchantement, et tournant à droite, il remonta le boulevart en disant gaîment à Duroc :

—Il faut que MM. les Parisiens soient bien paresseux dans ce quartier, puisque toutes les boutiques sont encore fermées, quoiqu'il fasse grand jour!

Chemin faisant, l'empereur remarqua telle et telle maison qui, par leur avancement, masquaient le point de vue qui s'étend sur le boulevart ou qui obstruaient la voie publique; il en prit note sur son calepin pour en parler à Fontaine la première fois qu'ils travailleraient ensemble. Tout en causant ainsi, il arriva devant les *Bains Chinois*, qui depuis peu avaient été repeints à neuf. Comme il critiquait la décoration extérieure et les rochers qui supportent les bâtimens, le café qui dépendait de l'établissement s'ouvrit.

—Si nous entrions là pour y déjeuner, dit-il à Duroc; qu'en pensez-vous? Cette

tournée ne vous a-t-elle pas donné de l'appétit ?

— Sire, c'est trop tôt : il n'est encore que huit heures.

— Bah! bah! votre montre retarde toujours! Moi, j'ai faim. Et d'ailleurs ce sera du temps d'économisé pour le reste de la journée.

Et sans attendre de réponse, l'empereur entre sans façon dans le café, s'assied à une table, appelle le garçon et lui demande des côtelettes de mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris) et du vin de Chambertin. Après avoir mangé de très bon appétit et avoir pris une demi-tasse de café qu'il prétendit être meilleur que celui qu'on lui servait habituellement aux Tuileries, il appelle le garçon, lui demande ***la carte***, et se lève en disant à Duroc :

— Payez et rentrons; il est temps.

Puis se posant sur le seuil de la porte du café, les mains croisées sur le dos, il se met à siffler entre ses dents un récitatif italien, en se dandinant sur l'une et l'autre jambe comme pour marquer la mesure.

Le grand-maréchal s'était levé en même temps que l'empereur, et après avoir fouillé vainement toutes ses poches, il acquit enfin la certitude que dans la précipitation qu'il avait mise le matin à s'habiller, il avait oublié sa bourse ; or, il sait que Napoléon ne porte jamais d'argent sur lui.

Cependant le garçon arrive et présente au grand-maréchal, resté comme pétrifié à sa place, la carte à payer, dont le chiffre s'élève à douze francs. Tous deux se regardent quelque temps sans rien dire : le premier parce que pareille chose ne lui est pas encore arrivée ; le second, parce qu'il a deviné tout d'abord la cause de l'embarras que Duroc cherche en vain à dissimuler. Pendant ce temps, l'empereur, qui ignore l'incident et qui n'a rien vu, peu habitué qu'il est à ce qu'on le fasse attendre, ne conçoit pas la lenteur que met Duroc à le rejoindre ; déjà même il a tourné la tête plusieurs fois de son côté, en disant d'un ton d'impatience :

— Allons donc, dépêchons, il se fait tard.

Le grand-maréchal comprenant enfin que cette situation critique ne peut durer plus long-

temps, et pensant que pour en sortir il ne s'agit que d'avouer franchement son embarras, prend son parti, et s'approchant de la maîtresse du café, qui se tient silencieuse et indifférente au comptoir, parce qu'elle se doute de la requête qui va lui être présentée, il lui dit d'un ton poli mais un peu honteux :

— Madame, mon ami et moi nous sommes sortis ce matin un peu.... précipitamment ; nous avons oublié de prendre notre bourse...; mais je vous donne ma parole que dans une heure je vous enverrai le montant de cette carte.

— C'est possible, monsieur, répond froidement la dame ; mais je ne vous connais ni l'un ni l'autre, et tous les jours je suis attrapée de la même manière. Vous sentez que...

— Madame, interrompt le grand-maréchal, auquel cette réponse a fait monter le rouge au visage, nous sommes des gens d'honneur, nous sommes officiers de la garde.

— Oui, jolies pratiques, en effet, que MM. les officiers de la garde !

A ces mots de gens d'honneur et d'officiers de la garde que l'empereur a distingués, il pré-

sume que quelque quiproquo s'est engagé à son insu, et se retournant une dernière fois en frappant du pied :

— Qu'est-ce donc? dit-il.

Mais sur un signe que lui fait Duroc, il demeure immobile à sa place, renfonce son chapeau sur sa tête et cesse de siffler. C'est au garçon de café qu'est réservé l'honneur de mettre fin à cette scène qui n'avait rien de comique pour les principaux acteurs. Il est loin de reconnaître l'empereur dans le petit individu à la tournure si grotesque, au geste si impératif, à l'air si impatient, qui s'est tenu constamment sur le seuil à regarder les passans sans se mêler de rien; mais quant au grand-maréchal, il a une idée confuse d'avoir vu cette figure-là parmi les officiers-généraux qui font chaque jour défiler la parade dans la cour des Tuileries; il prend donc à son tour la parole :

— Madame, dit-il à la maîtresse, puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l'argent, je réponds pour eux, persuadé que de braves officiers de la garde ne voudraient pas

faire tort à un pauvre garçon de café comme moi.

— Ah! voilà comme vous êtes toujours, répond celle-ci avec humeur, c'est encore douze francs de perdus pour moi.

— Non, madame, reprend celui-ci avec une sorte de dignité, je vais vous les remettre à l'instant.

Et tirant de sa poche cette petite somme, il la donne à la maîtresse, qui l'accepte tout en continuant de grommeler contre ceux qui, dit-elle, ont la mauvaise habitude de dépenser de l'argent sans en avoir. Pendant ce temps le grand-maréchal avait encore une fois tiré sa montre et l'avait présentée au garçon en lui disant :

— Tenez, mon ami, voilà ma montre que je vous prie de garder jusqu'à ce que je me sois acquitté envers vous. Je vous remercie pour moi et surtout pour *mon ami* qui est là et qui doit s'impatienter, car nous avons affaire.

— Monsieur, je n'ai pas besoin de ce gage; j'ai la conviction que vous êtes de très honnêtes gens.

— Oui, mon ami, reprit Duroc, vous n'aurez point à vous repentir de votre confiance: et il rejoignit l'empereur.

Ils continuèrent de suivre le boulevart en pressant le pas dans la crainte d'être suivis, et se dirigèrent du côté du passage des Panoramas, que Napoléon avait compris dans l'itinéraire de sa promenade. Chemin faisant, Duroc lui raconta les détails de l'incident qui les avait retenus; l'empereur en rit de bon cœur, et s'extasia sur la générosité de ce garçon de café qui, sans les connaître, avait cependant payé leur déjeuner.

— Ce doit être un enfant de Paris, dit-il, je le parierais, car ils sont tous comme cela; se livrant à leur premier élan, jetant leur argent à tort et à travers, à la tête du premier venu, sans réflexion comme sans reget. Ah! c'est surtout en campagne qu'on peut juger ces gaillards-là! Auraient-ils pour solde le traitement que je donne à mes maréchaux, qu'ils trouveraient encore le moyen de n'en pas avoir assez.

Ils arrivèrent ainsi causant dans le passage des Panoramas, qui était alors le plus riche et

le plus élégant de tous ceux de la capitale. Une boutique attira l'attention de l'empereur : c'est le magnifique magasin d'albâtre qu'on y voyait encore il y a quelques années. Deux vases superbes, style *Médicis*, exposés à la montre, lui paraissant de très bon goût, il entra dans ce magasin, dont la porte était ouverte, pour en demander le prix. Il regarda à droite et à gauche, et n'aperçut qu'une grosse servante qui continuait de balayer, mais d'une manière si gauche, dans la crainte de casser quelque chose, qu'il ne put s'empêcher de rire, de ce rire si franc qu'il avait oublié depuis Brienne. Quant à Duroc, il était resté en dehors, ne croyant pas sa présence très utile dans ce magasin.

— Ah ça ! dit Napoléon à la servante, après que sa gaîté fut un peu calmée, il n'y a donc personne ici ! ni maître, ni maîtresse ! Il paraît que ce sont des paresseux qui se lèvent tard !

— Est-ce que vous venez pour acheter quelque chose? lui demande la servante d'un air goguenard et en suspendant son travail ; puis regardant l'empereur, les deux mains et

le menton appuyés sur le manche de son balai, elle l'examina curieusement à son tour.

— Certainement ! Je veux savoir ce que valent ces deux vases.

— Tiens ! je ne m'en serais pas doutée, reprit-elle ; mais je vais sonner madame.

La marchande descendit bientôt en ajustant précipitamment un fichu sur ses épaules.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demande-t-elle sèchement à l'empereur.

— Madame, quel est le prix de ces deux vases?

— Est-ce pour les acheter, monsieur?

— Parbleu ! apparemment ! dit l'empereur un peu surpris de la demande.

— Quatre mille francs, pas un liard de moins.

— Quatre mille francs ! s'écrie Napoléon, que le ton et les manières de cette femme n'ont pas prévenu en sa faveur. Quatre mille francs ! mais c'est horriblement cher, madame, beaucoup trop cher pour moi.

Et touchant légèrement de la main le bord de son chapeau comme pour saluer, il va sortir du magasin lorsque la marchande, posant

ses deux mains sur ses hanches, ajoute en ricanant :

— Cela se voit, du reste! Ils m'en coûtent cependant cinq mille, à moi! Mais ne vaut-il pas mieux vendre à perte que de mourir de faim? On fait de si belles affaires maintenant! Toujours la guerre! Tout le monde se plaint; le commerce ne va pas; les marchands se ruinent; mais il n'en faut pas moins payer les impôts!...

Aux premières paroles de cette femme, la physionomie de l'empereur avait pris une expression difficile à décrire : elle s'était d'abord colorée légèrement, et peu après elle avait repris cette teinte pâle qui lui était naturelle; mais tous les muscles de son visage s'étaient crispés; ses lèvres étaient bleues, ses yeux lançaient des éclairs; il s'était croisé les bras sur la poitrine et serrait les poings.

— Avez-vous un mari, madame? lui demanda-t-il en l'interrompant, de cette voix éclatante qui imposait même aux plus aguerris; où est-il? pourquoi ne le vois-je pas?

— Eh! là, là, ne vous fâchez pas, monsieur; j'en ai un, Dieu merci! mais il est sorti ce

matin de très bonne heure pour toucher un peu d'argent. C'est difficile, les rentrées ! personne n'a le sou ! Au surplus, que lui voulez-vous ? ne suis-je pas là ?

— Assez, madame, assez ! Je voulais dire à votre mari que peut-être je prendrais ces vases... plus tard... je verrai...

Et Napoléon, plus honteux de son emportement que de la scène que vient de lui faire cette femme, sort du magasin dans une agitation qu'il a peine à dissimuler.

—Ma foi ! dit-il à Duroc, je viens d'avoir mon fait ! Une sotte femme, une espèce de mégère qui se mêle de politique, tandis qu'elle ne devrait s'occuper que de ses vases ! Oh ! je laverai la tête au mari, car c'est à lui qu'en est la faute.

Comme on voit, tout n'était pas bénéfice dans le chapitre de l'*incognito*, bien que de tels désillusionnemens fussent rares. Nos deux nobles coureurs d'aventures rentrèrent au palais, où ils eurent bientôt oublié, l'un la marchande d'albâtre, l'autre le déjeuner qu'ils avaient fait à crédit.

Six semaines environ s'étaient écoulées

lorsqu'un matin, à son petit lever, l'empereur dit à Duroc :

— Je n'ai pas grand'chose à faire aujourd'hui : si nous allions nous promener un peu tandis qu'il est encore de bonne heure?

— Sire, il fait bien froid ; et puis c'est aujourd'hui la veille de Noël, presque un jour de fête. Aux approches du jour de l'an, il y a toujours beaucoup de monde dans les rues qui avoisinent le Palais-Royal et sur les boulevarts ; où Votre Majesté pourrait-elle aller sans risquer d'être reconnue?

— C'est vrai, Duroc, attendons à ce soir. Mais à propos, et l'affaire du café des Bains Chinois, qu'est-elle devenue ?

— Ma foi, sire, je suis honteux d'avouer à Votre Majesté que je n'y ai plus songé depuis ; j'ai même oublié de faire remettre, au garçon qui nous a tirés de notre mauvais pas, le prix de la carte qu'il a soldée pour nous.

— Dites pour vous, reprit Napoléon avec vivacité. C'est mal, Duroc, c'est bien mal : permis à moi d'oublier de pareilles choses ; mais vous...

— Sire, je vais réparer cet oubli.

— Oui, certes; aujourd'hui, à l'instant même, il le faut réparer dignement; vous m'entendez!... Par la même occasion, vous ferez dire au mari de la femme aux vases de m'apporter lui-même ceux que j'ai marchandés l'autre jour; moi aussi, j'ai un oubli à réparer envers elle : ah! ah! c'est à mon tour, et nous allons voir!

Il était dix heures du matin; un valet de pied, auquel le grand-maréchal avait donné des instructions précises, entrait au café des Bains Chinois, et s'adressant à la maîtresse de la maison :

—Madame, n'est-ce pas ici que deux messieurs, vêtus l'un et l'autre de redingotes bleues, sont venus déjeuner un matin, il y a six semaines environ, et que, n'ayant pas d'argent...

— Oui, monsieur, répond la dame un peu troublée, car cet homme porte la livrée de la maison de l'empereur.

—Eh bien! madame, c'étaient S. M. l'empereur et monseigneur le grand-maréchal du palais; puis-je parler au garçon qui a payé pour eux?

— Certainement.., oui... monsieur...

La dame sonne et se trouve presque mal ; elle ne parle de rien moins que d'aller se jeter à l'eau si on ne lui permet d'aller se jeter aux pieds de l'empereur ; le valet de pied s'adressant au garçon, lui remet un rouleau de cinquante napoléons, et lui dit :

— Monseigneur le grand-maréchal du palais m'a chargé de vous dire que si vous aviez quelque faveur à solliciter pour vous ou pour quelqu'un des vôtres, il serait fort aise à son tour de pouvoir vous être utile.

Ce garçon s'appelait Dargens ; il se hâta de profiter des intentions bienveillantes du grand-maréchal, qui le plaça dans la maison de l'empereur en qualité de valet de pied. Il ne tarda pas à gagner la confiance de Joséphine, qui le prit à son service particulier, lorsqu'après son divorce elle se retira à la Malmaison, et, singulière destinée des hommes de ce temps-là, il finit par entrer en 1814 au service de lord Wellington !...

Un quart d'heure après sa visite des Bains Chinois, le même valet de pied entra dans le beau magasin d'albâtre du passage des Pano-

ramas, et s'adressant au maître de la maison :

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes mandé au château à l'instant même, avec les deux vases que S. M. l'empereur a marchandés dans votre magasin il y a six semaines ; hâtez-vous, monsieur, car Sa Majesté attend.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, est-ce qu'il veut me faire fusiller ?... Puis, s'adressant à sa femme, qui ne disait mot, tant elle était attérée : Je m'en doutais, tu auras parlé politique, tu auras dit du mal du gouvernement, comme cela t'arrive tous les jours ; et devant qui encore ? devant S. M. l'empereur et roi !... Tu ne sauras jamais retenir ta maudite langue ; que de fois ne te l'ai-je pas dit !... Et toi qui l'as pris pour un mouchard !... Ah ! mon Dieu ! c'est fini, on va me conduire à la plaine de Grenelle !...

La frayeur faisait perdre la tête à ce pauvre homme, que le valet de pied avait toutes les peines du monde à rassurer. Enfin, ayant recouvré un peu de force, il put monter dans un fiacre et arriver aux Tuileries. On l'introduit aussitôt dans le cabinet de l'empereur, où il se voit seul et face à face avec lui : à peine

peut-il se se soutenir, tant il est tremblant.

— Ah! ah! monsieur, on vous trouve enfin!... dit Napoléon d'un ton de maître et s'efforçant de ne pas rire, je suis bien aise de vous voir.

Et prenant dans un tiroir de son bureau huit billets de banque de mille francs, il les présente au marchand, qui ne sait s'il doit avancer la main pour les recevoir; puis il ajoute avec cette phraséologie brève et cet accent incisif qui lui sont ordinaires lorsqu'il n'a que des reproches à adresser :

— Je suis allé l'autre jour dans votre magasin. J'ai marchandé deux vases. Votre femme en a voulu 4,000 francs, me disant qu'ils lui en coûtaient 5,000. Tenez, quoique ce soit un mensonge, en voilà huit... Prenez donc!... Il y en a quatre pour les vases, et quatre pour vous dédommager de la colère que votre femme m'a causée contre vous; mais dites-lui bien qu'elle ait à ne plus se mêler que de son pot-au-feu, et non de politique, ou, morbleu! je la fais camper à Bicêtre, et vous aussi, pour lui apprendre à se taire. Allez! monsieur, c'est tout ce que j'avais à vous dire!

Or, ce même jour, veille de Noël, le maréchal Marmont, le général Lauriston, Corvisart, la veuve du général Valhubert, madame Devaux, dame du palais de Joséphine; le comte Darberg, chambellan de l'empereur, et quelques autres personnes appartenant à la maison de Leurs Majestés dînaient chez le comte Lavalette, à l'hôtel des Postes. On avait beaucoup parlé pendant le dîner de l'histoire de la marchande d'albâtre, dont les vases avaient été admirés dans le salon de service par les familiers du château, et naturellement il avait été question des promenades anonymes de Sa Majesté. Les convives étaient très gais. Il était près de minuit, le valet de chambre de M. Lavalette vint annoncer au maréchal que son cabriolet était là.

— Je ne m'en vais pas aujourd'hui, répond Marmont, et, s'adressant à Lavalette : Mon cher directeur, lui dit-il, arrange-toi comme tu voudras, mais je ne sors pas de chez toi ce soir; j'y suis trop à mon aise pour m'en aller.

— Eh bien! monsieur le maréchal, restez avec nous, reprend madame Lavalette, je

vous donnerai à souper à tous, et nous ferons le réveillon.

— En effet, c'est aujourd'hui! s'écria Lauriston.

— Alors, messieurs, dit à son tour madame Valhubert, ne faites pas les choses à demi, et conduisez-nous à la messe de minuit.

— Approuvé ! nous vous donnerons le bras.

— Nous acceptons, dit madame Lavalette ; mais à quelle église irons-nous?

— Parbleu, ma chère amie, nous irons à notre paroisse, dit son mari, à Saint-Eustache, il n'y a que deux pas d'ici.

— Allons donc, s'écrie Corvisart, est-ce que c'est là une paroisse ! Il faut aller à Saint-Roch ; là, du moins, on y dit la messe en musique ; et puis, c'est plus cohue.

— Va pour Saint-Roch ! s'écrie Lavalette; j'ai dans l'idée que nous nous y amuserons.

Quoique les dames n'eussent pas fait de grandes toilettes pour venir dîner familièrement chez le directeur-général des postes, il leur était impossible cependant d'aller à une

messe de minuit en robes à manches courtes et coiffées en cheveux ; madame Lavalette offrit de mettre à leur disposition tout ce qui leur serait nécessaire pour changer de toilette. Les chapeaux, les douillettes et les cachemires de cette dame d'atours de l'impératrice remplacèrent aussitôt les fleurs, les robes décolletées et les écharpes transparentes. En quelques instans le travestissement est complet ; mais ces dames n'ont pas songé à la tournure grotesque qu'il leur donne ; l'une a une robe beaucoup trop longue, l'autre s'est coiffée d'un chapeau qui n'entre pas assez ; toutes rirent beaucoup de se voir ainsi costumées.

Cependant on remonte en voiture et l'on arrive à Saint-Roch. Lauriston marchait en tête de cette espèce de procession ; et, avec sa canne qu'il faisait rebondir par mégarde sur les dalles, il ressemblait singulièrement à un suisse de paroisse. Marmont, Lavalette, Corvisart et les autres personnes qui le suivaient ne pouvaient vraiment pas s'empêcher de rire aux larmes, malgré tous leurs efforts. Tout à coup, au détour d'un pilier plus sombre que

le reste de l'église, deux hommes passent rapidement près d'eux. Ils sont vêtus de redingotes brunes entièrement boutonnées. Le plus petit des deux s'avance vivement vers le groupe, et dit d'une voix grave et saccadée :

— Messieurs, ces rires sont inconvenans ! vient qui veut à l'église ; mais quand on y vient, il ne faut pas s'y tenir avec moins de décence qu'aux Tuileries !

Et le petit homme disparaît derrière le pilier, laissant les joyeux promeneurs comme frappés d'une apparition fantastique, car tous ils ont cru entendre une voix qui leur est bien connue...,

Ils ne se trompaient pas : c'était celle de l'empereur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

Chapitres.		Pages.
I.	— La Reine Hortense	1
II.	— Premier amour	35
III.	— Napoléon nommé sergent	49
IV.	— Hébert	57
V.	— Une distraction de Napoléon	101
VI.	— Deux séances de l'Institut	117
VII.	— Les Lendemains	129
VIII.	— Les Orphelines de la Légion-d'Honneur	183
IX.	— Le jour de l'an au château de Saint-Cloud	197
X.	— Bayonne et Marrac en 1803	215
XI.	— Le jeune Vélite	243
XII.	— Les petits cadeaux entretiennent l'amitié	257
XIII.	— Après Iéna	275
XIV.	— A Erfurt	287
XV.	— Napoléon architecte	297
XVI.	— A propos de la tragédie de Mahomet	325
XVII.	— Un grognard	337
XVIII.	— Promenades incognito	363

FIN DE LA TABLE.

